This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

Ee

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANCOIS.

FIN des Livres Militaires du seizieme siecle.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

840.9
M526
v.29

Ref-Stacks
Nijhoff
5-3-50
70495

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS *de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des* Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la conquête de Conſtantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme ſiecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François. Seconde Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du seizieme siecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section I, II.

IX. Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section III, IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section V, VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section VII, VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.
Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme suite de la cinquieme Partie.
Romans du seizieme siecle.
Section IX, X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.
Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme suite de la cinquieme Partie.
Romans du seizieme siecle.
Section XI, XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.
Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François.
Sixieme suite de la cinquieme Partie.
Romans du seizieme siecle.
Section XIII, XIV.

XXI. Vol. X.

Tome XVIII de la Lecture des Livres François.
Onzieme Partie.
Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y.

Romans du seizieme siecle.
Section XV, XVI.

XXIII. Vol. Z.

Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &

Romans du seizième siecle.

Section XVII, XVIII.

XXV. Vol. A a.

Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. Vol. B b.

Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. Vol. C c.

Livres Militaires du seizieme siecle.

XXVIII. Vol. D d.

Suite des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXIX. Vol. E e.

Fin des Mémoires Militaires du seizieme siecle.

Fin de l'Avertissement.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

FIN DES MÉMOIRES MILITAIRES DU SEIZIEME SIECLE.

COMMENTAIRES *de Messire Blaise de Montluc, Maréchal de France, où sont décrits les combats, rencontres, escarmouches, batailles, siéges, assauts, escalades, prinses & surprinses de villes & places fortes, défenses des assaillies & assiégées, avec plusieurs autres faits de guerre signalés & remarquables, esquels ce grand*

& renommé guerrier s'eſt trouvé durant cinquante ou ſoixante ans qu'il a porté les armes ; enſemble diverſes inſtructions qui ne doivent être ignorées de ceux qui veulent parvenir par les armes à quelque honneur, & ſagement conduire tous exploits de guerre. Bordeaux, Millange, 1592.

TEL eſt le titre détaillé d'un Ouvrage que l'on prétend que le Roi Henri IV appeloit *le Bréviaire des Militaires.* C'eſt beaucoup dire, & peut-être trop ; mais il eſt vrai qu'il y a peu d'Ouvrages dont la lecture ſoit auſſi utile à un Militaire que celle de ce Livre-ci. Ce n'eſt pas que l'Auteur, qui en eſt en même temps le Héros, ſoit un parfait modele à imiter, car il avoit de grands défauts, mais ils ſont auſſi utiles à connoître que ſes vertus. Non content d'expoſer ce qu'il a fait & les actions de guerre dont il a été témoin & auxquelles il a eu part, il raiſonne, ſoit pour ſe vanter, ſoit pour s'excuſer en rejetant les fautes ſur ceux qu'il n'aime pas, & ſoutenant qu'il a toujours été du meilleur avis. En convenant qu'il n'eſt pas la plupart du temps exact ſur les faits, il

faut avouer que les principes qu'il établit, & les conséquences qu'il en tire, sont toujours justes & dignes d'un Militaire aussi expérimenté qu'il l'étoit. Ce qu'il est impossible de lui contester, c'est une bravoure & une intrepidité, qui, dans tous les siecles & dans tous les pays, mériteroient les plus grands éloges, mais qui étoient malheureusement altérées par un caractere de dureté & de cruauté, dont l'image seule est révoltante. Rien ne nous indique que le fanatisme ait été la cause de ces barbaries; il n'avoit d'autre foi, tant sur les Dogmes de l'Eglise que par rapport à l'autorité du Roi, que celle que les bons François, nés comme lui avec le seizieme siecle, tenoient de leurs peres & de leur premiere éducation. Mais il s'étoit accoutumé de si bonne heure à répandre le sang des ennemis de l'Etat, qu'il croyoit que celui des concitoyens ne devoit pas être plus ménagé, pour peu qu'ils s'écartassent de leur devoir. Cet affreux préjugé lui étoit commun avec plusieurs des meilleurs Capitaines de son siecle. Plaignons une si dangereuse erreur, &, en gémissant sur les malheurs qu'elle a occasionnés, écoutons le Maréchal de Montluc raconter ses ex-

ploits guerriers avec toute l'énergie d'un vieux Militaire Gascon, criblé de blessures & accablé d'infirmités, qui ne s'en console que par le souvenir & le récit des événemens dont il a été témoin, & auxquels il a eu part, & même de ce qu'il a voulu faire, & qu'il s'imagine qui eût réussi, si ses supérieurs & le sort n'y eussent mis obstacles. Je transcrirai, autant qu'il me sera possible, les termes de ces Mémoires, parce que le Gasconisme y prête quelquefois des graces & de l'agrément ; mais je supprimerai une infinité de détails qui fatiguent le Lecteur & grossissent le Volume au point qu'il est divisé en deux Tomes de plus de six cents pages chacun. C'est au château d'Estillac en Agénois, que Montluc écrivit ses Commentaires, les dernieres années de sa vie, c'est-à-dire en 1575 & 1576, étant mort en 1577. Il intitula ainsi ses Mémoires, à l'imitation de César ; mais au lieu que l'Empereur Romain ne parle de lui qu'à la troisieme personne, le Maréchal en parle à la premiere, ce qui augmente l'intérêt que son récit inspire d'ailleurs. Cependant, en l'extrayant, je ne le ferai parler que quand je me servirai de ses propres termes.

Blaise de Montluc naquit en 1500,

il ne nous indique point précisément cette date ; mais en commençant ses Mémoires, il nous déclare qu'il est âgé de 75 ans, & l'on sait que ce fut en 1575 qu'il se mit à écrire l'Histoire de sa vie, & qu'il est mort en 1577, âgé de 77 ans : il dit qu'il a fait la guerre pendant 55 ans, & commandé pendant 52, & il est certain qu'il servit en qualité d'Archer, sous les ordres du brave Bayard, à l'âge de 18 ans ; qu'il n'eut quelque commandement qu'à l'âge de 21, & qu'il n'a plus servi depuis qu'il fut élevé à la dignité de Maréchal de France en 1573. » Dieu m'a » tellement assisté, dit-il, que je n'ai jamais été défait ni surpris en quelque » fait de guerre où j'aie commandé, ains » ai toujours rapporté victoire & honneur. » Ce n'est pas ici un Livre pour les gens » de savoir, ils ont assez d'Historiens, » mais bien pour un Soldat, un Capi» taine, & peut-être que le Lieutenant-» Général de Roi y trouvera de quoi pren» dre : pour le moins puis-je dire que » j'écris la vérité, ayant aussi bonne mé» moire à présent (à 75 ans) que j'eus » jamais, me ressouvenant & des lieux » & des noms ; combien que jusqu'à cette » heure je n'eusse rien écrit, je ne pen-

» ſois pas me mêler jamais d'un tel mé-
» tier ; ſi j'ai bien ou mal fait, je m'en
» remets à ceux qui me feront l'honneur
» de lire ce Livre, qui eſt proprement le
» diſcours de ma vie «.

Si M. de Montluc ſe vante mal à propos, ce n'eſt du moins pas ſur ſa nobleſſe, car quoiqu'on ſache d'ailleurs qu'il étoit de l'ancienne Maiſon de Monteſquiou, il ſe contente de dire : » Encore
» que je ſois Gentilhomme, ſi ſuis-je
» néanmoins parvenu de degré en degré,
» comme le plus pauvre Soldat qui ait été
» en ce Royaume ; mon pere avoit vendu
» tout le bien qu'il poſſédoit, hormis
» huit cents ou mille livres de revenu, &
» comme j'étois le premier de ſix freres
» que nous avons été, il a fallu que je
» fiſſe connoître le nom de Montluc, qui
» eſt notre Maiſon, avec autant de périls
» & haſards de ma vie que Soldat ni
» Capitaine aient jamais fait «.

Donnant enſuite des leçons aux jeunes gens qui voudroient parcourir la même carriere que lui, il les met en garde, 1°. contre la paſſion du jeu, & fait un tableau très-vif des déſordres qui s'en ſuivent ; 2°. contre celle du vin, qui, entre autres inconvéniens, a celui de faire

perdre la raiſon & le ſang froid dans le temps où on en auroit le plus beſoin ; 3°. contre l'avidité du gain & l'avarice; 4°. contre l'amour des femmes : » Du » moins, dit-il, allez-y ſobrement, & » laiſſez l'amour au crochet lorſque Mars » ſera en campagne «.

Montluc ayant été élevé Page dans la Maiſon du Duc Antoine de Lorraine, en ſortit avant 17 ans, & obtint une place d'Archer de la Compagnie du Duc, que commandoit le brave Chevalier Bayard. Après avoir fait ſes premieres armes ſous un ſi habile maître, il retourna dans la maiſon paternelle en Gaſcogne; il tira de ſon pere à peu près deux cents francs, qui, de ſon aveu, compoſoient ſa légitime, & un bon cheval d'Eſpagne, avec lequel il gagna Milan. Il y trouva deux de ſes oncles, freres de ſa mere, de la Maiſon d'Eſtillac, qui le préſenterent à M. de Leſcun, frere du Maréchal de Lautrec, & qui fut enſuite lui-même Maréchal de France, & s'appela le *Maréchal de Foix*, du nom de ſa Maiſon. Comme Meſſieurs de Foix étoient les plus grands Seigneurs de Gaſcogne & connoiſſoient toute la Nobleſſe de cette Province, le jeune Montluc fut bien reçu d'eux, & obtint une place

d'Archer dans la Compagnie de Lescun : » ce qu'on estimoit beaucoup en ce temps-» là, car il se trouvoit de grands Seigneurs » qui étoient en Compagnies aux places » d'Archers ; depuis tout s'est abâtardi ; » aussi tout s'en va à l'envers, sans que » ceux qui vivent puissent espérer de voir » les choses en meilleur état «.

Pendant la campagne de 1521, en Italie, Montluc eut cinq chevaux tués sous lui ; heureusement M. de Roquelaure, son cousin, les remplaça. En 1522, il se trouva à la bataille de la Bicoque, & ayant encore été démonté, il y combattit à pied à côté de M. de Montmorenci, qui fut depuis Connétable, & avoit été démonté comme lui. La campagne suivante, étant rentré en France, il eut l'enseigne d'une Compagnie de gens de pied, & se distingua beaucoup dans un petit combat près de Saint-Jean-de-Luz. Il remarque que la troupe dans laquelle il servoit n'étoit composée que d'Arbalêtriers, car, dit-il, » encore en ce temps-là » il n'y avoit point d'Arquebusiers parmi » notre Nation «. L'affaire dans laquelle Montluc combattit si bien, avoit été engagée mal à propos par le Capitaine *Carbon*, Chef de la Compagnie ; mais ce fut Mont-

luc qui fit la retraite, & s'en acquitta de maniere à mériter les éloges de ſon Général, qui, dès ce moment, prévit qu'il ſeroit quelque jour un bon Militaire ». M. » de Lautrec étoit un Seigneur qui n'avoit » guere accoutumé de careſſer perſonne; » toutefois il me dit ces mots en Gaſcon : » *Montluc, mon ami, you n'oublirai ja-* » *mais l'ou ſervice qu'abes faite au Rey,* » *& m'en ſouviendra tant que you vivrai.* » Pendant tout le ſouper, il me fit beau- » coup de faveurs, & depuis m'a toujours » plus eſtimé que je ne valois «.

De cette affaire-là, Montluc eut la Compagnie de gens de pied qu'il avoit ſi bien conduite. Ce fut à la tête de cette troupe qu'il ſe trouva, en 1525, à la bataille de Pavie. Tout le monde ſait que la perte y fut grande. Montluc fut particuliérement affecté de celle du Maréchal de Foix, dans la Compagnie duquel il avoit ſervi. Le Maréchal, bleſſé mortellement, avoit été tranſporté dans la maiſon d'une Dame à Pavie; c'eſt là que Montluc lui fit ſes derniers adieux; car les Eſpagnols lui avoient permis, ainſi qu'à bien d'autres, dont ils n'eſpéroient tirer aucune rançon, de retourner en France, mais ſans armes, ſans proviſions, & preſque ſans habits. Il

eut bien de la peine à traverſer ainſi les Alpes, & à arriver juſqu'en Dauphiné, en mangeant, le long du chemin, des herbes, des racines, & ce qu'il pouvoit trouver. Etant parvenu en Dauphiné, il lui fut un peu plus aiſé de ſe rendre auprès du Maréchal de Lautrec, à qui il rendit compte, les larmes aux yeux, des circonſtances de la mort de ſon frere, & de ſes dernieres intentions. Lautrec renouvela à Montluc les aſſurances de ſon eſtime, & effectivement l'année ſuivante 1526, il le chargea de lever une Compagnie de ſoldats Gaſcons, pour le ſuivre dans la derniere entrepriſe ſur Naples, dont ce Général fut chargé. Montluc raſſembla ſa troupe, & partit pour cette expédition en 1527; il ſe trouva d'abord à la priſe de Pavie; il y fut bleſſé d'une arquebuſade; mais ce fut après y avoir fait des merveilles & contribué plus qu'aucun autre à emporter la ville d'aſſaut. L'armée Françoiſe continuant ſa route vers Naples, il reçut une ſeconde bleſſure à l'aſſaut de la ville d'Aſcoli. Les ſoldats de ſa Compagnie le voyant bleſſé, entrerent dans une telle fureur, qu'ils brûlerent & maſſacrerent tout. Montluc, au moment de ſa bleſſure,

avoit fait un vœu à Notre-Dame de Lorette de ſauver autant de femmes & de filles qu'il pourroit, afin qu'elles ne fuſſent point violées. Il avoit chargé la Baſtide, ſon Lieutenant, de les lui garder dans cette pieuſe intention; mais à peine y en eut-il quinze ou vingt dans toute la ville qu'il pût préſerver de ce malheur.

Cependant la bleſſure de Montluc étoit dangereuſe; les Chirurgiens, qui la viſiterent, jugerent qu'il falloit abſolument lui couper le bras. Le Capitaine Gaſcon étoit au déſeſpoir, & s'écrioit qu'il étoit inutile de lui conſerver la vie, ſentant bien que de ce moment il ne pourroit plus ſervir le Roi. Le Maréchal de Lautrec vint en perſonne le conſoler; » & ne ceſſoit de » me dire que je ne me ſouciaſſe de perdre » le bras, & que ſi le Roi ne me vouloit » faire du bien, lui & ſa femme avoient » quarante bonnes mille livres de rente, » avec leſquelles ils me laiſſeroient jamais » pauvre. Montluc répondoit que quand » on lui donneroit les quarante mille livres de rente tout entieres, il ne ſe » ſoucioit de vivre ſans bras & ſans » ſervice «. Enfin il ne voulut pas qu'on lui coupât le bras, & avec du temps

& de la peine, il revint en santé, & rejoignit le Maréchal de Lautrec devant Naples. Le Maréchal, enchanté de le revoir, lui fit présent d'une belle terre, qui étoit la premiere Baronnie de Naples, & que l'on nommoit la *tour de l'Annonciade*; elle valoit bien douze cents ducats de rente; mais il ne toucha pas une seule année de ses revenus. Quoique affoibli par les suites de ses blessures, il se trouva à plusieurs petits combats, & repoussa à différentes fois d'assez vigoureuses sorties que faisoient les Napolitains. Dans une de celle-là, M. de Candale, de la Maison de Foix, & qui donnoit les plus grandes espérances, fut tué; & dans une autre, l'armée Françoise fit une perte encore plus considérable, dans la personne de Charles d'Albret, Prince de Navarre, fils de Jean d'Albret, & de Catherine de Foix, Reine de Navarre. Malgré ces pertes, la valeur des François seroit peut-être venue à bout de soumettre la ville de Naples, si les maladies, pour ainsi dire, pestilentielles n'avoient ravagé l'armée assiégeante. Le Maréchal de Lautrec en fut lui-même la victime; un grand nombre d'Officiers, & une quantité immense de soldats périrent comme lui. Montluc

tomba malade comme les autres, & eut toutes les peines du monde à regagner la France, portant encore ſon bras en écharpe. Enfin il arriva dans ſa Patrie, en Gaſcogne, ayant perdu ſa Baronnie de l'Annonciade, tout ſon bagage, la plus grande partie de ſa Compagnie, & étant dans le plus triſte état. Il fut pendant trois ou quatre ans à ſe rétablir, après quoi il chercha de nouvelles occaſions d'acquérir de la gloire, au riſque d'eſſuyer encore de nouveaux accidens. Enfin, François I ayant, en 1534, ordonné dans ſon Royaume la levée de cinq grandes légions, dont une entre autres ſe formoit en Languedoc & avoit pour Colonel M. de Faudoas, Sénéchal de Toulouſe, il choiſit Montluc pour ſon Lieutenant, & celui-ci raſſembla une belle Compagnie, toute compoſée de Nobleſſe de Guienne & de Gaſcogne. Ce fut à la tête de cette troupe qu'il arriva à Marſeille, lorſque cette ville étoit menacée d'un ſiége, l'Empereur Charles-Quint étant entré en Provence. Ce fut pendant le ſejour que Montluc fit dans cette ville, qu'il entreprit de brûler le moulin d'Auriole, qui faiſoit ſubſiſter toute l'armée Impériale. On a pu voir le récit de cette entrepriſe dans l'ex-

trait que j'ai déjà donné des Mémoires de Tavannes. Montluc lui rend justice dans cet endroit de ses Commentaires, & convient que Tavannes eut part à la réussite, quoique d'ailleurs il s'en attribue à lui-même le principal honneur. Charles-Quint, ne pouvant plus tenir en Provence faute de subsistance, se présenta devant Marseille, comme s'il vouloit l'assiéger; mais il ne s'y arrêta pas long-temps, & repassa les montagnes avec son armée fort diminuée & dans le plus grand désordre. Montluc fut du nombre de ceux qui poursuivirent cette armée & contribuerent à la ruiner; il prétend même y avoir eu la plus grande part, quoique M. de Barbezieux s'en attribuât toute la gloire. Montluc fait à cette occasion une grande tirade contre les Capitaines qui envient à leurs soldats l'honneur d'avoir fait quelque chose de bien.

Pendant les années 1537 & 1538, Montluc servit à la tête de sa Compagnie, en Piémont, en Savoie & en Provence. Il fut encore blessé d'une arquebusade au siége de Barcelonette. Forcé de se tranquilliser en 1539, 1540 & 1541, les jours, pendant ce temps de paix, lui parurent des années. La guerre ayant re-

commencé en 1542, il se trouva au siége de Perpignan, formé par le Dauphin, qui fut depuis le Roi Henri II. Le Connétable de Montmorenci commandoit l'armée d'observation ; mais on vouloit laisser au Dauphin la gloire de prendre la ville, à quoi il ne réussit pas. A l'occasion du Connétable de Montmorenci, Montluc convient qu'il s'est toujours montré grand & sage Capitaine, & il ajoute : » La vérité » me force de le dire, & non par obli- » gation que je lui aie, car il ne m'a jamais » aimé, ni les siens aussi «.

Montluc s'apperçut bientôt qu'avec la plus belle armée du monde & remplie d'un grand nombre d'Officiers & de Gendarmes de la meilleure volonté, on ne prendroit jamais Perpignan, parce qu'on l'attaquoit du mauvais côté. Il connoissoit très-bien le fort & le foible de cette place, d'après une visite qu'il y avoit faite quelques années auparavant : les circonstances en sont singulieres. Le Connétable de Montmorenci étant en Languedoc avec Poyet, qui n'étoit encore que Président, & fut depuis Chancelier, le Connétable voulant connoître Perpignan, dont il jugeoit bien que quelque jour on voudroit s'emparer, chargea Montluc,

qui étoit près de là avec sa Compagnie, d'aller faire cette reconnoissance. Comme les Espagnols sont très-défians, il fallut se déguiser. La mascarade que Montluc adopta, fut celle du Cuisinier du Président Poyet, que quelques affaires avoient attiré dans ces environs. Accompagné d'un bon guide & profitant des prétextes que lui fournissoit apparemment son déguisement, le jeune Capitaine Gascon avoit fait tout le tour de la place en dedans & en dehors, lorsqu'un déserteur de sa Compagnie le regardant fixement, s'avisa de dire que c'étoit une grande merveille de voir un Cuisinier qui ressembloit si fort à un Capitaine de sa connoissance. Mais Montluc se voyant presque découvert, & en sentant toute la conséquence, changea aussi-tôt son accent Gascon en Picard (ce qui n'étoit pas aisé), » & je tins » tels propos qui firent accroire que je » savois mieux manier une lardoire qu'une » épée «.

Le siége de Perpignan étant levé, tant parce que la place avoit été attaquée du mauvais côté, que parce que les assaillans s'étoient conduits avec beaucoup d'imprudence, Montluc eut une Compagnie vacante par la mort du Capitaine Boisleve,

Boiſleve, tué au ſiége. Ce fut à la tête de cette troupe qu'il livra aux Eſpagnols pluſieurs petits combats avant que l'armée ſe retirât tout à fait du Rouſſillon. De là il paſſa en Provence, & fut témoin de l'arrivée de la flotte & de l'armée *Turqueſque* à Marſeille. A cette occaſion, Montluc rapporte toute entiere la harangue que ſon frere, Evêque de Valence, qui étoit alors Ambaſſadeur à Veniſe, fit au Sénat, pour juſtifier l'alliance de François I avec Soliman II Empereur des Turcs, & Barberouſſe Roi d'Alger. Cette piece n'étant point du tout militaire, je ne la rapporterai pas ici; d'ailleurs c'eſt un monument précieux de l'éloquence du temps. On y trouve un aſſez grand étalage d'érudition hiſtorique, qui n'eſt point abſolument déplacée. L'Orateur y dit beaucoup de mal de l'Empereur Charles-Quint, & même du Pape, quoiqu'il fût Evêque; mais on ſait que ce Prélat, en dépit de ſon caractere, finit par faire profeſſion ouverte de la Religion Calviniſte.

Sur la fin de cette campagne (1543), Montluc ſervit en Piémont. Il trouva un aſſez grand nombre de petites occaſions de ſignaler ſon courage & ſon intrépi-

dité, en forçant ou secourant plusieurs postes; mais il lui arriva ce qu'il appelle une grande disgrace, c'est-à-dire de manquer l'instant d'enlever le Duc de Savoie, qui alloit à Savillan, n'étant escorté que de vingt-cinq cavaliers. Si un Capitaine du même détachement dont étoit Montluc, ne s'étoit pas fait attendre, ce coup important auroit réussi. Pour se consoler un peu, il enleva un convoi considérable que conduisoit un Seigneur Piémontois, nommé la *Trinité*. L'escorte étoit trois fois plus forte que le détachement que commandoit Montluc, mais cela ne l'empêcha pas de tomber dessus & de la défaire. Afin d'y encourager les soldats de sa Compagnie, il leur annonça qu'il avoit un certain pressentiment qui lui étoit un gage assuré de la victoire : » Or, dit-il, » ai-je toujours faict entendre aux soldats » que j'avois certain présage, & que » quand cela m'advenoit j'étois sûr de » vaincre; ce que je n'ai jamais faict, si- » non pour amuser les soldats, afin qu'ils » tinssent déjà la victoire pour gaignée, » & m'en suis toujours très-bien trouvé, » car mon assurance rendoit assurés les » plus timides. Les simples soldats sont » aisés à piper, & même les plus habiles.

» Et lorſque tous d'une voix commen-
» çoient à crier, *Combattons*, *Capitaine*,
» *combattons*, je voulus laiſſer à notre queue
» quatre piquiers pour garder qu'aucun ne
» reculaſt, & ſi aucun le faiſoit, qu'ils le
» tuaſſent, à quoi ils s'accorderent vo-
» lontiers, mais me fuſt fort difficile de
» pouvoir faire demeurer derriere leſ-
» dits piquiers, ſuivant noſtre arreſt, d'au-
» tant que tous eſtoient preſſés de ve-
» nir les premiers au combat. Et notez
» que le déſordre vient toujours plutôt
» par la queue que par la tête «. L'eſcorte
Impériale fut preſque entiérement dé-
truite; à peine s'en échappa-t-il un petit
nombre qui ſe réfugia à Foſſano. Ceux
qui reſterent bleſſés ſur le champ de
bataille, périrent preſque tous, car on ne
penſa ni à les ſecourir ni même à dé-
pouiller les morts; les ſoldats François
vainqueurs furent bien plus occupés du
ſoin de piller le convoi. Il ſe donna dans
cette occaſion de furieux coups: » car, dit
» Montluc, nos Gendarmes portoient en
» ce temps-là de grands coutelas tran-
» chans pour couper les bras maillés,
» & deſtancher les morions «. Montluc
eut bien de la peine à réunir ſa troupe

pour la ramener en bon ordre; il lui fut encore plus difficile de faire consentir chaque homme d'armes à rapporter sa part du butin pour être partagé également. A la fin, on convint que chacun garderoit ce qu'il avoit, & on donna à Montluc deux cents écus en présent, ou, pour mieux dire, pour sa part.

Le sieur d'Ossun & le Capitaine Tilladet furent pris deux fois par les ennemis, & *recous* (repris) par la valeur de notre brave Capitaine. Enfin il eut part à une entreprise importante, qui fut conduite avec beaucoup d'adresse par un Marchand de la petite ville de Barges, nommé *Granuchin*. Il ne s'agissoit pas moins que de s'emparer de la personne de Pédro d'Apporta, Gouverneur de Fossano, & de toute sa troupe, qu'il étoit question d'enlever en les attirant du côté de Barges, sous pretexte de leur livrer ce poste. Le secret de cette expédition ne fut confié qu'à Montluc par Monsieur de Bouttieres, Commandant alors en chef en Piémont. Ce ne fut pas sans peine qu'elle réussit, Monsieur de Thermes (depuis Maréchal de France) ayant pensé la faire manquer par des mouvemens qu'il fit mal à propos, n'étant pas dans le secret de Monsieur

de Bouttieres, avec lequel même il n'étoit pas bien d'accord. Malgré ces contretemps & la résistance du Gouverneur de Fossano, celui-ci fut défait, blessé, & mourut quelques jours après de ses blessures; aussi-tôt Monsieur de Bouttieres crut devoir entreprendre le siége de Fossano. Les Impériaux s'efforcerent d'y jeter du secours, & Montluc fut chargé de l'empêcher, sous les ordres de Monsieur de Thermes. Peu s'en fallut que notre brave Capitaine Gascon, par sa hardiesse, n'attirât sur son Officier supérieur toutes les forces de l'ennemi, & ne fût cause d'une action générale. Heureusement que Monsieur de Thermes fit une habile retraite, & força Montluc à le suivre. A cette occasion, Montluc dit de lui-même: » Je voulois parachever ou me perdre » & tout le démourant de ma Compa- » gnie, car on a toujours remarqué ce » vice en moi, que j'ai été trop opiniâtre » à un combat; mais quoi qu'on en die, » je m'en suis plutost bien que mal trouvé. » Je suis Français impatient, dit-on, & » de plus Gascon, qui surpasse les autres » en impatience & colere, & aussi je pense » en hardiesse, pourtant j'ai porté la » peine autant qu'autre ne sauroit faire:

» j'en ai vu plusieurs que j'ai nour- » ris, lesquels s'endurcissoient au labeur. » Croyez, vous qui commandez aux armes, » que si vous êtes tels, vous rendrez tels » vos soldats à la longue «.

Montluc fut commandé avec cinq ou six Compagnies Gasconnes pour rompre le pont de Carignan, défendu par cent Allemands & cent Espagnols; il les passa tous au fil de l'épée, franchit le pont, & se mit en bataille de l'autre côté, pour faire face aux ennemis, tandis qu'on rompoit le pont derriere lui. Cette opération l'ayant tenu jusqu'à la nuit, il fut bien embarrassé à conserver ses troupes réunies sous les armes, & à les empêcher de s'écarter dans l'espoir de piller. Pour les rassembler, il crioit sans cesse pendant la nuit: » *Montluc*, *Mont-* » *luc*, méchans, m'abandonnerez-vous » ici seul «? Le lendemain, Monsieur de Bouttieres, craignant que Montluc ne voulût trop hasarder, lui fit dire qu'il mettroit sur son compte tout le risque qu'il feroit courir à sa troupe. Montluc ne s'en embarrassa guere; la destruction du pont, qui étoit un objet très-important, fut entiérement achevée le lendemain, & la vaillante troupe Gasconne trouva moyen

de repasser la riviere & de la mettre entre les ennemis & elle. M. de Bouttieres ne fut pas si heureux quand il eut entrepris le siége d'Yvrée; il ne put venir à bout de rompre une digue, qui, si elle eût été détruite, auroit obligé la place à se rendre, car elle n'avoit d'autre fortification de ce côté-là, que des eaux retenues, qui se seroient écoulées si la digue eût été rompue. Mais M. de Bouttieres n'étoit pas assez hardi dans ses entreprises; quoique très-brave de sa personne, il étoit timide lorsqu'il s'agissoit de hasarder la vie des soldats ou la gloire des armes du Roi; & loin d'encourager ses subalternes à faire quelque entreprise délicate & dangereuse, il leur déclaroit qu'ils en seroient responsables. Aussi les troupes eurent-elles sous son commandement peu de succès, & ce fut toujours, pour ainsi dire, malgré lui. Le Roi, mécontent de ce qu'il avoit manqué Yvrée, & le Conseil sentant qu'il falloit mettre plus d'activité dans la guerre de Piémont, se détermina à y envoyer un jeune Prince, qui, s'il manquoit d'expérience, avoit du moins tout le zele, l'ardeur & le courage nécessaires pour ranimer l'esprit de conquête dans les

troupes Françoises, & le mettre à profit par quelque grand coup d'éclat; c'étoit le Comte d'Enguien, de la Maison de Bourbon.

J'ai déjà parlé plusieurs fois de sa brillante campagne de 1544, & du gain de la bataille de Cerisolles. Montluc prétend y avoir eu grande part; il paroît qu'il en eut du moins à la résolution qui fut prise de la livrer. Le Prince n'en eut pas plus tôt conçu le projet, qu'il chargea Montluc de se rendre à Paris pour exposer au Roi la situation dans laquelle il avoit trouvé les affaires de Piémont. Le Marquis du Guast avoit reçu un renfort considérable de troupes Allemandes, avec lesquelles il étoit en état d'empêcher toutes les opérations de l'armée Françoise, & même de présenter la bataille au Comte d'Enguien. Le jeune Général devoit-il l'accepter, & profiter de l'ardeur que son arrivée avoit inspirée à ses troupes, ou devoit-il imiter la prudence de son prédécesseur Boutieres, & ne rien entreprendre, pour ainsi dire, qu'à coup sûr? Telle étoit l'importante question que Montluc étoit chargé de proposer à la Cour, & l'on juge bien quel étoit son avis. Dès que

le Roi fut informé de l'arrivée de Montluc & de l'objet de son voyage, il lui fit dire qu'il lui donnoit une place de Gentilhomme servant (l'Auteur des Commentaires observe que ces places étoient alors souvent remplies par de bons Gentilshommes, quelquefois même par des gens de qualité, & qu'elles n'étoient point vénales). En conséquence, Montluc servit, dès ce jour même, le Roi à son dîner; il alla ensuite dîner lui-même, & à peine étoit-il sorti de table, environ *sur le midi*, que le Roi le manda. Il trouva Sa Majesté tenant son Conseil, où assistoient M. » de Saint-Pol, Prince du Sang, M. » l'Amiral d'Annebaut, M. le Grand » Ecuyer, Galliot de Genouillac, M. de » Boissi-Gouffier, & deux ou trois au» tres; M. le Dauphin étoit debout der» riere la chaire du Roi, & le Roi » seul étoit assis. Comme je fus dans » la chambre, le Roi me dit: Montluc, » je veux que vous retourniez en Pié» mont, & que vous portiez à M. d'En» guien ma résolution & délibération » de mon Conseil, touchant le congé qu'il » demande de donner bataille, & sur » ce commanda à M. de Saint-Pol » de parler «. Ce Seigneur représenta

qu'il feroit bien dangereux de courir le risque de perdre l'armée de Piémont, qui étoit la meilleure que le Roi eût, en la hasardant au fort d'une bataille, tandis qu'on avoit lieu de craindre que l'Empereur & le Roi d'Angleterre n'attaquassent le Royaume du côté de la Picardie, où on ne pouvoit leur opposer que des Légionnaires, c'est-à-dire des milices mal disciplinées ; ainsi il n'étoit point d'avis qu'on livrât bataille. » L'A-
» miral d'Annebaut en dit de même,
» & tous les autres aussi, discourant
» chacun comme il lui plaisoit. Je trépi-
» gnois de parler, & voulant interrompre
» l'un des derniers qui opinoit, M. de
» Saint-Pol me fit signe de la main, &
» me dit : *Tout beau, tout beau* ; ce qui
» me fit taire, & je vis que le Roi se
» prit à rire. M. le Dauphin n'opina
» point, & je crois que c'étoit la cou-
» tume, & que le Roi ne le faisoit assister
» là qu'afin qu'il apprît «.

Les opinions du Conseil ayant toutes été uniformes, le Roi dit à Montluc qu'il pouvoit rapporter au Comte d'Enguien ce qu'il avoit entendu de la délibération du Conseil. Alors le Capitaine Gascon se hasarda de dire que si le Roi vouloit

lui permettre de dire ſon avis, il en ſeroit obligé à Sa Majeſté, non qu'il prétendît en ſavoir plus que tous Meſſieurs du Conſeil, mais qu'il ſavoit auſſi que le Roi étoit le maître, & que ſon avis ſeul étoit déciſif. » Le Roi répondit fermement qu'il lui permettoit de parler, & » qu'il lui dît librement ce qu'il lui en ſembloit «. Alors Montluc fit une harangue dont il déclare qu'il ſe ſouvient comme s'il n'y avoit que trois jours; en voici la ſubſtance : » Sire, dis-je, nous ſommes » cinq à ſix mille Gaſcons bien comptés » dans l'armée de Piémont, tous Capitaines & ſoldats. Je vous réponds » ſur notre honneur, & nous obligerons » nos têtes, que nous combattrons » bravement le jour de la bataille, ſi » vous donnez congé (permiſſion) de » combattre. C'eſt choſe que nous attendons & déſirons il y a long-temps, » & croyez, Sire, qu'il n'y á point au » monde de ſoldats plus réſolus que » ceux-là, & ne déſirent que de mener » les mains. Il y a d'ailleurs dans cette » armée de Piémont treize enſeignes » de Suiſſes qui font autant d'hommes » comptés parmi eux que parmi nous. » Ils vous feront pareille promeſſe que

» nous, qui sommes vos sujets, & vous
» envoieront les noms de tous, afin
» que s'il y a quelqu'un qui ne fasse son
» devoir, vous l'envoyez à son Canton,
» il soit dégradé des armes, & que c'est
» chose à laquelle ils se veulent sou-
» mettre, comme ils me l'ont assuré
» à mon départ. Voila donc, Sire, dix
» mille hommes & plus dont vous
» pouvez faire état, & assuré qu'il com-
» battront jusqu'au dernier soupir de
» leur vie. Quant aux Italiens, Proven-
» caux & Gruyers, je ne vous en assu-
» rerai pas; mais j'espere qu'ils feront
» tout aussi bien que nous, sur-tout quand
» ils nous verront mener les mains; &
» en cet endroit (dit Montluc) je levai le
» bras comme pour frapper & montrer
» comme nous frapperions bien, & le Roi
» sourioit. Continuant, je dis : Vous de-
» vez avoir aussi 400 hommes d'armes en
» Piémont, & autant d'Archers qui sont
» en même volonté que moi, quatre Ca-
» pitaines de Chevau-Légers, chacun des-
» quels doit avoir deux cents chevaux.
» Je sais ce qu'ils valent, & connois leur
» courage. Le Roi alors éleva la voix,
» & dit que toutes les Compagnies de
» Gendarmerie ni de chevau-Légers,

» n'étoient complettes. Je répondis qu'il » étoit impossible, mais que s'il plaisoit » à Sa Majesté donner congé (permission) à tous les Gentilshommes qui » le lui demanderoient, de se trouver à » la bataille, ils suppléeroient bien à ce » qu'il pourroit manquer auxdites Compagnies. Sire, dis-je, continuant mon » propos, puisque je suis si heureux que » de parler devant un Roi soldat, qui » voulez-vous qui tue dix ou douze mille » hommes & douze à quinze cents chevaux, tous résolus de mourir ou de » vaincre? Tels gens ne se défont pas » ainsi, ce ne sont pas des apprentis; » nous avons souvent attaqué l'ennemi, » & l'avons le plus souvent battu, & » j'oserois dire que si nous avions tous » un bras lié, il ne seroit encore possible » aux ennemis de nous tuer en un jour, » sans perte de la plupart de leurs gens » & de leurs meilleurs hommes. Certes, » Sire, j'ai appris de sages Capitaines, » qu'une armée de douze à quinze mille » hommes est bastante pour en affronter » une de trente, car ce n'est pas le grand » nombre qui vainc, c'est le bon cœur. » ainsi, Sire, laissez faire à nous; si ces » MM. qui parlent de nous, nous avoient

» vus en besogne, ils changeroient d'avis,
» & vous aussi. Nos soldats ne sont pas
» pour se reposer dans une garnison, ils
» demandent l'ennemi, & veulent mon-
» trer leur valeur. Si vous leur refusez
» permission de combattre, vous leur
» ôterez le courage, & serez cause que
» celui de l'ennemi s'enflera, & peu à
» peu votre armée se défera. A ce que
» j'ai entendu, ces Messieurs, qui ont
» opiné devant Votre Majesté, sont émus
» de la crainte d'une perte; ils ne disent
» autre-chose, si ce n'est: Si nous perdons,
» si nous perdons; & pourquoi ne dit-
» on pas aussi: Si nous gagnons, si nous
» gagnons, quel grand bien nous ad-
» viendra? Pour Dieu, Sire, accordez notre
» requête, & que je ne m'en retourne
» pas avec cette honte, que l'on dise
» que vous avez eu peur de mettre le
» hasard d'une bataille entre nos mains,
» quand nous vous offrons de si bon cœur
» notre vie «.

Pendant cette harangue, M. le Dauphin, qui étoit derriere le fauteuil du Roi, sourioit & faisoit signe de la tête à Montluc, afin de l'engager à continuer sur le même ton. Le Roi se tournant vers M. de Saint-Pol, lui demanda ce qu'il

répondoit à cela, & s'il ne falloit pas avoir égard à la requête de gens qui avoient si bonne envie de se battre ? » Comment, » Sire, reprit le Prince, voudriez-vous » changer d'avis, &, sur la parole d'un » jeune écervelé Gascon, mettre votre » Royaume en risque ? Alors je lui répon- » dis ces mots : Monsieur, assurez-vous » que je ne suis point un bravache, ni si » écervelé que vous me pensez. Je ne » dis point ceci par braverie; mais qu'il » vous souvienne que depuis que nous » sommes retournés de Perpignan en » Piémont, à pied ou à cheval, où nous » avons trouvé les ennemis, nous les » avons toujours battus. Il n'y a pas encore » trois mois que vous avez entendu les » beaux combats que nous avons faits » en dix jours contre les Espagnols & » Italiens ; &, encore quinze jours avant » qu'il fût prins, M. d'Ossun a encore » combattu & défait toute une Com- » pagnie d'Allemands. Nous sommes en » cœur, & eux en peur ; vainqueurs, » & eux vaincus; nous les désestimons » pendant qu'ils nous craignent ; regardez » donc quelle différence il y a d'eux à » nous. Quand sera-ce que le Roi baillera » congé de combattre, sinon quand nous

» ſommes coutumiers de battre ? Il ne
» faut autre choſe ſinon à ne les aſſaillir
» dans un fort comme nous fîmes à la
» Bicoque. Mais M. d'Enguien a de trop
» bons & ſages Conſeils & vieux Ca-
» pitaines, pour faire telle faute. Ne ſera
» queſtion que de les trouver en cam-
» pagne raſe, où il n'y ait ni haies,
» ni foſſés qui nous empêchent d'en
» venir aux mains, & alors, Sire, vous
» recevrez nouvelles d'un des plus
» furieux combats qui aient jamais été.
» Mais je me tiens aſſuré que aurez auſſi
» nouvelles de la victoire; alors vous
» arrêterez l'Empereur & le Roi d'An-
» gleterre ſur le cul. M. le Dauphin
» continuoit plus fort, en riant, de me
» faire ſigne, ce qui me donnoit
» plus grande hardieſſe de parler. Tous
» les autres diſoient que le Roi ne ſe
» devoit aucunement arrêter à mes pa-
» roles. M. l'Amiral ſeul ne diſoit mot,
» mais ſourioit, & crois qu'il s'étoit ap-
» perçu des ſignes que M. le Dauphin
» me faiſoit. M. de Saint-Pol rechargeoit
» encore, auquel le Roi répondit : Foi
» de Gentilhomme, mon couſin, il m'a
» dit de ſi grandes raiſons, & m'a re-
» préſenté ſi bien le bon cœur de mes
gens,

» gens, que je ne sais que faire; lors
» le Roi dressant parole au sieur Amiral,
» lui dit qu'est-ce qu'il lui en sembloit.
» L'Amiral, souriant, lui répondit: Sire,
» dites la vérité, vous avez bien envie de
» leur donner congé de combattre; s'ils
» combattent, je ne vous assurerai pas du
» gain ni de la perte, car il n'y a que
» Dieu qui puisse le savoir; mais je vous
» assurerai bien, sur mon honneur, que
» tous ceux que Montluc vous a nommés
» combattront en gens de bien, car je sais
» ce qu'ils valent pour les avoir commandés.
» Alors le Roi leva les yeux au Ciel, &
» jetant son bonnet sur la table, & joi-
» gnant les mains, s'écria: Mon Dieu! je
» te supplie me donner le conseil de ce
» que je dois faire pour la conservation de
» mon Royaume, & que le tout soit à
» ton honneur & à ta gloire; & après
» avoir demeuré quelque peu (à réfléchir),
» se tourna vers moi, en disant, qu'ils
» combattent, qu'ils combattent. Le Roi
» se leva, & moi je tressaillis d'aise. Sa
» Majesté se mit à parler à M. l'Amiral
» pour mes dépêches & pour le paiement de
» solde dont nous avions faute. Pendant
» ce temps, Monsieur de Saint-Pol m'ac-
» costa, & me dit, en riant: Fou enragé,

» tu feras caufe du plus grand bien qu'il
» pourra arriver au Roi, ou du plus grand
» mal ; ce que ledit fieur me difoit, non
» pour haine qu'il me portoit, car il m'ai-
» moit autant que Capitaine de France,
» me connoiffant de longues mains, & dès
» le temps que j'étois au Maréchal de
» Foix. Auffi lui répondis-je : Monfieur,
» je vous fupplie, ne vous mettez en peine
» ni crainte que nous gagnions la bataille ;
» affurez-vous que les premieres nouvelles
» que vous en entendrez feront que *nous*
» *les avons tous fricaffés, & en mangerons*
» *fi nous voulons*. Le Roi s'approcha, me
» mit la main fur le bras, & me dit :
» Montluc, recommande-moi à mon cou-
» fin d'Enguien & à tous les Capitaines
» qui font par-delà, de quelque Nation
» qu'ils foient, & leur dis que la grande
» confiance que j'ai en eux m'a fait leur
» donner congé de combattre, les priant
» qu'à ce coup ils me fervent bien. En
» fortant, je trouvai fur la porte Meffieurs
» Dampierre, de Saint-André, Dacier,
» & plufieurs autres qui me demanderent
» fi je portois à M. d'Enguien le congé de
» combattre ; je leur répondis en Gafcon,
» *hares y harem au pic & pataque* (c'eft-
» à-dire, nous allons leur en donner avec les

» piques & les arquebuses) «. Sur le champ plusieurs jeunes Seigneurs demanderent qu'*il* leur fût permis de se rendre en Piémont pour se trouver à la bataille. Les principaux étoient les sieurs de Jarnac, Châtillon, depuis Amiral, le fils de l'Amiral d'Annebaut, le Vidame de Chartres, & Monsieur Dacier, que Montluc dit qu'il aimoit plus que lui-même, & qui fut tué à la bataille. » Il n'y a Prince au » monde qui ait une Noblesse mieux dis» posée que le nôtre ; un petit souris de » son Maître réchauffe les plus refroidis ; » sans crainte de changer prés, vignes & » moulins en chevaux & armes, on va » mourir au lit que nous appelons *le lit* » *d'honneur* «.

On juge bien que Montluc, de retour en Piémont, fut reçu à bras ouverts par le Comte d'Enguien : on ne tarda pas à faire des préparatifs pour la bataille. Montluc fut chargé d'aller reconnoître les ennemis, & trouva qu'ils n'étoient pas éloignés, qu'il étoit même très-possible de les attaquer. Cependant M. d'Enguien hésita encore, retenu par des conseils mauvais & timides, dont Montluc ne veut pas nommer les auteurs. Il manqua une premiere fois l'occasion de défaire

le Marquis du Guaſt : les vieux Capitaines en furent au déſeſpoir, & chargerent Montluc de faire des remontrances au Prince, leur Général. Elles furent très-fortes, & enfin on réſolut de livrer la bataille. Pour y animer encore plus les troupes, le Comte d'Enguien, d'après le conſeil de Montluc, fit dire aux ſoldats que la ſolde qui leur étoit due étoit prête, mais que ſe trouvant en préſence de l'ennemi, on n'attendoit que l'inſtant du ſuccès de la bataille pour la leur diſtribuer. Montluc commanda avec ſa bravoure accoutumée ſes Gaſcons, tant arquebuſiers que piquiers; il les poſta ſur le flanc, un peu en arriere des Provençaux & Gruyers, qui étoient de bien plus mauvaiſes troupes, & que l'on plaça plus en avant. Le Marquis du Guaſt, prenant cette premiere troupe pour les Gaſcons, cria à ſes ſoldats : *Hermanos, hermanos, à qui eſtan los Gaſcones ſarrais à ellos* (mes compagnons, voici les Gaſcons, tombons ſur eux) : mais lorſqu'ils eurent engagé le combat avec ces prétendus Gaſcons, les véritables tomberent ſur leur flanc & les mirent en déroute. D'un autre côté, la cavalerie Italienne fut diſperſée; & M. de Thermes, qui ſe trouva au

milieu d'eux, ayant eu son cheval tué sous lui, fut pris & entraîné dans la retraite des vaincus. Du côté de M. d'Enguien, les attaques furent si vives, que le Prince crut la bataille perdue : il étoit au désespoir & vouloit se donner de son épée dans la gorge, lorsqu'on vint lui apprendre que le Marquis du Guast étoit en fuite. Il s'en convainquit par ses propres yeux; alors il se calma, rallia ce qu'il avoit de troupes autour de lui, car il avoit perdu beaucoup de monde, & voulut poursuivre les ennemis; mais on lui représenta qu'il falloit attendre. Enfin il dissipa les restes de la cavalerie Espagnole, qui cherchoit à se refugier dans la ville de Carignan.

L'on peut remarquer que le récit abrégé que je viens de faire de cette bataille, ne differe pas beaucoup de celui que j'ai rapporté dans mon Volume précédent, d'après les Mémoires de M. de Vieilleville, à l'exception du désespoir du Comte d'Enguien, dont Vieilleville ne fait aucune mention, & qui diminue un peu l'honneur que se fit ce jeune Prince en gagnant cette bataille. D'un autre côté, Montluc ne fait pas la plus légere mention des conseils que Vieilleville prétend

avoir donnés au Général, & qui furent cause du gain de la bataille. Ces deux Auteurs de Mémoires, tous deux témoins oculaires de ce qui se passa dans cette journée, ne prononcent pas seulement le nom l'un de l'autre : apparemment qu'il y avoit quelque jalousie entre eux, car ce n'est pas la seule occasion où j'ai remarqué ce silence. C'est ainsi que dans les Mémoires particuliers on reconnoît toujours les affections de ceux qui les écrivent.

Revenons à Montluc. Le Comte d'Enguien le fit, comme plusieurs autres, Chevalier sur le champ de bataille ; mais il ne lui accorda pas la grace qu'il lui demanda d'aller porter au Roi la nouvelle du gain de la bataille de Cerisolles. Ce fut M. d'Escars qui fut chargé de cette commission, & Montluc, piqué avec raison, demanda congé au Prince pour s'en retourner en Gascogne. L'on sait assez que cette fameuse bataille n'eut pas toutes les suites qu'elle devoit avoir; elle pouvoit entraîner la perte du Milanois ; mais l'Empereur se hâta de faire la paix avec François I ; moyennant quoi les troupes Françoises quitterent le Piémont & rentrerent dans le Royaume.

La guerre continua avec l'Angleterre, & l'année suivante 1545, le Dauphin fit tous

les efforts imaginables pour reprendre Boulogne qui étoit tombé, la campagne précédente, entre les mains des Anglois. M. de Tais étoit arrivé au camp du Dauphin, dans le Boulonnois, avec 23 enseignes dont il étoit Colonel; Montluc en fut nommé Mestre de Camp. La premiere commission dont on chargea Messieurs de Tais & de Montluc, fut de reconnoître la ville de Boulogne. Ils s'apperçurent que la ville basse étoit aisée à forcer & mal gardée, & crurent qu'en y entrant on pourroit aisément s'emparer de la ville haute. Sur leur rapport, il fut décidé de faire une camisade, c'est-à-dire, une surprise que le Colonel & le Mestre de Camp concerterent & exécuterent. Montluc s'approcha des premieres sentinelles Angloises; il répondit en leur langue au *qui va là*, & ils le prirent si bien pour un des leurs, qu'il parvint à les saisir. Ayant sur le champ appelé, aussi en leur langage, quelques Capitaines Italiens qui n'attendoient que ce signal pour le suivre, les sentinelles furent égorgées, & ils pénétrerent dans la ville basse, (& après eux M. de Tais, Messieurs d'Andelot, de Noailles, & une infinité d'autres. Mais quand ils voulurent passer de la ville basse

dans la haute, ils y trouverent de si grandes difficultés, qu'ils furent obligés d'y renoncer. M. de Tais fut blessé dans cette occasion, & on fut forcé de l'emporter; bien d'autres, sans avoir d'aussi bonnes raisons, se retirerent par le même chemin qu'ils étoient venus. Montluc fut le dernier qui sortit de la ville basse, & ce ne fut qu'une heure après tous les autres. Ainsi la camisade de Boulogne fut manquée; mais le Dauphin rendit justice à Montluc, & convint que si elle n'avoit pas réussi, ce n'étoit point sa faute.

On reconnut qu'on ne pouvoit prendre Boulogne sans s'être emparé des forts que les Anglois avoient construits autour. On attaqua le principal. De Tais & Montluc furent chargés de monter à l'assaut, & malgré la plus vigoureuse résistance, ils s'en emparerent. Quelques temps après, les Anglois s'efforcerent de le reprendre, mais ils furent repoussés.

Malgré différens petits succès qu'eurent les troupes Françoises dans cette campagne de 1545, Boulogne ne fut point repris. Montluc n'exerça point, pendant la campagne suivante, l'emploi de Mestre de Camp, qu'il avoit rempli la précédente; il passa l'hiver à la Cour à exercer

l'office de Gentilhomme servant du Roi, qu'il trouva alors accablé d'infirmités & de maladies. Effectivement ce Monarque mourut en 1547.

Le nouveau Roi Henri II envoya Montluc servir en Piémont sous le Maréchal Jean Caraccioli, Prince de Melphe, qui lui donna le Gouvernement de la petite ville de Montcalier. Montluc y passa dix-huit mois, mais sans avoir aucune occasion d'y signaler sa valeur. Enfin, en 1550, Brissac vint remplacer le Prince de Melphe en qualité de Lieutenant-Général en Piémont, & le vieux Maréchal étant mort, son successeur fut revêtu de la dignité de Maréchal. Il connut bientôt quel étoit le mérite de Montluc, & l'employa utilement à la prise de S. Damien & à l'entreprise de Quiers, dont on ne put s'emparer par escalade, mais qui fut enfin forcé de capituler. Montluc fut placé dans cette ville avec soixante soldats seulement : une si foible garnison n'étoit pas capable d'empêcher le désordre; aussi des brigands ayant tenté de s'introduire dans la place, il se blessa en voulant courir après eux.

Montluc fut témoin du voyage que la plus brillante jeunesse de France fit en Piémont en 1551, & il fut du nombre des

Officiers que M. de Briſſac employa à l'entrepriſe de Lance. Il prétend qu'alors il eut une diſpute avec M. de Bonnivet, ſur la maniere de dreſſer une batterie contre cette place. L'avis de Montluc prévalut; la valeur, pour ainſi dire, exceſſive des Princes & jeunes Seigneurs François fit le reſte, & la place fut emportée. Les Princes & Seigneurs, contens de cet exploit, s'en retournerent en France pour la plupart. A cette occaſion, Montluc fait un éloge grand, mais bien mérité du Maréchal de Briſſac : » C'étoit, dit-il, » un Lieutenant de Roi très-digne de ſa » charge : toujours en action, jamais » oiſif, & crois qu'en dormant ſon » eſprit travailloit toujours & cherchoit » à exécuter quelque entrepriſe «.

L'année ſuivante, l'armée du Maréchal ayant été affoiblie, ce Général crut ne pouvoir garder la ville de Caſal, qui étoit grande & point fortifiée; mais Montluc lui répondit qu'il ſauroit la défendre & la conſerver. Le Maréchal fut long-temps ſans oſer ſe rendre à cette propoſition; cependant il prit confiance dans les promeſſes de notre Héros, car » il ſe » payoit fort de raiſon, ſans en croire » toujours ſa tête, comme faiſoit autre-

» fois M. de Lautrec «. Le Maréchal alla visiter Casal avec Montluc; ils prirent ensemble les mesures nécessaires pour la fortifier, & Montluc, assisté de M. de Guye & du Baron de Chepy, y travailla avec une activité incroyable. L'un de ces Officiers s'établit à une porte, l'autre à l'autre, & ils ne quitterent leurs postes que lorsque la ville fut terrassée & les fossés creusés tout à l'entour. » J'appris » là, dit Montluc, qu'aucune entreprise » n'est difficile à exécuter, quand tous » généralement s'accordent pour en venir » à bout, & ce que peut une masse de » gens également convoiteux de gagner » honneur & gloire, en tout ce qu'ils » entreprennent. Tous les Officiers, les » Gendarmes ne s'épargnoient pas plus » que le moindre soldat de nos troupes. » J'avois donné tel ordre dans la place, » qu'il ne se mangeoit un morceau de » pain & ne s'y buvoit un verre de vin » que par ordre & avec raison. O, Capi» taines, le bel exemple « !

Tandis que les Espagnols délibéroient s'ils assiégeroient Casal, le Maréchal faisoit surprendre la ville d'Albe. Ce fut Lamotte-Gondrin qui fit ce coup avec eux; mais Montluc en étant averti, y

envoya ſur le champ un détachement de ſa garniſon, pour conſerver & défendre cette place.

Les ennemis entreprirent le ſiége de S. Damien; Montluc penſa à y jeter du ſecours; il y fit paſſer, à deux repriſes, le Capitaine Charry, brave homme qui parvint à y entrer à la ſeconde tentative. Le Capitaine Caupenne s'y gliſſa avec des troupes; le Baron de Chaupi y entra auſſi; alors les ennemis furent obligés de lever le ſiége. Montluc commandoit en même temps à Caſal, à Albe, à Montcalier, & il faiſoit les fonctions de Meſtre de Camp, lorſque Biron, qui avoit cette charge, n'y étoit pas, ce qui lui arrivoit ſouvent, parce que Briſſac l'envoyoit à la Cour pour porter ſes demandes & rapporter des réponſes & des inſtructions. On voit que Montluc avoit ainſi beaucoup à faire; mais il dit lui-même, » Qu'on eſt bien heu- » reux de faire ſervice à ſon Roi, ſous » un Général qui ne cele pas l'honneur » de ceux qui font choſes remarquables. » M. le Maréchal de Briſſac ne déroboit » pas l'honneur d'autrui pour s'en enri- » chir, mais il faiſoit connoître au Roi » la valeur du plus grand juſqu'au plus » petit. C'eſt un extrême regret à celui

» qui a exposé sa vie, pour faire quelque » chose de bon, quand on cele son nom » à son Prince, dont nous devons tous » dépendre. Il n'y a larcin qui excede ce» lui que l'on fait de l'honneur d'autrui; » cependant bien des Généraux d'armée » ne se font point conscience de cela «. Une des expéditions de Montluc pendant cette campagne, fut la défense de la petite ville & du château de Bene. Le Comte & la Comtesse étoient attachés à la France, mais ils avoient tout à craindre du Général Espagnol, Don Fernand de Gonsague. Leur petite place étoit mal fortifiée & manquoit de vivres; Montluc leur tint lieu lui seul d'un secours considérable; il les pourvut de tout ce qui leur manquoit, & força les Espagnols à renoncer à l'espoir de les soumettre.

Le Maréchal de Brissac, ayant voulu s'emparer de Courteville, chargea Montluc d'en reconnoître le château; il parut imprenable à tous les Ingénieurs & Artilleurs, parce qu'ils croyoient qu'on ne pouvoit y amener du canon. Montluc & le Capitaine Richelieu découvrirent & firent sonder un gué par lequel ils s'assurerent qu'on pouvoit passer artillerie & troupes pour forcer la ville. Brissac eut

d'abord bien de la peine à croire ce qu'on lui en rapporta. Montluc voulut le convaincre par lui-même, & lui proposa de s'approcher de cete endroit. Le Maréchal n'hésita pas à s'y rendre, & y courut grand danger, car les ennemis les ayant apperçus, leur tirerent nombre de mousquetades & arquebusades. Mais il paroît que nos deux Militaires les reçurent non seulement sans effroi, mais même avec gaieté & en se faisant l'un à l'autre des plaisanteries. Le Maréchal, s'étant bien assuré de la justesse de l'avis que lui donnoit Montluc, en profita, & se rendit maître du château de Courteville. Montluc fait encore, à cette occasion, l'éloge de Brissac; il le propose pour modele aux autres Officiers Généraux. » Lieutenans du Roi, s'écrie-t-il, vous n'avez pas » ces grandes charges pour demeurer en » votre cabinet; voyez comme M. de » Brissac fit; il ne le falloit pas presser » d'aller reconnoître par lui-même, mais » bien plutôt le prier de s'arrêter. Il » étoit tout plein de cœur, & non pas » de ces bravaches qui font les Rolands, » & se rendent au premier coup de » matines «.

La derniere expédition de cette cam-

pagne de 1552, fut la priſe de Ceva par le Maréchal de Briſſac; Montluc y ſervit en qualité de Maréchal de Camp. Pendant ce temps, le Roi lui fit l'honneur de l'élever du rang de ſimple Gentilhomme ſervant, à celui de Gentilhomme de ſa Chambre. Il partit pour aller remercier Sa Majeſté de ce titre, qui, comme je l'ai déjà dit, étoit alors bien plus conſidérable qu'il ne l'eſt aujourdhui. De là, il paſſa en Gaſcogne; mais à peine y étoit-il arrivé, que l'on penſa à lui pour le charger de la plus belle & de la plus importante commiſſion militaire qu'il ait eue pendant tout le cours de ſa vie; celle de défendre la ville de Sienne en Toſcane, qui alors ſe gouvernoit en République & étoit alliée, ou, pour mieux dire, protégée de la France contre les Médicis, ſoutenus des forces de l'Empire & de l'Eſpagne. Strozzi-Florentin, qui fut depuis Maréchal de France, commandoit un corps de troupes Françoiſes, reſte de tous ceux qui, les années précédentes, étoient paſſés en Italie, & le Marquis de Marignan, Général en réputation au ſervice d'Eſpagne, lui faiſoit la guerre à toute outrance. Strozzi ne ſe trouvoit pas aſſez

fort pour pouvoir en même temps tenir la campagne & garder Sienne; il écrivit à la Cour, afin de presser l'envoi d'un renfort de troupes & d'Officiers braves & intelligens pour défendre la ville, en cas que les Impériaux se trouvassent en état d'en faire le siége. Le Roi délibéra dans son Conseil sur les objets de ces demandes. Quant au secours, on ne pouvoit en faire passer d'autres à Strozzi qu'un Régiment Allemand commandé par le Colonel Rhingrave, d'une Maison illustre dans l'Empire, & depuis long-temps attachée à la France, & dix Compagnies Françoises. A l'égard de l'Officier destiné à la défense de Sienne, le Roi consulta les trois personnes en qui il avoit le plus de confiance; savoir, Monsieur de Guise, le Maréchal de Saint-André, & le Connétable. Chacun nomma un Officier; mais le Roi n'entendant point parler de Montluc, leur dit qu'il étoit étonné qu'ils n'y pensassent pas. Les deux premiers convinrent qu'il ne leur étoit pas venu dans la mémoire, & que le choix seroit bon ». Alors Monsieur le Conné-
» table dit que je n'étois pas bon pour
» faire cette charge, parce que j'étois
» trop bizarre, fâcheux, & colere. Le
» Roi

» Roi répondit qu'il avoit toujours vu & » connu que la colere & bizarrerie qui » étoient en moi, n'étoient, ſinon pour » ſoutenir ſon ſervice. La diſpute dura » aſſez long-temps; & comme Meſſieurs » de Guiſe & S. André diſoient que Mont» luc s'étoit bien conduit en Piémont, » & que je comptois retourner promp» tement dans ce pays-là, il fut réſolu » que l'on envoyeroit un Courrier au Ma» réchal de Briſſac pour ſavoir ſon ſen» timent «. Cependant on écrivoit à Montluc de paſſer de Gaſcogne en Provence, où il recevroit de nouveaux ordres. Le Maréchal de Briſſac répondit qu'à la vérité Montluc lui étoit très-utile, parce qu'il ſavoit en tirer parti, mais qu'il avoit ſouvent des vivacités & une humeur qui ne le rendoit pas propre à gouverner des Républicains tels que les Siennois; » que ce ſeroit mettre feu contre » feu, & le moyen de perdre cet Etat » qu'il falloit conſerver par douceur «. Le Connétable triompha de cette réponſe, & vouloit en conclure que Briſſac lui-même étoit contraire à Montluc. Mais le Roi comprit très-bien que ce que le Maréchal en diſoit étoit pour conſerver dans ſon armée cet Officier, qu'il aimoit

& estimoit; moyennant cela, Henri II persista dans son choix, & donna de nouveaux ordres, signés de sa main, à Montluc pour se rendre à Marseille & s'y embarquer; mais en lui recommandant de laisser un peu de sa vivacité en Gascogne, pour mieux s'accommoder au caractere du peuple qu'il alloit gouverner.

Le premier Courrier du Roi avoit trouvé Montluc malade à Agen, & il s'étoit traîné jusqu'à Toulouse, où il avoit pensé mourir. Le second le rencontra à Montpellier, & le détermina à passer à Marseille, où il devoit s'embarquer sur les galeres du Baron de la Garde-Paulin. Il y monta en effet avec les troupes Françoises & Allemandes destinées pour la Toscane; ils firent voile d'abord vers l'Isle d'Elbe, qu'ils trouverent occupée par les ennemis. Obligés de débarquer ailleurs, ils firent leur descente à *Escarlin*, d'où il leur fut aisé de joindre M. de Strozzi à *Bon-Convento*; ils y apprirent la mort du Grand Prieur de Capoue son frere, excellent Officier de terre & de mer. C'étoit une grande perte pour le parti François en Toscane. Cependant Montluc & le secours qu'il conduisoit furent reçus, comme on juge bien, à bras ouverts par

M. de Strozzi. Montluc, se rendit à Sienne, & y fut reconnu par le Sénat & les Citoyens, comme Gouverneur de la ville. Peu de jours après, ce Gouverneur & le Capitaine Charry, son Lieutenant & son ami, qu'il avoit amené avec lui, se trouverent à une rude escarmouche, dans laquelle ils se distinguerent en mettant les Impériaux en déroute. Ce fut sous les yeux de Corneille Bentivoglio, Colonel-Général de l'Infanterie Siennoise, que se passa cette affaire; ainsi les Siennois purent juger, dès ce moment, quel homme on leur donnoit pour défenseur. Le Marquis de Marignan en fut aussi instruit, car ayant remarqué un homme à cheval qui couroit çà & là, donnant des ordres aux corps François, Allemands & Siennois, il demanda qui c'étoit? Il apprit que c'étoit Montluc. A ce nom, il sentit à quel ennemi il avoit affaire. La réputation d'intrépidité & même d'obstination que Montluc s'étoit déjà faite, étoit parvenue jusqu'au Marquis & à l'Empereur son Maître. Aussi ils jugerent dès lors que les Siennois feroient une plus vigoureuse défense qu'ils ne s'y étoient attendus.

Strozzi, encouragé par ce premier succès, prit la résolution de livrer une

bataille aux Impériaux. Ceux-ci lui donnoient beau jeu, car ils avoient placé leur camp à cent pas de distance du sien, & les deux armées n'étoient séparées que par une petite plaine : mais le Marquis avoit à sa droite quelques monticules sur lesquelles il avoit placé de l'artillerie. Dès que Strozzi voulut faire escarmoucher sa gauche, il s'apperçut que ces pieces de canon défendoient si bien cette partie du camp ennemi, qu'il n'étoit pas possible qu'aucune troupe en approchât sans être détruite. L'incommodité augmenta même bientôt, car les Impériaux ayant avancé leurs batteries toujours le long des monticules, elles portoient jusque dans le camp de Strozzi, & y tuoient à tous momens des hommes & des chevaux. Le Général François vit bien qu'il seroit obligé de faire retraite ; il consulta Montluc, qui en fut d'avis, mais qui opina pour qu'elle se fît la nuit ; & Strozzi, au contraire, par de mauvais conseils, voulut se retirer de jour & en présence de l'ennemi. Il chargea Montluc de prévenir le Sénat de Sienne de cette résolution, & d'avertir les Siennois qu'il étoit résolu à combattre, si l'ennemi, comme il y avoit toute apparence, vouloit le troubler dans sa retraite. Montluc s'ac-

quitta de cette commiſſion, quoiqu'à ſon grand regret, & ne put s'empêcher de témoigner au Sénat, dans ſon diſcours, qu'*il* avoit tout lieu de craindre que cette bataille ne fût perdue, & qu'il falloit tout préparer dans cette ſuppoſition. On donna les ordres qu'il exigeoit, & on attendit l'événement. Il fut malheureux pour Strozzi. Le 3 Août 1555, il fut battu & même bleſſé griévement à la jambe, & forcé de s'éloigner de Sienne, au lieu de s'en approcher, comme c'étoit ſon intention: par bonheur que le Marquis ne le pourſuivit pas. Le Général vaincu s'arrêta à Montalcino, conſervant cependant le ſang-froid néceſſaire pour ne pas tout perdre & pour aſſurer ſes communications avec la mer & quelques bourgs de la Toſcane qui lui reſtoient encore. Le Marquis de Marignan, au contraire, voulant profiter de ſa victoire, s'approcha de Sienne pour en former le ſiége. Montluc commençoit à faire ſes diſpoſitions pour le ſoutenir, lorſqu'il tomba ſérieuſement malade. Strozzi l'ayant appris, jugea qu'il étoit eſſentiel qu'il entrât lui-même dans Sienne, pour juger par ſes yeux ſi tout étoit en état de défenſe. Ce ne fut pas ſans courir de grands riſques qu'il y pénétra avec l'Evê-

que de cette ville, qu'un motif de zele engageoit également à y retourner. La petite escorte qu'il avoit avec lui fut attaquée & dispersée; mais le Général & l'Evêque échapperent, comme par miracle, & même tous deux remplirent leur objet.

Strozzi resta quinze jours dans Sienne. Il y ranima le courage des habitans, & eut la satisfaction de voir Montluc tiré du danger que sa maladie lui avoit fait courir. Il le laissa dans une convalescence qui exigeoit encore du ménagement, mais qui ne l'empêchoit pas de donner de sa chambre & de son lit les ordres nécessaires, & de concerter avec le Sénat les moyens propres à soutenir le siége. Un des premiers qu'il employa, fut le ménagement des vivres. Il fit pour cela, de concert avec les Magistrats de la République, un réglement; mais il n'eut lieu qu'après que Strozzi fut retourné à Montalcino avec autant de danger & de bonheur qu'il étoit entré dans Sienne. Suivant ce réglement, la ration de pain des troupes fut diminuée d'un tiers. Ceux qui supporterent ce retranchement avec le plus de peine, furent les Allemands, *nation de bon appétit.* Montluc fut obligé

de les haranguer par interprete; il leur fit dire que ceux qui préféreroient *l'intérêt de leur ventre à celui de leur honneur*, pouvoient sortir de la ville. Les Allemands se soumirent d'assez mauvaise grace, du moins les simples soldats, quoique les François & le peuple de Sienne leur donnassent l'exemple, à condition que Montluc enverroit en France pour hâter les secours, qui devenoient de plus en plus nécessaires.

Le Marquis de Marignan ne se pressoit point d'attaquer la ville, & se contentoit de la gêner du côté des subsistances; peut-être étoit-ce l'état de la santé de ce Général qui en étoit cause; car il se trouvoit fort tourmenté de la goutte. Cependant il y avoit journellement quelques petites escarmouches entre les assiégés & les assiégeans. Ce fut dans un de ces combats que le Marquis courut un grand danger: il s'étoit fait porter sur une chaise assez proche de la ville & derriere quelques masures, d'où il pouvoit voir combattre ses gens. Comme l'artillerie des assiégés étoit dirigée de ce côté, un boulet de canon renversa un vieux mur, & le fit écrouler sur le Marquis, qui vraisemblablement eut une si grande peur, qu'ou-

bliant sa goutte, il se sauva avec promptitude, & depuis ce temps il n'en ressentit plus aucune atteinte. Cette guérison singuliere lui fit tant de plaisir, qu'il crut devoir un remercîment à Montluc. Il lui envoya un trompette, chargé de lui faire le récit de son aventure & de lui présenter de sa part quelques paniers d'excellent vin, un chevreau & plusieurs pieces de gibier, avec l'offre, s'il en avoit besoin, de lui faire passer des Médecins, soit de Florence, de Rome, ou même de France. Montluc remercia le Marquis de sa courtoisie; il le félicita sur sa guérison, & refusa les Médecins dont, dit-il, il n'avoit plus besoin, étant lui-même guéri. Le trompette fut renvoyé avec quelques présens pour le Marquis, mais ils ne consistoient pas en vivres, qu'on ménageoit dans la ville avec la plus grande économie.

Montluc se douta que ces politesses du Marquis annonçoient quelque nouveau projet d'attaque & de surprise, & il ne se trompa pas. Un autre soupçon qu'eut le Gouverneur de Sienne, & qui étoit fondé, c'est qu'un certain Capitaine Saint-Auban, qui étoit paresseux & aimoit à dormir la grasse matinée, seroit cause de

quelque accident. Effectivement, le lendemain de Noël, ce Capitaine étant de garde, & la faisant très-négligemment, le Marquis donna l'escalade tout à la fois au fort de Camolia & à la citadelle. Ce fut dans le fort qu'il trouva le plus de facilité, parce que tout y étoit endormi. Cependant quelques-unes des échelles étant trop courtes, d'autres ayant rompu sous le poids de ceux qui vouloient y monter, il n'y entra qu'un très-petit nombre de soldats ennemis : ils suffirent pour engager la garnison, qui avoit été surprise, à vouloir se réfugier dans la ville. Ceux de la ville, entendant du bruit, voulurent à leur tour entrer dans le fort ; il y eut là une grande bagarre. Montluc y courut avec Charry & Corneille Bentivoglio. L'obscurité de la nuit étoit cause qu'on se chamailloit dans le fort sans savoir à qui on avoit affaire. Il y en avoit autant du côté de la citadelle, dans laquelle quelques ennemis avoient pénétré; mais on n'en connoissoit ni la force ni le nombre. Montluc avoit avec lui quelques torches qui lui montrerent où il falloit porter les coups ; mais les portes étoient étroites & embarrassées : par bonheur il trouva sous sa main le Capitaine Saint-Auban encore

tout troublé & au désespoir d'avoir été surpris dans son lit ; car, quoique paresseux, il étoit brave & avoit de l'honneur.
» Capitaine, lui dit Montluc en jurant,
» c'est toi qui as pensé être cause de la
» perte de la ville ; c'est à toi d'entrer le
» premier dans le fort «. En même temps il le poussa de ce côté-là. Saint-Auban ne se le fit pas dire deux fois ; il rentra dans le fort l'épée à la main, &, à l'aide de quelques torches allumées, reconnut les ennemis, les fit massacrer, & empêcha bien qu'il n'y en rentrât d'autres. De son côté, Montluc, malgré la foiblesse extrême que lui causoit encore sa convalescence, se comporta de même dans la citadelle. Il fit main-basse sur tous les ennemis qui y étoient entrés ; & tiret le canon sur ceux qui s'en approchoient ; ils furent repoussés de tous les côtés à la lueur des flambeaux que le Marquis de Marignan avoit fait allumer pour éclairer son attaque. Les Impériaux se virent obligés de se retirer avec honte & perte de cinq à six cents hommes ; tandis que du côté des François & des Siennois il n'y eut pas plus de cinquante hommes tant tués que blessés. Depuis ce moment, le Marquis n'osa plus tenter aucune attaque,

à force ouverte, contre la ville de Sienne; mais il prit, pour réduire cette République, un parti qui devint bientôt, entre ses mains, aussi sûr & plus cruel que les combats & les assauts; il exposa Sienne à la plus cruelle famine. Montluc vit, avec grande peine, employer ce moyen, auquel toute sa valeur ne pouvoit remédier. Il sentit qu'il falloit que lui-même fît bonne contenance. La ville étoit pleine de gens défigurés par le besoin & un long jeûne forcé. Le Gouverneur étoit aussi affoibli qu'eux; mais c'étoit par l'effet d'une forte maladie, de beaucoup de remedes, & d'une longue convalescence. Pour encourager les Siennois à se mettre au dessus de leurs souffrances, il voulut paroître aussi au dessus des siennes. Il faut lui entendre raconter, à lui-même ce qu'il en dit : » Je me fis bailler des chausses » de velours cramoisi, que j'avois apportées d'Albe, couvertes de passemens » d'or, & fort découpées & bien faites; » car au temps que je les avois fait faire, » j'étois amoureux. Nous étions lors de » loisir en notre garnison, & n'ayant » rien à faire, il le faut donner aux Da» mes. Je prins le pourpoint tout de » même, une chemise ouverte de soie

» cramoisie, & de filets d'or bien riche
» (en ce temps-là on portoit les collets de
» chemises un peu avallez). Puis prins un
» collet de bœufle, & me fis mettre le
» hausse-col de mes armes, qui étoient
» bien dorées; en ce temps-là, je por-
» tois gris & blanc, pour l'amour d'une
» Dame de qui j'étois serviteur, lorsque
» j'avois le loisir, & avois encore un cha-
» peau de soie grise, fait à l'allemande,
» avec un grand cordon d'argent, & des
» plumes d'aigrettes bien argentées. Les
» chapeaux, en ce temps-là, ne cou-
» vroient pas grands, comme font à cette
» heure. Puis me vestis un casaquin de
» velours gris, garni de petites tresses
» d'argent à deux petits doigts l'une de
» l'autre, & doublé de toille d'argent
» toute découpée entre les tresses, lequel
» je portois en Piémont sur les armes.
» Or avois-je encore deux petits flacons
» de vin Grec, de ceux que M. le Car-
» dinal d'Armagnac m'avoit envoyez. Je
» m'en frottai un peu les mains, puis m'en
» lavai fort le visage, jusqu'à ce qu'il eut
» prins un peu de couleur rouge, & en
» beu, prenant un petit morceau de pain,
» trois doigts, puis me regardai au miroir:
» je vous jure que je ne me connoissois pas.

» moi-même, & me sembloit que j'étois
» encore en Piémont, amoureux comme
» j'avois été. Je ne me peux contenir de
» rire, me semblant que tout-à-coup
» Dieu m'avoit donné tout un autre vi-
» sage.

» Les premiers qui me trouverent de
» cette sorte se prinrent à rire ; je bravois
» par la salle (c'est-à-dire je faisois mer-
» veilles) plus que quatorze, & si cepen-
» dant je n'aurois eu en la puissance de tuer
» un poulet, tant j'étois encore foible de
» maladie. Le Colonel Ringrave, arrivant
» avec ses Capitaines, me voyant ainsi, se
» mit à sanglotter à force de rire ; mais
» je le pris par le bras, & lui dis : Quoi !
» Seigneur Colonel, pensez-vous que je
» sois ce Montluc qui s'en va tous les
» jours mourant par les rues, nenni, nenni,
» car celui-là est mort, & je suis un autre
» Montluc. Puis lui ayant expliqué, par
» un truchement, tout ce que je venois
» de dire, ses Capitaines & lui furent
» étrangement surpris«.

Cependant on vit quel étoit le but de cette comédie, lorsque Montluc entra dans la salle où se tenoit le Sénat ou le Conseil des principaux Magistrats. Ils ne le reconnurent pas d'abord, mais enfin

s'étant mis à la place qui lui étoit destinée dans cette assemblée, il les harangua en Italien. Il commença par leur dire qu'il savoit qu'il y en avoit parmi eux quelques-uns qui pensoient à se rendre, étant découragés par les incommodités du siége; qu'ils se fondoient aussi sur ce que lui-même, chargé de les gouverner & de les défendre, étoit si foible & si malade, qu'il ne pouvoit plus faire son devoir ni encourager les autres à faire le leur; qu'il se présentoit devant eux pour les assurer du contraire, & leur montrer que le zele pour leur service lui rendoit les forces, & leur dire qu'il avoit encore bien des moyens pour défendre longtemps leur liberté. Il rappela qu'il avoit assez bien payé de sa personne au dernier assaut, quoiqu'il fût alors bien plus malade. » Je ne vous veux dire que ce que » vous avez vu, ajouta-t-il; je ne suis pas » Espagnol *Vantard*, mais je suis François, » & de plus Gascon, c'est-à-dire d'une » Province de France qui produit ce qu'il » y a de plus franc & de plus libre dans notre » Nation «. Conclusion; il leur proposa à tous de lever la main, pour jurer qu'ils défendroient leur ville jusqu'à la derniere extrêmité; ils le firent. A leur exemple, toutes

les troupes Siennoiſes, Françoiſes, Allemandes, prirent les mêmes engagemens.
» Les Allemands, dit-il, crioient : *Io, io,*
» *huerlic*, & tout alla bien encore pendant
» quelques jours «. Pour occuper le peuple, Montluc faiſoit réparer les fortifications, & tous, juſqu'aux femmes, s'empreſſoient d'y travailler. Il avoit diſtribué des corps-de-gardes dans tous les quartiers ; ils ſe répondoient tous en cas d'attaque, pour que tous fuſſent ſous les armes à la fois & au même inſtant. Il envoyoit même au dehors des eſpions qui pénétroient juſques au camp ennemi, pour écouter ce qui s'y paſſoit & avertir des diſpoſitions qui s'y faiſoient. Tout cela étoit le mieux du monde ; mais le temps ſe paſſoit, les vivres devenoient de plus en plus rares, & les moyens de ſubſiſter de plus en plus difficiles. Le Marquis n'oſoit abſolument plus donner d'aſſauts. Il finit même par retirer ſon canon, parce que M. de Baſſompierre, qui faiſoit à Sienne les fonctions de Commiſſaire d'artillerie, & quelques habiles Canonniers de la ville, encouragés par Montluc, avoient démonté ſes batteries. Mais s'il ne pouvoit forcer la ville, au moins empêchoit-il que rien n'y entrât ni n'en ſortît. Enfin,

le Gouverneur en vint aux moyens extrêmes. Les ſoldats Allemands étoient ceux qui ſe plaignoient davantage de la diſette des vivres, parce qu'ils avoient meilleur appétit. Montluc prit la réſolution de s'en débarraſſer. Il avoit déjà fait dire, à pluſieurs repriſes, que ceux des ſoldats qui ne voudroient pas ſupporter la faim & la fatigue, pouvoient ſe retirer, mais c'eſt ce que n'oſoient faire quelques ſoldats en particulier; il ſavoit bien qu'on ne les recevroit pas à titre de déſerteurs dans le camp des Impériaux; il fallut donc concerter un projet avec les Chefs mêmes, pour ſe débarraſſer de toute la troupe, & ce projet s'exécuta. Montluc oſa, avec les troupes Françoiſes & Italiennes faire une ſortie & tomber ſur un des quartiers du Marquis, au moment où les Impériaux s'y attendoient le moins. Il y cauſa quelque trouble & quelque déſordre; les autres quartiers vinrent au ſecours de celui qui avoit été attaqué: pendant ce temps, le régiment Allemand traverſa les poſtes qui avoient été abandonnés pour un moment, &, ſe trouvant hors des lignes des aſſiégeans, gagna Montalcino, où étoit encore M. de

Strozzi.

Strozzi. Au moment & au ſignal convenus Montluc rentra dans ſa place.

Le ſoulagement que cette retraite apporta à la ville de Sienne, ne fut pas longtemps ſuffiſant. Montluc ſentant que quoique la garniſon ſe trouvât diminuée, il reſtoit encore bien plus de bouches dans la ville qu'il n'étoit poſſible d'en nourrir: prit la cruelle réſolution de faire ſortir toutes celles qui étoient inutiles à la défenſe de la place. L'on ſent bien que dans une grande ville qui ſe gouvernoit en République, ce parti étoit également douloureux à prendre & difficile à exécuter. Montluc, en avouant que cela lui coutoit beaucoup, en fit néanmoins la propoſition au Sénat. Cette aſſemblée frémit en entendant dire qu'il falloit qu'ils ſe réſoluſſent à chaſſer & vraiſemblablement à perdre la meilleure partie de leurs vieillards, de leurs femmes & de leurs enfans. Montluc ne leur répondit que ces effroyables mots : *N'êtes-vous pas tous réſolus à vous enterrer ſous les ruines de votre Patrie ? Eh ! bien, ſi ces malheureux ne périſſent pas ſans vous, ils périront avec vous ; mais en les perdant vous pouvez vous ſauver.* Affreuſe matiere à réflexions : on en fit d'abord quelques-unes ; mais

bientôt un morne ſilence ſuccéda aux raiſonnemens. Enfin, on ne le rompit que pour prier le Gouverneur de laiſſer le Sénat délibérer librement pendant quelques heures ſur une ſi importante queſtion. La délibération fut longue, & finit d'une maniere qui prouve quel étoit le déſeſpoir & en même temps la foibleſſe des Siennois. Ils créerent Montluc Dictateur abſolu dans leur ville pour un mois. Quatre Magiſtrats vinrent lui annoncer ſa promotion à cette dignité, qu'il accepta, en montrant néanmoins beaucoup de ſenſibilité pour le ſort de ceux qu'il alloit être obligé de proſcrire. Auſſitôt toute la ville de Sienne fut inſtruite du malheur dont elle étoit menacée. D'abord le peuple témoigna de la fureur; mais les troupes répandues exprès dans tous les quartiers de la ville, ne leur laiſſant point eſpérer de pouvoir ſe faire craindre, ils s'abandonnerent à la douleur. Une multitude de vieillards, de femmes & d'enfans, réunis par leur malheur commun, allerent gémir à la porte du Sénat; mais les Magiſtrats s'étoient cachés chez eux, pour ne pas être témoins des plaintes qu'ils ne pouvoient appaiſer. La foule alla enſuite à leur logis, implorant à grands

cris leur protection & leur clémence : & voyant que personne ne leur répondoit, leur douleur redoubla. Abandonnés de tous ceux de qui ils avoient espéré du secours, ils s'embrassoient les uns les autres en gémissant; quelques-uns se rouloient par terre avec toutes les marques du plus violent désespoir. Ils parvinrent ainsi jusqu'au logis du Gouverneur, qui étoit occupé à faire la liste de ceux qui devoient sortir, dont le nombre montoit à plus de quatre mille quatre cents personnes.

Montluc, tout précautionné qu'il étoit contre des sentimens de compassion, ne put s'empêcher de frémir à la vue de cette multitude, qu'il se voyoit contraint de sacrifier. Aussi-tôt qu'il parut, la foule leva les mains vers lui en criant miséricorde ; on en voyoit qui se prosternoient la face contre terre sur son passage; les femmes lui montroient leurs enfans; de jeunes hommes, qui n'avoient rien à craindre pour eux, réclamoient sa pitié pour leurs peres. Montluc, environné de tant d'objets si frappans, tenoit la liste fatale dans sa poche, ne pouvant se résoudre à la montrer. Le Sénat, qu'il avoit mandé, refusa de la voir, & répondit que c'étoit

aux guerriers à exécuter les loix de la guerre. Montluc, gardant auprès de lui une troupe des plus braves ſoldats, envoya le reſte de la garniſon ſur les remparts, avec défenſe, ſous peine de la vie, de laiſſer approcher aucun Bourgeois des murailles; enſuite il fit lire la liſte.

Chaque nom prononcé excitoit des cris lamentables; pluſieurs fuyoient dans les maiſons, dans les caves, & juſque dans les égoûts de la ville; mais le ſoldat, intéreſſé à les chercher, les alloit découvrir, & les ramenoit avec leurs malheureux compagnons. L'heure du départ étant arrivée, Montluc ordonna de fermer les portes & les fenêtres de toutes les maiſons, avec défenſe aux habitans de les ouvrir. Il vouloit par-là leur dérober une partie de leurs maux; mais les plaintes & les cris perçoient à travers les murailles; pluſieurs, malgré les défenſes, ſe laiſſoient voir ſur le haut des maiſons, d'où ils faiſoient les plus triſtes adieux aux malheureux qui s'éloignoient. Ceux-ci, épuiſés de larmes, gardoient pour la plupart un morne ſilence, & marchoient tête baiſſée : étant arrivés à la porte de la ville, leurs pleurs & leurs cris recommencerent; ils ſe jetoient à terre,

baiſant, diſoient-ils, la pouſſiere de leur chere Patrie. Enfin ils franchirent la porte, qui fut à l'inſtant refermée ſur eux. Cette foule ſe répandit auſſi-tôt dans la plaine, chacun cherchant une iſſue pour ſe ſauver ; mais le Marquis de Marignan, averti de leur ſortie, avoit fait mettre toute ſon armée ſous les armes pour leur empêcher le paſſage, & les voyant s'approcher, il fit tirer ſur eux, ce qui les repouſſa juſqu'aux pieds des remparts de la ville.

Le deſſein du Marquis de Marignan, en les traitant ainſi, étoit d'exciter une révolte dans la ville; mais Montluc ne laiſſoit approcher aucun Citoyen des remparts; ainſi ils ignoroient une partie des maux que ſouffroient leurs malheureux compagnons. Ceux-ci demeurerent huit jours entiers ſur les glacis de la ville, ſe nourriſſant du peu d'herbes que les chevaux n'avoient pu arracher. Les moins foibles d'entre les hommes vinrent à bout de paſſer à travers le camp des ennemis. Les jeunes femmes & les filles qui avoient quelque beauté, excitant les déſirs des ſoldats Eſpagnols, trouverent leur ſalut en s'y livrant ; pour celles qui préférerent l'honneur à la vie, elles moururent toutes avec les vieillards & les enfans, dont les cada-

vres infecterent long-temps la ville & le camp. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que Montluc, rendant compte au Sénat de ce qu'il venoit de faire, exigeoit en quelque ſorte qu'on l'applaudît, & il acheve le récit qu'il en fait dans ſes Commentaires, par cette maxime barbare : *Dans notre métier il faut être cruel bien ſouvent pour venir à bout de ſon ennemi.*

Montluc, en faiſant la cruelle expédition dont on vient d'entendre le récit, n'auroit pas eſpéré qu'elle ſauveroit la ville de Sienne, s'il n'eût pas compté ſur l'embarras que l'arrivée de la mauvaiſe ſaiſon cauſeroit bientôt; le mois de Mars approchoit; c'eſt en Toſcane la ſaiſon des pluies & des neiges, &, s'il y en eût eu ſeulement pendant huit ou dix jours, les Impériaux, qui avoient campé tout l'hiver aux environs de Sienne, auroient été inondés dans leur camp, & obligés de quitter la partie : mais les eſpérances du Gouverneur de Sienne ne furent pas remplies. Le mois de Mars ſe paſſa encore tout entier ſans que les Impériaux fuſſent contraints à décamper. Durant ce temps, le Marquis de Marignan chercha à ſe former un parti dans la ville, à rendre les Nobles ſuſpects les uns aux autres, & la

Nobleſſe entiere ſuſpecte au peuple. Montluc prétend qu'il éclaira & découvrit toutes ces menées ſourdes, qu'il fit arrêter quelques coupables, auxquels il fit tout avouer ; mais qu'il les relâcha, dans la crainte de ſe rendre tout-à-fait odieux. Cependant la diſette augmentoit à un point exceſſif, & les Siennois, réduits à toutes les extrémités, demanderent à capituler. Montluc les laiſſa faire, & ſe réſerva ſeulement de les conſeiller, ſans paroître d'ailleurs y prendre aucune part. Le Marquis, qui craignoit les ſuites de la mauvaiſe ſaiſon, ſe rendit aſſez facile ſur les articles de la capitulation. Le Gouverneur apprit que tout étoit arrêté, & le Marquis le fit prier d'envoyer quelqu'un à ſon camp, auquel on pourroit communiquer ce qui intéreſſoit la garniſon de Sienne. Montluc députa le Colonel Corneille Bentivoglio & le Capitaine Charri. Le Général ennemi leur dit qu'il étoit d'accord de laiſſer ſortir les troupes Italiennes & Françoiſes, bagues ſauves, tambours battans, enſeignes déployées, avec armes & bagages; mais qu'il étoit néceſſaire que ces troupes y conſentiſſent, & que leurs Chefs ſignaſſent la capitulation. Charri, inſtruit par Montluc, répondit

que le Commandant des troupes Françoises n'avoit jamais ſigné ſon nom au bas d'une capitulation quelconque ; qu'au reſte, ſi les Siennois rendoient leur ville, les François en ſortiroient, mais ſans rien ſigner, parce qu'il vouloit prouver au Roi que ce n'étoit pas ſa faute ſi la place avoit capitulé. Le Marquis parut fort étonné de cette réſiſtance ; il inſiſta beaucoup, & dit qu'il avoit rendu beaucoup de places au nom de l'Empereur, & que ſon Souverain ne lui en avoit jamais fait de reproche, lorſqu'il s'étoit défendu auſſi longtemps qu'il lui avoit été poſſible. Quoi qu'il pût dire, Montluc tint bon, & il ne fut plus queſtion de l'engager à ſigner la capitulation. Montluc ſuggéra aux Siennois de faire beaucoup d'attention à un autre article ; il portoit que chaque Siennois, de quelque état & condition qu'il fût, homme, femme & enfant, ſortiroit ou reſteroit dans la ville à volonté, les bannis & rebelles à l'Empereur & au Duc de Florence réſervés : » Vous allez, » leur dit-il, vous expoſer à perdre la vie » ou au moins votre liberté ſera à la » diſcrétion des vainqueurs : vous avez » tous enſemble appelé les François à » votre ſecours ; vous avez fermé vos

» portes aux troupes de l'Empereur ; & si « vous passez cet article, il vous jugera » tous rebelles, coupables, & méritant » d'être punis ; ainsi l'on pourra indistinc- » tement choisir entre vous les victimes » qu'on voudra sacrifier «. Les Siennois sentirent toute la force de ce raisonnement ; ils renvoyerent la capitulation au Général ennemi, en lui faisant dire qu'ils ne la signeroient point qu'il n'eût renoncé à cet article. Le Marquis s'emporta, & fit mine de vouloir recommencer les hostilités : Montluc, l'ayant su, fit fermer les portes de la ville & placer son canon dans les endroits nécessaires ; ce que voyant le Marquis de Marignan, il s'appaisa, & consentit à signer la capitulation sans cet article. Alors il ne fut plus question que d'évacuer la ville ; cette évacuation eut lieu le vingt-un Avril, après neuf mois & vingt-six jours de siége. Un assez grand nombre de Citoyens, de femmes & d'enfans sortirent avec la garnison, & le Marquis tint exactement la parole qu'il avoit donnée, qu'ils ne seroient ni pillés ni insultés ; au contraire, ils furent régalés par les soldats Espagnols & Allemands, qui leur offrirent, en passant, des vivres pour les sustenter jus-

qu'à Montalcino, ou du moins jusqu'au premier poste de la petite armée de M. de Strozzi. Montluc dîna avec le Marquis de Marignan, mais sobrement, car il ne vouloit pas fatiguer son estomac délabré. Les propos entre ces Généraux furent fort honnêtes, & ils se traiterent en braves Officiers, qui s'estimoient également. Ils se rappelerent toutes les circonstances du long siége que l'un venoit de faire, & l'autre de soutenir. Montluc citant à Marignan quelque faute qu'il avoit faite, celui-ci lui répondit modestement : *è vero signore, ma un altra volta, saro più savio* ; & quand le Marquis en rappeloit quelques-unes à Montluc, ce Général lui disoit : *Vous avez raison, Monsieur, si c'étoit à recommencer, je ferois mieux.*

Enfin Montluc rejoignit M. de Strozzi ; ils s'embrasserent long-temps sans pouvoir se dire mot. Ce Général pourvut de son mieux à la subsistance de la garnison & des émigrans de Sienne. Il donna, de sa poche, cinq cents écus à Montluc pour retourner en France. Montluc promit de les lui rendre, & les lui offrit effectivement beaucoup de fois ; mais Strozzi, devenu depuis Maréchal de France, ne voulut jamais les reprendre. Tandis qu'on

préparoit une galere de Malte qui se trouvoit à Civita-Vecchia, pour reconduire Montluc à Marseille, celui-ci alla à Rome, mais il ne s'y arrêta que quelques jours. Il y fut reçu par les Cardinaux du parti François, & même par le Pape, avec tous les honneurs & la distinction dus à un homme qui venoit de se distinguer en défendant une aussi mauvaise place que celle de Sienne. Le Pape, quoiqu'il fût très-malade, voulut absolument le voir, & lui dit des choses flatteuses. Montluc vit bien que ce Pontife n'iroit pas loin, & il ne se trompa pas, car il mourut dans la nuit même. Il s'appeloit *Marcel II*, & n'occupa le Trône Pontifical que pendant quelques mois. Montluc, sans être arrêté par la curiosité de voir un Conclave, partit dès le lendemain, arriva à Civita-Vecchia, &, le jour suivant, s'embarqua. Auprès de la Corse, la galere sur laquelle il étoit monté tomba, pendant la nuit, au milieu d'une flotte de cinquante-deux voiles, qu'il reconnut pour être celle d'André Doria, Général de l'Empereur. Montluc fut fort effrayé de cette rencontre; mais un jeune Chevalier de Malte, son conducteur, le rassura. A la pointe du jour il fit force de voiles, tira toute son

artillerie, & trouva moyen de traverſer la flotte ennemie & d'aborder à Marſeille. Montluc y trouva le Comte de Tende, Gouverneur de Provence, la Comteſſe ſon épouſe & le Baron de la Garde, Général des Galeres de France, qui ſoupoient dans un joli jardin du Marquis de Saint-Blancard. Au moment qu'il arriva, on parloit de lui, & on le croyoit perdu & enterré ſous les ruines de Sienne. On fut étonné de le revoir, & il fut reçu à bras ouverts. Après avoir entendu le récit de ſon aventure, on lui donna toutes les louanges que méritoient ſa valeur & ſon intelligence. Dès le lendemain il partit pour la Cour, & ſut en chemin que le Roi étoit mécontent de lui, diſant qu'il avoit tenu trop long-temps & fait périr inutilement trop de gens. Il ne fut point effrayé de ces mauvaiſes diſpoſitions, & en effet ſa préſence les eut bientôt diſſipées. M. de Guiſe, qui étoit alors tout puiſſant à la Cour, prit ſon parti. Madame de Valentinois, Maîtreſſe du Roi, en fit autant, & lui procura une audience favorable de Henri II, qui entendit avec curioſité les détails du ſiége de Sienne. Montluc, non ſeulement ſe juſtifia ſur tous les points, mais encore il excuſa parfaitement M. de Strozzi ſur ce

qu'on avoit dit qu'il auroit pu le ſecourir, & ne l'avoit pas fait. Enfin on réſolut de récompenſer dignement le brave défenſeur de Sienne. Le Roi le fit Chevalier de ſon Ordre, honneur rare & précieux dans ce temps-là; lui donna trois mille francs de penſion ſur le Tréſor-Royal, & autant ſur des Domaines en Gaſcogne, qui malheureuſement ſe trouverent engagés à d'autres, & enfin deux charges de Conſeiller au Parlement de Toulouſe, pour marier ſa fille, qui épouſa François de la Roche, Seigneur de Fontenelles. Avec ces foibles récompenſes, Montluc ſe trouva parfaitement content, & il ſaiſit cette occaſion pour faire l'éloge de ſon Roi. Cependant il ne peut s'empêcher de finir cet article de ſes Commentaires par une anecdote mêlée de quelques réflexions que je vais tranſcrire. » Le » Seigneur de Jarnac diſoit un jour au » Roi notre Maître, que c'étoit la plus » grande ruſe & fineſſe dont les Rois ſe » ſoyent jamais aviſés, d'avoir fait accroire » à leurs ſujets que leur vie étoit à eux, » & que leur plus grand honneur étoit de » mourir à leur ſervice; mais qu'auſſi ce » ſeroit grande ſottiſe à nous de le » croire, & de faire tant d'état de ce beau

» lit d'honneur. Mais s'il est vrai que nos » vies & nos biens soient à nos Rois, » notre ame est à Dieu, & notre honneur » à nous mêmes «.

Ce fut dans le temps dont je viens de parler, que Montluc dit à Henri II: » Vous autres Rois avez les bras si longs, » que vous atteignez par-tout, & savez » tout, s'il ne vous plaît pas d'être trompés » par vos Ministres; mais, croyez-moi, & » je vous le jure, M. de Strozzi a fait » ce qu'il a pu, mais il n'a pas été heu- » reux «.

Montluc ne vouloit point rester oisif, & on n'avoit pas plus d'envie de le laisser dans l'inaction; on le renvoya servir en Piémont sous le Maréchal de Brissac. Il le trouva malade à Turin. M. d'Aumale faisoit le siége de Vulpian; Montluc alla le joindre, & lui fut très utile. Si l'on en croit les Commentaires, sans lui on n'eût jamais pris cette place. Il reconnut de même Montcalvo, & eut grande part à la conquête de cette place importante. Cependant il y eut des tracasseries dans l'armée de Piémont. On accusa, quoique mal-à-propos, Montluc d'y avoir part; & le Roi lui manda de revenir à la Cour. Il ne lui fut pas difficile de se justifier;

mais il ne put refuser de retourner une seconde fois en Italie, où les Siennois, retirés à Montalcino, le demandoient à cors & à cris. Strozzi étoit encore en Italie, mais il se préparoit à venir en France recevoir le Bâton de Maréchal de France. Montluc s'embarqua donc à Marseille sur les galeres du Baron de la Garde, avec sept Enseignes ou bataillons d'infanterie, dont une étoit commandée par le Capitaine Charri, & une autre par Març-Antoine Montluc, fils aîné de l'Auteur de ces Mémoires. Ils débarquerent à Civita-Vecchia, d'où Montluc se rendit à Rome. Cette ville paroissoit fortement menacée par le Duc d'Albe, Général des troupes de l'Empereur. La terreur étoit extrême dans l'ancienne Capitale du Monde. Mais Montluc étant entré dans la ville avec ses sept Enseignes, rassura un peu les Cardinaux & Prélats effrayés. M. de Lansac, Ambassadeur du Roi à Rome, engagea Montluc à haranguer le peuple Romain pour l'encourager & faire valoir le secours qu'il leur amenoit. Le Capitaine Gascon, qui ne craignoit pas plus de parler que de se battre, monta sur cette même Tribune aux Harangues où avoient autrefois brillé Cicéron & tant

d'autres fameux Orateurs. Il prétend qu'il composa & débita son discours à l'impromptu & en très-bon italien : il nous en donne la traduction françoise dans ses Mémoires. C'est une piece assez remarquable, & qui contient quelques traits assez vifs & d'une éloquence naturelle ; mais d'ailleurs elle fourmille de grossieres erreurs en matiere d'histoire & d'érudition. Cependant ce discours produisit son effet. Le Pape & le Sacré Collége applaudirent à l'Orateur militaire, & le remercierent. Le Duc d'Albe, voyant qu'il ne pouvoit surprendre Rome, s'en éloigna, & fut camper auprès de Tivoli. Montluc concerta avec le Baron de la Garde différentes entreprises pour les déloger. Il obtint sur eux différens avantages ; mais il eut le chagrin de perdre son fils aîné, Marc-Antoine, en assiégeant la ville d'Ostie. On transporta le corps de ce jeune homme à Rome, & les Cardinaux François & l'Ambassadeur du Roi le firent enterrer avec beaucoup d'honneurs.

Montluc étant parvenu à écarter tout-à-fait les Espagnols de Rome, alla enfin prendre le commandement des débris de la République de Sienne, qui étoient toujours établis à Montalcino. Le Cardinal de Burgos commandoit pour l'Empereur

l'Empereur à Sienne : il cherchoit à faire des entreprises sur le reste du territoire Siennois, qui ne lui étoit pas encore soumis. Montluc découvrit une espece de conspiration qu'il fit avorter ; il en punit les auteurs. Il y eut plusieurs escarmouches entre lui & les troupes Espagnoles. L'avantage fut presque toujours de son côté ; néanmoins, dans une occasion où ses troupes s'approcherent de la ville de Pianza, les Espagnols firent quelques prisonniers sur les François, & les conduisirent dans cette petite place. On les y traitoit assez durement ; mais d'ailleurs Montluc apprit que leur prison, c'est-à-dire la place où ils étoient renfermés, se trouvoit en très-mauvais état. Les fortifications n'en étoient que commencées, les murailles à demi terrassées : la principale défense consistoit dans un terrein très-fangeux, qu'il falloit passer pour arriver au pied des murailles. Le Général Gascon médita aussi-tôt une entreprise, ou plutôt une surprise, pour s'emparer de Pianza. Tout étoit très-bien concerté, & différens petits corps devoient attaquer à la fois ; mais celui qui entra le premier dans la ville étoit composé de Gentilshommes François un peu légers & étourdis, qui crierent

victoire avant que les autres, qui marchoient en silence, fussent aussi avancés qu'eux ; cette indiscrétion pensa faire absolument manquer l'entreprise : à l'instant la muraille fut garnie de soldats, & tout fut en défense dans la ville de Pianza. Mais Montluc, encourageant ses gens par ses discours & ses exemples, & leur faisant sentir qu'il falloit vaincre ou mourir en abandonnant leurs compatriotes à la fureur de l'ennemi, les détermina à donner *un si furieux coup de collier*, que la place fut emportée, les prisonniers François délivrés ; les profits du butin furent considérables. Montluc, de retour à Montalcino, y fut reçu avec les honneurs du triomphe, autant qu'il étoit possible d'en décerner par une petite République expirante, telle qu'étoit celle des Siennois.

Encouragé par ces premiers succès, Montluc prit encore deux petits bourgs fortifiés : l'un s'appeloit *Conzi* ; l'autre, *Altene*. Un détachement des troupes Espagnoles de la garnison de Sienne s'étant avancé pour reprendre le premier de ces postes, fut repoussé jusqu'aux portes de la ville, dans laquelle ils jeterent l'alarme. Enfin, Montluc soutenoit avec gloire les

intérêts de sa petite République, &, d'un autre côté, le Duc de Guise étoit à Rome, dans le dessein de passer à Naples & d'y occasionner encore une révolution, lorsque les nouvelles de la perte de la bataille de S. Quentin arriverent. Alors M. de Guise fut rappelé en France, & on renonça absolument à l'expédition de Naples. Montluc, tant par attachement pour le Duc de Guise, que parce qu'il imagina que, vu les circonstances, il y auroit plus lieu d'acquérir de la gloire dans l'intérieur du Royaume que dans le petit coin de l'Italie où il étoit confiné, sollicita M. de Guise à le ramener avec lui. Le Prince y consentit; &, laissant le Capitaine la Môle, Carbejac, & M. de Givry chargés de défendre les Siennois, ils s'acheminerent jusqu'à Ferrare, pour se rapprocher des frontieres de France par le Piémont. Le Duc d'Urbin les reçut à merveilles à Pezaro, le Duc de Ferrare encore mieux dans sa capitale; & enfin, le Cardinal de Tournon, & M. de Noailles, Evêque de Dax, Ambassadeur du Roi à Venise, les y traiterent du mieux qu'ils purent, & favoriserent leur arrivée en Piémont. Tandis que M. de Guise continuoit sa route, Montluc voulut aller

ſecourir Verceil, qu'on leur avoit dit devoir être aſſiégée par les ennemis. Il ſe jeta dans la place, & en empêcha, ou du moins en retarda la priſe ; mais, dès qu'il ne s'y crut plus abſolument néceſſaire, il ſe remit en marche & arriva à la Cour. M. de Guiſe ayant favorablement prévenu le Roi ſur ſon compte, il fut auſſi bien reçu cette fois-ci que quand il revint de Sienne.

Les preuves d'attachement que Montluc venoit de donner à M. de Guiſe, le lierent ſi intimément avec ce Prince, que, dans tout le reſte de leur vie, leurs intérêts ne furent jamais ſéparés. M. de Guiſe devint bientôt tout puiſſant dans le Royaume, & en fut déclaré Lieutenant-Général. Le Connétable & l'Amiral de Coligni étoient tous deux priſonniers ; d'Andelot exerçoit la charge de Colonel Général de l'Infanterie à la place de ſon frere l'Amiral ; mais d'Andelot même ayant été mis en priſon, le Roi voulut que Montluc remplît les fonctions de cette charge. Celui-ci fit beaucoup de difficultés ; cepedant le Cardinal de Lorraine & le Roi même l'empreſſerent ſi fortement, qu'il ne put s'y refuſer. Il ſervit donc en cette qualité au ſiége de Thionville. Il y trouva le Maréchal Strozzi, qui lui fit toutes les careſſes imaginables. Il fut témoin

de ſa mort, dont j'ai déja eu occaſion de parler ailleurs, mais avec des circonſtances que Montluc, qui étoit ſon ami, ne répete & ne confirme pas. Enfin Thionville fut pris. Le Duc de Guiſe envoya un Courrier au Roi pour lui apprendre cette bonne nouvelle. » Lorſque le » Courrier arriva, Sa Majeſté ſe faiſoit » lire les préſages de Noſtradamus, & en » étoit à ceux du jour de devant, & y » avoit pour le lendemain ville rendue. » On dira que ce ſont des rêveries; mais » ſi ai-je vu pluſieurs telles choſes de cet » homme «.

Après avoir pris Thionville, on ſurprit la ville d'Arlon, qui fut entiérement brûlée. M. de Guiſe fut obligé de revenir enſuite ſur ſes pas, pour ſecourir Corbie & Amiens, qui étoient menacés.

A la fin de cette campagne de 1558, on commença à parler de paix, & elle fut conclue à Cateau-Cambreſis l'année ſuivante 1559, qui fut celle de la mort du Roi Henri II. A la paix, le Connétable de Montmorenci revint à la Cour, & le crédit des Guiſes diminua un peu, au grand chagrin de Montluc, car il étoit fort attaché à cette Maiſon, & au contraire il n'étoit nullement ami de tout ce

qui portoit le nom de *Montmorenci*. Mais il ſe vantoit d'avoir été le premier qui eût mis les armes à la main aux enfans du Duc de Guiſe, dont l'un fut François de Guiſe, qui, par la ſuite, fut aſſaſſiné à Blois, après avoir joué en France un rôle ſi grand & ſi dangereux.

Montluc nous apprend très-peu de choſes de ce qui ſe paſſa en France, & de ce qu'il fit lui-même pendant le court regne de François II. Il paroît qu'il paſſa tout ce temps-là en Guienne; qu'il n'y fut chargé d'aucune commiſſion importante ; mais qu'il fut ſuſpect aux deux partis, d'abord à celui des Catholiques, parce que le Roi & la Reine de Navarre lui firent des avances, & qu'on crut qu'il s'attachoit à eux ; enſuite bien davantage à Jeanne d'Albret & à tous les Huguenots, qui l'accuſerent d'être entré dans un complot pour livrer la Guienne aux Eſpagnols. Il ſe défend de ce reproche, & il y a lieu de croire effectivement qu'il n'étoit pas fondé. Il aſſure que depuis la mort d'Henri II il n'a eu que des malheurs : ajoutons que, depuis ce moment, il n'a pas mérité qu'il lui arrivât rien d'heureux & de favorable. Il a ſoutenu le parti le plus juſte par les moyens les plus odieux; il s'eſt

livré aveuglément au ſervice des Guiſes & de Catherine de Médicis, qu'il a ſervi plutôt comme bourreau que comme Général. Si la vaillance & l'intrépidité formoient en partie ſon caractere, la cruauté & l'amour du pillage lui étoient auſſi naturels. Montluc nous donne une preuve triſte & fâcheuſe pour l'humanité; c'eſt que les vertus guerrieres, portées au degré le plus brillant, ne ſuppoſent point les qualités du cœur; cependant ce n'eſt que la réunion de ces deux genres de vertus qui forme l'homme eſtimable & celui que le Souverain & la Patrie doivent honorer.

Je vais extraire la ſeconde partie des Commentaires de Montluc avec le plus de briéveté qu'il me ſera poſſible. Il m'en coute, comme je l'ai déjà dit, d'être obligé de préſenter les Héros du ſeizieme ſiecle aſſiégeant le trône de leurs Rois, déchirant le ſein de la Patrie, combattant contre leurs concitoyens, les maſſacrant & ſouvent les trahiſſant, ſur-tout quand ces Guerriers ſe piquoient autant de politique que de connoiſſance dans l'Art de la guerre. Pour Montluc, il ne mit jamais de fauſſeté dans ſa conduite; il paroît qu'il étoit vaillant, Catholique, royaliſte, barbare, pillard, méchant enfin, le tout de bonne foi.

Montluc ſe trouvoit à Orléans, où les Etats étoient convoqués, lorſque le Roi François II mourut & que Charles IX monta ſur le trône. Il ſentit bien, dit-il, que la paix ne dureroit pas long-temps. Ainſi il demanda audience à la Reine-Mere. » Madame, lui dit-il, je m'en vais » en Gaſcogne, avec délibération de vous » faire toute ma vie très humble ſervice. » Je ſupplie très-humblement Votre Ma» jeſté de croire que s'il arrive quelque » choſe qui mérite que vous ayez affaire » de vos ſerviteurs, je ne tiendrai jamais » autre parti que le vôtre & celui de » Meſſieurs vos enfans, & je ſerai ſi ſou» dain à cheval que vous me le comman» derez «. La Reine remercia Montluc, & deux Dames qui ſe trouvoient auprès de Catherine de Médicis, aſſurerent Sa Majeſté qu'elle devoit prendre confiance en lui, firent ſon éloge, & le reconduiſirent juſqu'au milieu de la chambre ; c'étoit Meſdames de Cruſſol & de Chabannes-Curton.

Montluc arrivant en Guienne, trouva cette Province très-agitée; les Catholiques & les Proteſtans ſe croyoient également autoriſés à regarder leur Religion comme dominante ; les uns, parce qu'ils

professoient celle du Roi & de la Reine & suivoient l'ancien culte reçu dans le Royaume ; les autres, parce que le Roi & la Reine de Navarre, qui étoient Seigneurs d'une bonne partie de la Province & Gouverneurs de toute, professoient la Religion Calviniste. La plupart des Magistrats avoient embrassé cette nouvelle Religion, & ceux qui professoient la Religion Catholique n'osoient troubler les Huguenots sans s'exposer à perdre la vie (1).

Le Comte de Bury commandoit dans la Province en qualité de Lieutenant-Général ; il se tenoit à Bordeaux, &, timide & circonspect, il craignoit de se compromettre en voulant arrêter le désordre. La Cour de France & celle de Navarre étoient également mécontentes de sa conduite. A la fin, les choses furent portées à

(1) Montluc nous apprend, tout franchement, qu'il ne sait pas d'où peut être venu le nom d'*Huguenot* qui fut donné aux Calvinistes ; ce qu'il sait, c'est que dans plusieurs endroits les Curés n'osoient pas dire la messe ; mais qu'au contraire les Ministres prêchoient avec audace, étant assistés de leurs Diacres & de ce qu'ils appeloient des *surveillans*. Ces gens-là couroient les champs avec des nerfs de bœufs qu'ils appeloient *jeannots*, & ils en frappoient les Paysans, afin de les contraindre à aller aux Prêches.

un tel point, qu'il fallut bien penser à un autre Officier pour y mettre ordre. Les Huguenots tomberent à Marmande sur les Catholiques, mirent le feu à un couvent de Cordeliers, & massacrerent tous les Moines. En revanche, les Catholiques firent un grand massacre des Huguenots à Cahors & à Grenade, près de Toulouse. Le Seigneur de Fumel, zélé Catholique, fut assassiné par ses Paysans qui étoient Huguenots. Le Roi & la Reine de Navarre résolurent alors de choisir un Officier ferme, courageux, & capable d'en imposer aux mutins des deux partis. Par bonheur ils jeterent les yeux sur Montluc: ils le manderent à Nerac, où ils se tenoient, & lui firent expédier des Patentes pour commander sous leurs ordres, avec *une permission pour lever des gens à pied & à cheval, pour courir sus aux uns & aux autres qui prendroient les armes.* Montluc ne voulut accepter cette commission, qu'autant qu'il seroit subordonné à M. de Bury, ne prétendant pas contrecarrer l'autorité du Lieutenant-Général du Roi: bien plus, il fit un voyage à Paris pour prendre l'attache de la Reine-Mere; il l'obtint, & l'on juge qu'il saisit cette occasion pour renouveler ses protestations

d'être attaché de préférence au parti Catholique. Le Roi & la Reine de Navarre ne croyoient pas d'abord qu'il fût aussi décidé qu'il l'étoit pour les Catholiques : ils pensoient seulement avoir fait choix d'un homme ferme, & trouverent un ennemi terrible pour ceux de leur Religion. Dès qu'il fut de retour en Agenois, plusieurs Ministres & Gentilshommes Huguenots s'efforcerent de l'attirer de leur côté, & même de le tenter en lui offrant des sommes considérables ; mais il rejeta leurs offres avec indignation, & leur reprocha si vivement leur rebellion, qu'ils virent bien qu'il étoit plus aisé de l'assassiner que de le gagner. Ce fut aussi le projet auquel ils s'arrêterent, à ce que prétend Montluc : mais celui-ci les en empêcha bien, & qui plus est s'en vengea cruellement. Il poursuivit tous ceux qu'il soupçonnoit avoir eu part à l'assassinat de M. de Fumel & à la révolte, & se faisant assister par deux Commissaires qui lui avoient été envoyés de Paris, & qui, d'après son propre aveu, n'étoient pas fort integres, il fit condamner cruellement à mort quantité de personnes, & les faisoit exécuter sur le champ par deux bourreaux qui le suivoient par-tout, & qu'on appe-

loit *ses Laquais*. Trois Ministres & un Diacre, qui n'avoient pu être arrêtés pendant toute la semaine, le furent un Dimanche, comme ils alloient prêcher, &, ayant été conduits dans un cimetiere, Montluc les fit impitoyablement mettre à mort aux pieds d'une croix de pierre, en sa présence. Je ne veux point répéter toutes les horreurs qui se commirent dans ce temps par les ordres de Montluc, qui, afin de se justifier, prétend qu'il n'y avoit que cet affreux moyen pour en imposer aux Huguenots; triste justification qui ne sauvera pas cet Officier du juste reproche de barbarie. Les Protestans de Cahors voulurent se venger sur un Catholique, de la justice qu'on avoit faite des assassins de M. de Fumel: ils firent arrêter un Archidiacre de Cahors, nommé *Viole*, homme de qualité, tenant aux meilleures familles de la Province, sans doute parce qu'il avoit commis quelque violence contre les Huguenots: non seulement ils lui firent son procès en premiere instance, mais ils corrompirent les Commissaires qui étoient attachés à Montluc; & Compain, Conseiller au Grand Conseil, le premier des deux, étant arrivé à Cahors avec M. de Bury & Montluc, rapporta le

procès devant eux, & voulut confirmer la ſentence contre Viole. Montluc, indigné de l'injuſtice de Compain, entra dans la plus furieuſe colere, & mettant ſa dague à la main, & ſe jetant ſur lui, peu s'en fallut qu'il ne le tuât. Compain, heureuſement pour lui, ſe ſauva. Montluc prononça que le Chanoine Viole étoit innocent, & M. de Bury n'oſa s'oppoſer à rien. Montluc, après ce coup d'autorité, écrivit à la Cour pour demander de nouveaux Commiſſaires; les premiers furent rappelés, & on nomma à leur place deux Conſeillers du Parlement de Bordeaux, dont l'un s'appeloit M. *d'Aleſme*, le pere; c'étoit un zélé Catholique, qui prononçoit autant d'Arrêts que Montluc pouvoit en faire exécuter: le ſecond étoit ſavant, honnête & pacifique, & ſa famille étoit Calviniſte, mais il n'oſoit ſe refuſer à rien de ce que décidoient d'Aleſme & le Commandant. Je ne citerai qu'un trait de la maniere dont Montluc faiſoit rendre la juſtice. Ayant appris que quelques petits Magiſtrats Calviniſtes avoient fomenté quelque déſordre, & voulant les punir, il chargea M. d'Aleſme de leur faire leur procès. Celui-ci, voyant que le Commandant étoit preſſé de faire un exemple, lui

conseilla, pour éviter les longueurs des procédures, d'envoyer arrêter les coupables, de les condamner lui-même, & de les abandonner aux bourreaux. L'avis fut goûté par Montluc; des soldats lui amenerent ces victimes, & elles furent sur le champ pendues aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville.

On apprit dans ce temps-là que le Prince de Condé avoit surpris Orléans, & que le Roi se disposoit à en faire le siége. Le Monarque dépêcha un Courrier à Montluc, & lui écrivit de venir le joindre avec deux compagnies de Gendarmes & six compagnies de gens de pied; mais la Noblesse Catholique du pays, craignant que, perdant ce vaillant défenseur, elle ne fût écrasée, le retint, & Montluc fit sentir à la Cour qu'il étoit absolument nécessaire dans cette Province, d'autant plus que Montauban venoit de se déclarer ouvertement pour le parti Huguenot. La Reine-Mere goûta ces raisons; & dans ce moment même Montluc empêcha les Huguenots de s'emparer de la ville de Toulouse. Le hasard lui avoit fait découvrir le dessein des Huguenots; il en avoit informé le Premier Président: mais celui-ci, ayant attendu au lendemain pour faire assembler

les Chambres, il se trouvoit déjà quelques troupes ennemies dans la ville, & on en attendoit encore d'autres, lorsque Montluc y arriva avec les siennes & son fidele Lieutenant le Capitaine Charri. Les Huguenots furent trop heureux de s'enfuir: l'armée Catholique ayant traversé la ville, se campa dans différens villages, d'où elle pouvoit combattre avantageusement les troupes qui viendroient l'attaquer. Pendant ce temps, Montluc fit faire dans Toulouse une si terrible exécution de Bourgeois Huguenots, qu'il avoue qu'*il n'a jamais tant vu voler de têtes que là.* Ayant remis ses troupes en marche, il s'avança jusqu'à Montauban, qu'il vouloit emporter; mais ayant été informé qu'il y avoit dans la ville plus de deux mille soldats étrangers & mille Bourgeois bien armés, il n'osa en former le siége; &, suivant le cours de la Garonne, il ne lui fut pas possible non plus de se rendre maître de Nerac; alors il s'avança du côté de Bordeaux, dans l'espérance de surprendre le Château Trompette. La mollesse de M. de Bury fit manquer cette entreprise: mais peu après le Lieutenant-Général se trouva fort embarrassé dans Bordeaux; il appela M. de Montluc à son

secours : celui-ci y vola ; mais en chemin il rencontra l'armée des Huguenots qu'il fallut combattre. Il remporta la victoire, & fit beaucoup de prisonniers qu'il rançonna. Il s'excuse d'avoir ainsi usé du droit de la guerre ; mais il fait observer que sans cela il n'auroit pu entretenir les troupes Catholiques, qui n'étoient point payées de leur solde. Enfin, il entra dans Bordeaux, rassura M. de Bury, & y maintint le parti Catholique contre les efforts des Huguenots.

Montluc reçut alors des lettres de la Reine de Navarre, qui lui faisoit d'assez grands reproches : il répondit respectueusement que tout ce qu'il entreprenoit étoit motivé par les intérêts du Roi son Maître, & qu'il ne croyoit pas que la Reine de Navarre voulût lui enlever ses Provinces, & notamment la ville de Bordeaux ; mais, malgré cette politesse, il n'en continua pas moins la guerre. Les Huguenots oserent assiéger la Réole, & Montluc marcha pour leur faire lever ce siége. Il n'y parvint qu'après leur avoir livré un combat en regle, dans lequel il déploya toute sa science militaire ; il en prend même occasion de faire des leçons aux jeunes Militaires sur les batailles. Son second fils, qu'on appeloit

appeloit le Capitaine Perrot de Montluc, ſe diſtingua à cette affaire ſous les yeux de ſon pere ; ils eurent tous deux des chevaux tués ſous eux ; mais ils ne furent point bleſſés, & perdirent même fort peu de monde, au lieu qu'ils firent un grand carnage des ennemis, & les diſſiperent. M. de Bury arriva après la bataille gagnée ; il en félicita Montluc, & ils réſolurent de marcher à Montſegur, & de ſe rendre maîtres de ce poſte, pour établir abſolument le libre abord des vivres dans Bordeaux. On y marcha. En paſſant par Gironde, Montluc apprit que ſoixante ou quatre-vingts Huguenots, échappés de la derniere déroute, s'y étoient refugiés ; il les fit prendre, & en fit pendre ſoixante & dix aux piliers de la grande Halle du Bourg. La petite place de Montſegur voulut lui réſiſter, mais elle fut emportée de vive force, & tout y fut maſſacré. Le Capitaine Heraud, qui avoit défendu la place, fut d'abord priſonnier, enſuite pendu. Montluc avoue avec franchiſe que la raiſon pour laquelle il traita auſſi durement ce Capitaine Huguenot, c'eſt qu'il le connoiſſoit pour un très-brave homme & un bon ſoldat ; il avoit ſervi avec lui dans la guerre de Piémont. » Il penſoit toujours, dit-

» il, que je le sauverois, parce que je sa-
» vois bien qu'il étoit vaillant; mais pour
» cela même je le fis plutôt mourir; car
» j'étois bien assuré qu'il ne retourneroit
» jamais de notre côté, parce qu'il étoit
» fort opiniâtre & coiffé de cette Reli-
» gion; & ainsi, s'il eût échappé, il nous
» auroit fait tête à chaque village, &
» nous auroit bien embarrassés «.

M. de Bury & Montluc assiégerent ensuite la ville & le château de Duras; ceux qui les défendoient capitulerent bien vîte. Il se trouva dans cette place des armes que l'on distribua aux soldats Catholiques. Bordeaux étant entiérement délivré, Montluc tourna du côté d'Agen. Tout s'enfuyoit à son approche, Agen même fut abandonné, & Montluc y reçut trois compagnies de soldats Espagnols, qui faisoient partie de douze ou quinze, que Catherine de Médicis avoit obtenues de Philippe II pour la défense de la Religion Catholique en Guienne. Les autres compagnies ayant suivi de près, Montluc alla, avec ce renfort, assiéger le château de Pene, qui étoit apparemment un lieu très-fort entre l'Agenois & le Quercy. Cette petite place couta de la peine à emporter. Le Capitaine Charry y donna les plus grandes preuves de valeur; car,

ayant mis le feu à la porte, il paſſa à travers les flammes avec ſes gens, pour s'en rendre maître. Dès que ce château fut pris, Montluc voulut marcher à Cahors, étant averti que les Huguenots s'avancoient pour s'emparer de cette ville. M. de Bury refuſoit de ſe prêter à la vivacité que Montluc vouloit mettre dans le ſecours de Cahors. Le Lieutenant-Général étoit lent & timide, peut-être même cherchoit-il à ménager les Calviniſtes. Montluc n'entendoit rien à tous ces ménagemens; il marcha, livra quelques petits combats, ſauva Cahors, & aſſiégea même Montauban: mais cette grande ville ne pouvoit pas ſe prendre ſi aiſément, elle en fut quitte pour la peur, & l'armée paſſa en Gaſcogne. Après s'être emparée de différens poſtes, elle aſſiégea Leitoure. Cette ville ſe défendit vigoureuſement; pluſieurs braves gens, de part & d'autre, y furent tués: enfin la place ſe rendit, moyennant qu'on laiſſât ſortir la garniſon, qui ſe retira à Montauban. Les Eſpagnols voulurent alors abandonner M. de Bury & retourner chez eux; mais Montluc vint à bout de les retenir, &, pour profiter de leur ſecours, il s'arrangea, toujours malgré M. de Bury, afin de livrer une bataille déciſive: elle eut

lieu. Montluc nous a conſervé la harangue qu'il fit aux Eſpagnols dans leur Langue, & aux Gaſcons dans la leur; celle-ci lui étoit naturelle; mais il nous apprend que d'ailleurs, ayant ſouvent fait la guerre avec des Italiens, des Eſpagnols, des Anglois, & des Allemands, il ſavoit s'expliquer aſſez bien dans toutes ces Langues pour ſe faire entendre, quoiqu'il ne ſût lire & écrire que la Françoiſe.

La bataille que Montluc livra aux Proteſtans auprès de Ver, en Gaſcogne, fut la plus brillante action de ſa vie. De vingt-trois enſeignes (c'eſt-à-adire compagnies) qu'avoient les Huguenots, on en prit dix-neuf, & ſur treize cornettes de cavalerie, cinq furent priſonnieres. Une bonne partie de celles qui échaperent à cette défaite fut aſſommée dans les villages par les Payſans Catholiques, & un très-petit nombre put paſſer la Garonne & ſe réfugier en Saintonge, mais un à un, & ſans jamais pouvoir être rallié; de ſorte que la Guienne ſe trouva abſolument libre de troupes Huguenottes. M. de Bury, Montluc & les Eſpagnols allerent joindre M. de Montpenſier dans le Languedoc; & ce Prince, qui étoit reconnu pour Généraliſſime des troupes Royaliſtes & Catholiques au delà de la Loire, prit

la meilleure partie de celles-là, pour les mener au secours du Roi dans l'intérieur du Royaume.

Les forces Catholiques étant ainsi affoiblies, les Calvinistes ne pouvoient manquer de reprendre courage. Mais l'activité de Montluc pourvoyoit à tout; il couroit de Toulouse à Bordeaux, de Bordeaux à Toulouse. Il prétend qu'il n'employoit la sévérité que quand cela étoit absolument nécessaire, quoique, dit-il lui-même: » Mon naturel tend plus à remuer les mains, qu'à pacifier les affaires, aimant mieux frapper & jouer des couteaux que faire des harangues «. M. de Noailles, qui étoit Gouverneur de Bordeaux, mourut presque subitement, n'ayant été que deux jours malade: on croit que les Huguenots l'empoisonnerent. Il fut fortement question de faire Montluc Gouverneur de cette grande ville: il prétend qu'on l'y désiroit, & que la Cour y étoit très-bien disposée; mais il ne le voulut pas absolument.

Enfin, Charles IX & Catherine de Médicis firent la paix avec les Huguenots le 19 Mars 1563, & elle remit dans l'inaction Montluc, qui aimoit tant *à remuer les mains*. Son fils, Pierre de Montluc,

nommé communément le *Capitaine Perrot*, & qui avoit les mêmes inclinations, forma le projet d'aller chercher la gloire & la guerre jusque dans l'Afrique & les Indes Orientales. Il arma, pour cet effet, trois gros vaisseaux & quelques barques, & fit voile pour la côte de Mozambique. Ayant été obligé de relâcher à l'Isle de Madere, les Portugais, jaloux de la gloire que les François vouloient acquérir dans une pareille expédition, attaquerent traîtreusement le jeune Montluc, & le tuerent. Ce fut le second de ses enfans dont l'Auteur des Commentaires eut à regretter la perte : mais celui-ci avoit été déjà marié à une Demoiselle de la Maison de Caupenne, dont il eut un fils qui fut aussi tué à la guerre, laissant une fille unique, qui, par la suite, fut mariée à Antoine de Lauziere, Marquis de Themines.

En 1564, Charles IX alla, accompagné de la Reine sa mere, visiter les Provinces de son Royaume. Montluc alla faire sa cour à Leurs Majestés, d'abord à Toulouse, ensuite en Guienne, & les suivit jusques au Mont de Marsan. Là, il renouvela l'assurance qu'il avoit donnée à la Reine de la servir fidélement & de l'avertir de tout ce qui intéresseroit son service. Il ne fut pas bien long-temps sans

avoir à lui donner avis des mouvemens que les Huguenots faisoient contre le service du Roi; ils avoient entr'autres résolu de s'emparer de Leitoure; mais Montluc dérangea leurs mesures en se jetant dans cette ville, & forçant M. de Fontrailles, qui étoit Huguenot & Gouverneur du Château, à y recevoir des troupes du Roi. Il fit encore avorter plusieurs projets, dont quelques-uns étoient dirigés contre sa propre personne. Il prétend que c'étoit ce dont il s'embarrassoit le moins. Mais il fallut bientôt prendre des mesures ouvertes & sérieuses: les avis vinrent de tous côtés à la Cour, des mouvemens des Calvinistes. Alors le Roi & la Reine écrivirent à Montluc, & le prierent de veiller à la tranquillité de la Guienne. Il s'attendoit, après cela, à être nommé Lieutenant-Général de cette Province; point du tout, ce fut un M. de Candale qui en reçut les provisions à sa place. Montluc s'apperçut bien alors qu'on l'avoit desservi à la Cour. Il fait à ce sujet de grandes réflexions dans ses Commentaires, & ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur; car, comme il le dit très-bien lui même, il savoit mieux *remuer les mains* pour *jouer des couteaux* que pour écrire.

Il paroît cependant qu'il fut chargé de faire publier à Bordeaux la paix de 1568, qu'on appela la *petite paix*, parce qu'elle dura très-peu de temps. Il eut bientôt d'autres avis à donner sur les mouvemens & les projets des Huguenots ; il les accompagnoit toujours de bons conseils pour les prévenir & les empêcher. Il avertit du départ de la Reine de Navarre du fond du Béarn pour Neyrac. Il savoit exactement tout ce qui se passoit ou se faisoit dans cette ville, par le moyen de Madame de Montluc, qui s'y tenoit sous prétexte de faire sa cour à la Reine de Navarre & au Prince son fils, depuis Henri IV. Il envoyoit l'état exact des forces sur lesquelles pouvoient compter les Protestans. Enfin la Cour, M. le Duc d'Anjou & M. de Guise pouvoient savoir à quoi s'en tenir ; cependant on ne faisoit encore en Guienne aucunes hostilités, l'intention du Roi étant de ménager les Protestans jusqu'à la derniere extrémité. Ces délais & ces ménagemens n'étoient point du goût de Montluc ; mais il fallut bien qu'il s'y soumît, jusqu'à ce qu'un Capitaine Huguenot, nommé *de Piles*, commençât des hostilités qui forcerent Montluc à combattre contre lui. Il le vainquit à trois

reprises différentes, du côté de Tonnins, de Sainte Foi & de Bergerac. A chaque fois il l'obligea de se retirer, & enfin d'abandonner la Guienne. Montluc fit démanteler Bergerac.

Tandis que le Duc d'Anjou, depuis Henri III, gagnoit la bataille de Jarnac, Montluc faisoit de petites conquêtes, telles que Levignac & la Roche-Chalais. Il y avoit dans ce dernier château, pour Gouverneur, un brigand Huguenot, que l'on appeloit *Brusquin* : il voulut se rendre à discrétion; mais les gens même de sa Religion demanderent qu'on ne fît point de quartier à ce coquin-là. Il ne falloit pas beaucoup prier Montluc pour l'engager à tout tuer. Brusquin, en tombant sous ses coups, le mordit bien serré à la jambe. Après sa mort, on trouva dans sa poche un rôle de cent dix-sept hommes qu'il avoit assassinés, uniquement parce qu'ils étoient Prêtres ou Moines. C'est ainsi que, dans ces malheureux temps, ceux des deux Regions se disputoient à qui commettroit le plus d'horreurs & de cruautés.

Pendant ce temps-là, Montmorenci d'Anville, Maréchal de France, second fils du feu Connétable, fut envoyé par la Cour pour commander dans les Provinces

méridionales, avec un pouvoir aussi étendu que celui du Duc de Montpensier : ainsi Montluc étoit sous ses ordres. Il en fut prévenu par le Duc d'Anjou, & ensuite par le Maréchal même, qu'il alla joindre à Toulouse. Ils convinrent de faire la guerre aux Huguenots, tant en Guienne qu'en Languedoc.

Le Comte de Montgomery (le même qui avoit tué Henri II par accident, mais qui s'étoit ensuite ouvertement déclaré pour les Huguenots, parce que Catherine de Médicis le persécutoit cruellement) s'avançoit du Béarn dans la Guienne avec un corps de troupes de sa Religion assez considérable. Montluc en donna avis à M. de Terride, qui pouvoit l'arrêter, étant sur les frontieres du Béarn; mais celui-ci n'osa pas, & Montgomery étant arrivé sur les bords de la Garonne, d'Anville jugea à propos de le laisser passer sans le troubler, pour en débarrasser le pays. Montluc pensoit que M. de Terride avoit fait une grande faute de rester à Ortès, & l'événement le justifia, car il fut surpris & défait par une partie du corps des Huguenots du Comte de Montgomery, qu'il avoit laissé derriere exprès pour cette expédition, & qui ensuite rejoignit le reste.

Montluc, conformément aux instructions du Maréchal d'Anville, se tint à Agen, & se contenta de conserver différens petits postes dans lesquels il avoit des garnisons, & d'où il étoit à portée de tomber sur les troupes de Montgomery, quand elles seroient à moitié passées & coupées par la Garonne. Le Maréchal auroit été fort en état de l'attaquer; mais, comme on vient de le dire, il ne le vouloit pas, & Montluc, qui ne se sentoit pas assez fort, ou qui n'osoit pas aller contre les ordres de ses Supérieurs, se réduisit à demander permission d'aller assiéger le mont de Marsan après que Montgomery fut passé. D'Anville n'y consentit qu'avec peine, car il avoit autour de lui des gens qui craignoient que Montluc n'acquît trop de gloire. Enfin il laissa faire Montluc: mais, pendant le temps qu'avoit emporté cette négociation, les Huguenots avoient jeté du secours dans cette ville; entre autres, le Capitaine Favas, qui avoit une grande réputation. Cela n'empêcha pas Montluc de reconnoître la place & de l'attaquer de vive force. Après une vigoureuse résistance & bien du monde de tué de part & d'autre, la ville fut prise d'assaut dans le temps que l'on parloit de capituler. Le Maréchal vint en

personne prendre possession de cette nouvelle conquête ; mais comme, bien loin de faire à Montluc les complimens qu'il croyoit mériter, d'Anville ne lui fit que des reproches sur les cruautés qui avoient été commises au moment de la prise de la ville, Montluc irrité écrivit à la Cour pour demander au Roi son congé & sa démission de tous les emplois & commandemens qu'il pouvoit avoir en Guienne. Le Maréchal empoisonna cette demande, comme si Montluc étoit un mauvais Officier, sans zele ; & qui se refusoit au service. Il reçut de la Cour des réponses remplies d'humeur; mais on lui ordonna absolument de conserver son commandement, & le Maréchal lui fit éprouver des traits de hauteur que Montluc soutint avec la fierté d'un Gentilhomme Gascon ; & quand le Maréchal voulut ensuite donner son commandement à d'autres, il déclara qu'il vouloit le garder, puisque le Roi le lui avoit ordonné. La division devenoit extrême & embarrassante ; mais le danger les réunit au moins pour le moment. Tandis que la Noblesse de Gascogne prioit M. d'Anville de ne point la priver d'un Chef qui étoit plus capable que tout autre de la défendre, on apprit que l'armée de

Coligni, avec ses terribles Reîtres joints aux troupes de Montgomery, s'approchoit de la Garonne & vouloit entrer en Guienne. Montluc, trop foible pour leur résister tout seul, ne pouvant les empêcher d'entrer dans Montauban, se contenta de se tenir à Agen avec la Noblesse Catholique, qui craignoit d'y être forcée ; heureusement il fut joint par M. de Montferrand avec mille Arquebusiers & soixante *Salades*, c'est-à-dire soixante petites compagnies d'infanterie. Ils ne purent empêcher que les ennemis n'occupassent la ville d'Aiguillon ; mais du moins les deux derniers fils de Montluc, dont l'un étoit alors Chevalier de Malte & fut par la suite Evêque de Condom, & l'autre s'appeloit le *Capitaine Fabien*, se jeterent, le premier dans Villeneuve d'Agenois, le second à portée du Port Sainte-Marie, auprès duquel l'Amiral de Coligni jeta un pont. Le Maréchal d'Anville fit une disposition pour le rompre, & l'on en vint à bout, mais non sans beaucoup de difficultés. Après tout, l'on ne put mettre obstacle au dessein qu'avoient les Huguenots d'entrer dans la Guienne, ni à ce que les Reîtres ne se payassent par leurs mains de la

somme qui leur étoit due par l'Amiral de Coligni.

Montluc étant toujours desservi à la Cour, & ne pouvant pas y être soutenu par des personnes qui sussent le véritable état des choses, fut accusé, dans cette occasion, d'avoir laissé faire ce que réellement il n'avoit pu empêcher. Quoi-qu'il en soit, les Huguenots passerent de la Guienne dans le Languedoc, & ensuite plus loin. Alors Montluc ouvrit l'avis de porter la guerre en Béarn : le Maréchal d'Anville y consentit ; & Montluc s'étant rendu à Dax, on résolut de faire le siége de Rabasteins. Ce fut encore une grande & difficile opération. L'Auteur de ces Commentaires alla lui-même reconnoître la place, emporta la ville, qui fut, à ce qu'il dit, entiérement brûlée, & attaqua le château. Ce ne fut pas sans peine qu'on y fit breche. Avant qu'elle fût faite, Fabien de Montluc y fut griévement blessé ; son pere lui même y courut de grands risques. Enfin, on donna l'assaut, pendant lequel les troupes combattirent avec le plus grand courage ; mais le Héros de ces Mémoires y reçut la plus terrible blessure. Au moment qu'il donnoit l'ordre pour apporter les échelles, une arquebusade lui traversa le visage

de part en part : quoiqu'il perdît beaucoup de ſang, il commanda que l'aſſaut ſe continuât avec la même vigueur ; ce qui fut exécuté ſous la conduite de Balagni (1), neveu de Montluc. Tout fut pris, tué ou maſſacré dans le château de Rabaſteins.

Montluc ne ſe trouva plus en état de prendre part à ce qui ſe paſſa pendant le reſte de la campagne. On eut toutes les peines du monde à lui ſauver la vie. On prétend qu'il eut le viſage ſi défiguré, que de ce moment il ne put jamais ſe montrer qu'avec un maſque (2).

Se trouvant hors d'état de ſervir, du moins pendant quelque temps, on lui donna pour ſucceſſeur dans le commandement de Guienne le Marquis de Vil-

---

(1) Ce Balagni, dont Montluc parle comme étant ſon neveu, & qu'il eſpere qui ne dégénérera pas du courage de ſa Maiſon, étoit fils naturel de l'Evêque de Valence : les aventures de ſa vie furent fort extraordinaires ; il s'empara de la Principauté de Cambrai, & fut Maréchal de France en 1594, obligé d'abandonner Cambrai en 1595, & mourut en 1603. Il eut pluſieurs femmes & des enfans ; mais les mâles n'ont point laiſſé de poſtérité.

(2) On veut que ce fut dans cet état déplorable & hideux qu'il reçut le bâton de Maréchal de France, & qu'il vécut juſqu'en 1577.

lars, & il paroît que lui-même en fut content; car le Marquis eut toujours pour lui tous les égards possibles.

Après de longues réflexions & un retour sur toute sa vie, dans lequel Montluc ne s'épargne pas sur son propre éloge; après avoir détaillé le grand nombre de blessures qu'il a reçues, entre autres sept arquebusades, & avoir assuré qu'il n'y avoit dans tout son corps que son seul bras droit qui n'eût pas été blessé; après avoir déclaré que son caractère étoit naturellement bon & juste, qu'il avoit toujours été ennemi du vice & de la *villenie*, & sur-tout de la trahison & de la *déloyauté*; mais que malheureusement il étoit si sujet à la colere, que l'emportement lui faisoit commettre souvent des actes odieux & cruels; enfin, après avoir gémi sur le sort de ses quatre enfans, dont il en a vu trois périr à la guerre, & un seul, qui, l'ayant fait durant quelque temps, entrer dans l'état ecclésiastique; Montluc termine ses Mémoires environ à l'année 1571. Cependant, avant sa mort, il y a ajouté lui-même un petit *Appendix*, contenant quelques faits qui le concernent & qui s'étendent jusqu'en l'année 1575. Il dit un mot de la Saint-Barthelemi, assure qu'il n'y a eu aucune

part,

part, & qu'il n'a pas même fait exécuter le massacre en Guienne (Il est vrai qu'il n'y commandoit plus alors.). Du reste, il paroît très-persuadé que l'Amiral de Coligni avoit eu les desseins les plus pernicieux contre le Roi, la Reine & les Catholiques, & que par conséquent il a mérité le sort funeste qu'il a eu : mais d'ailleurs il n'approuve pas qu'on l'ait trompé aussi indignement qu'il le fut.

En 1573, le Duc d'Anjou prit la résolution d'assiéger la Rochelle : ce Prince sentit que Montluc pouvoit lui être de la plus grande utilité pour une pareille expédition ; il le manda & prit ses avis. Montluc prétend que si l'on eût suivi ses conseils, la place auroit été emportée ; mais ils ne le furent pas ; ainsi la prise de la ville fut retardée, & le Duc d'Anjou ayant reçu la nouvelle de sa nomination au trône de Pologne, le siége fut levé, & Montluc retourna dans ses terres.

L'année suivante, Charles IX mourut. Le Duc d'Anjou monta sur le trône sous le nom d'Henri III. Il revint de Pologne. Catherine de Médicis alla au devant de lui jusqu'à Lyon, & y manda Montluc. Ce fut là qu'il reçut, de la main du Roi, le bâton de Maréchal de France ; mais ce

ne fut, pour ainſi dire, qu'afin d'honorer ſa tombe. Il reconnut lui-même qu'il n'étoit plus en état de ſervir & de commander, lorſqu'étant retourné en Guienne, il voulut faire le ſiége de Genſac. Il prit cette place, mais avec beaucoup de peine, & ſans avoir pu monter à cheval pour conduire ſes troupes à l'attaque. Enfin il mourut au château d'Eſtillac, en Agenois, au mois de Juillet 1577, âgé de ſoixante-dix-ſept ans; ſon dernier fils, Fabien, avoit été tué, en 1575, à Nogarol, en Guienne, en voulant forcer une barricade. Il avoit épouſé, en 1570, Anne, fille de Jean, Baron de Monteſquiou; & il fut ſtipulé par ſon contrat de mariage, que ſes enfans prendroient le nom de *Montluc-Monteſquiou.* Cette poſtérité, du moins quant aux mâles, dura peu, car elle finit en la perſonne d'Adrien de Montluc, qui épouſa Jeanne de Foix, qui lui porta le Comté de Carmain, dont il prit le nom. Il n'en eut qu'une fille unique, qui épouſa Charles d'Eſcoubleau, Marquis de Sourdis, & lui apporta, entre autres belles terres, la Principauté de Chabannois.

Le Guerrier François du ſeizieme ſiecle, dont je dois à préſent extraire les Ouvrages, n'a point écrit les Mémoires de ſa vie; mais il a fait un Livre ſur la guerre, dont on peut tirer des maximes vraiment utiles aux Militaires. Il lui eût été aiſé d'en faire l'application à ce qu'il a vu pendant le cours d'une aſſez longue vie & d'un ſervice militaire de cinquante-deux ans, durant lequel il paſſa par tous les grades, mais parvint d'aſſez bonne heure aux honneurs du commandement. Il avoit, diſent les Hiſtoriens du temps, contracté l'utile habitude d'écrire tous les jours ce qu'il avoit vu, & les réflexions que les événemens & les diverſes circonſtances lui avoient fait naître, par conſéquent il pouvoit auſſi bien citer des faits à l'appui de ſes principes, qu'établir les maximes qui étoient le réſultat de ces faits. Cependant nous ne ſommes pas ſûrs qu'il ait fait cette application à la ſuite de chacune des Maximes de ſon Livre, dont voici le titre: *Maximes & Inſtructions pour la guerre, par Meſſire Armand Gontaut de Biron, Maréchal de France.* Mais ſi ces applications ne ſont pas du Maréchal, du moins peuvent elles être juſtes & conſéquentes à ſes principes. Ainſi, non ſeulement je ne

Maximes de Guerre du Maréchal de Biron.

crois rien risquer en les publiant, mais je crois rendre service aux jeunes Militaires, en leur présentant l'extrait de l'Ouvrage du Maréchal de Biron, combiné avec l'Histoire militaire de son temps. Le sage & savant Historien, *Jacques-Auguste de Thou*, prétend que le premier Maréchal Armand de Biron avoit vraiment écrit ses Mémoires, & que le second Maréchal, Charles de Biron son fils, lui avoit souvent promis de les lui communiquer & même de le charger de les rédiger. Encore une fois, nous n'avons aucune preuve que cela ait été fait; mais nous avons tout lieu de le supposer. L'Histoire des regnes de François I, d'Henri II, de Charles IX, & d'Henri III; celle de nos guerres civiles par *Davila*; les Mémoires de la Ligue, & les Vies des grands Capitaines du seizieme siecle par *Brantome*, nous instruisent assez sur tout ce que le Maréchal de Biron a vu & fait. Osons donc faire ce rapprochement; il en résultera un genre de Mémoires dans lesquels on verra la sûreté des Maximes démontrées par l'expérience, & l'utilité de l'expérience prouvée par l'établissement des Maximes qui en sont les résultats. Je ne prétends donner aujourd'hui qu'un échantillon de cette excellente maniere de composer des Mémoires militaires. Je ne copierai qu'un certain nombre des Maximes consignées dans le Livre

du Maréchal de Biron; mais ce seront les plus importantes. J'expliquerai celles qui me paroîtront avoir besoin d'être développées, & je ne citerai, sur chacune, qu'un petit nombre d'exemples, mais les plus intéressans & les plus démonstratifs.

L'Ouvrage du Maréchal de Biron se trouve en Manuscrit dans plusieurs Bibliotheques; le style & quelquefois l'écriture sont de la fin du seizieme siecle. Tous ces Manuscrits ne se ressemblent pas parfaitement; mais les différences que l'on y trouve ne sont pas de grande importance, elles consistent principalement dans la distribution des Chapitres; dans certains il y en a neuf, dans d'autres huit; & dans quelques-uns seulement six. L'Edition imprimée de 1611, qui est la seule que je connoisse, est dans ce dernier cas; elle ne contient que six Chapitres, ceux intitulés dans les Manuscrits, *des retraites*, *des siéges*, & *des batailles*, n'y étant point distingués de ceux *des entreprises*, & *des ordres de batailles*. Je suivrai la marche de l'Ouvrage en extrayant les Maximes qui sont contenues dans chacun; mais je ne distinguerai pas les Chapitres. Quant aux exemples, ils sont puisés dans tous les temps de la vie du Maréchal, qui naquit en 1524, commença à servir pendant les dernieres années du regne de François I, tous ceux d'Henri II & de ses trois fils, & sous Henri IV, jusqu'en 1592;

il fut un des premiers à le reconnoître pour ſon Roi après la mort d'Henri III, & lui a dédié ſon Livre. Un nommé Audiguier en a été l'Editeur, & en a un peu corrigé le ſtyle; mais il nous a conſervé l'Epître originale du Maréchal de Biron à Henri IV; en voici les phraſes les plus remarquables.

» SIRE, il a plu à Votre Majeſté, par pluſieurs » fois, de me commander des Maximes & Advis » au maniement de la guerre, en ce qui concerne » l'état d'un Général & des Chefs principaux d'une » armée; mais ſur-tout le devoir & offices d'un » Maréchal de camp, qui en eſt la principale » charge. Je redoute, Sire, de m'expliquer de» vant un Roi d'un ſi mûr & raſſis jugement, & » d'une ſi longue & bien fortunée pratique & ex» périence au fait des armes : mais j'eſtime que » tout ainſi qu'un Maître d'école fait rendre à ſon » Diſciple la leçon devant lui, vous voulez ſonder » & faire eſſai de tout ce que je peux avoir retenu » & appris de vos excellens diſcours, advis & » réſolutions en tant de rencontres, batailles, » aſſauts de villes, & autres actions militaires » où Votre Majeſté s'eſt ſi ſouvent trouvée en » perſonne, pour y commander avec un ſi heu» reux ſuccès, témoins de votre ſuffiſance en ce » métier-là, dans lequel vous êtes, comme en » toutes choſes, vraiment notre Maître. Cette

» considération, jointe à la foiblesse de mon style
» plus soldatesque qu'éloquent, étoit bien suffi-
» sante pour me donner crainte : mais qui pour-
» roit rien refuser à celui auquel Dieu & la Na-
» ture n'ont rien dénié, sur-tout étant si étroite-
» ment obligé à mon Prince & libéral bienfai-
» teur, & désirant que mes moyens soient tels
» qu'ils correspondent à ma volonté & désirs, que
» j'apporterai toute ma vie à l'exécution de vos
» commandemens, comme un de vos plus hum-
» bles, obéissant & fidele serviteur & sujet «.

ESPRIT du premier Maréchal de Biron, ou choix de ses principales Maximes & Instructions en l'Art de la guerre, appuyées par des Exemples tirés de l'Histoire de son temps.

I. *SI l'on jugeoit du mérite des Généraux uniquement par les succès, qui seroit assez hardi pour se charger du commandement d'une armée?* Mais rien ne seroit si injuste que de n'estimer que ceux qui sont heureux. Convenons cependant qu'il faut avoir doublement raison pour se faire admirer quand on a mal

réussi ; c'est pourquoi l'on doit faire l'attention la plus sérieuse aux conséquences de ce que l'on entreprend.

Il y a eu au seizieme siecle plusieurs illustres Généraux qui ont été très-malheureux, quoiqu'ils eussent d'ailleurs des talens & du mérite. Par exemple, le Maréchal de Lautrec, sous François I, homme d'une grande naissance (de la Maison de Foix), étoit très-brave & très-intelligent à la guerre, quoiqu'il eût le défaut d'être fier, dédaigneux & obstiné : il eut beaucoup de part à la conquête du Milanois sous François I ; mais il perdit toute la Lombardie après s'être laissé battre à la Bicoque. Quelques années après il fut encore envoyé dans le Milanois : il reprit Pavie ; mais François I l'ayant obligé de s'engager dans l'expédition de Naples, quoiqu'il y fît des prodiges de valeur & qu'il y fût bien secondé par la Noblesse Françoise qui l'accompagnoit, il eut le chagrin de voir périr toute son armée devant Naples, & enfin il y mourut lui-même.

Le grand Connétable Anne de Montmorenci en fournit un second exemple : il se trouva à sept batailles rangées ; mais il ne commanda en chef qu'aux trois der-

nieres; il fut fait prisonnier à celles de Saint-Quentin & de Dreux, & enfin tué à celle de St. Denis.

L'Amiral de Coligni lui-même, avec tout le mérite militaire imaginable, doit être compté parmi les Généraux malheureux. Il fit la plus belle défense à Saint-Quentin; mais enfin la place fut prise, & il fut fait prisonnier. Pendant la guerre civile il livra quatre batailles, & fut battu à toutes les quatre. On a dit de lui, que personne n'avoit fait plus de pertes; mais que personne aussi n'avoit su mieux les réparer.

II. *Ne confiez jamais le commandement d'une grande armée à un Général téméraire & présomptueux; mais à ceux qui sont aussi sages que vaillans.* Le téméraire ne peut être utile que dans les petites occasions où il est nécessaire que quelqu'un se sacrifie pour tenter fortune, au risque de se perdre lui & la petite troupe que l'on oblige à le suivre, ou qui s'y engage imprudemment; mais jamais le Chef d'un gros corps de troupes ne doit risquer le tout pour le tout.

La Nation Françoise est plus sujette qu'aucune autre à fournir des exemples

d'une valeur imprudente & téméraire. L'esprit de Chevalerie, mal entendu, multiplioit encore, au seizieme siecle, les exemples de ce genre, qui ont souvent pensé être funestes aux jeunes Princes & Seigneurs François. Heureux quand ils ne mettoient au hasard que leur personne, & non une armée entiere! C'est ainsi que Gaston de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, & frere de Germaine de Foix, Reine d'Arragon, après avoir gagné la bataille de Ravennes, se fit tuer avec une témérité & une imprudence impardonnables. Il s'avisa de courir après une petite troupe d'Espagnols qui fuyoient, ou du moins se retiroient en grande hâte. Ils demandoient en grace qu'on leur permît de se retirer; le jeune vainqueur se jeta imprudemment au milieu d'eux, & ne put être sauvé par son cousin le Maréchal de Lautrec, qui l'avoit suivi & crioit aux Espagnols que c'étoit le frere de leur Reine & le Général de l'armée Françoise, dont ils pouvoient espérer la plus forte rançon.

III. *Les grandes entreprises ne veulent point être menées à demi & poussées avec une épaule, comme on dit; il y faut em-*

ployer tous ses sens, entendemens & moyens, autrement on perd sa réputation, ce que l'on y a mis (les hommes & les frais), *& quelquefois l'Etat.*

Cette Maxime est aussi vraie en politique qu'en science militaire; on en trouve des exemples dans tous les siecles & dans tous les pays.

IV. *Les fautes de l'ennemi, sa nonchalance, sa témérité nous font quelquefois gagner beaucoup, sans que nous nous donnions aucune peine; mais on ne peut rien conserver si l'on n'a de la sagesse & de la prudence, & si l'on ne se donne des soins.*

C'est ainsi que le Roi Charles VIII, sur la fin du quinzieme siecle, conquit Naples avec une facilité surprenante: tout concourut à le mettre en possession de la plus belle partie de l'Italie; mais il ne jouit pas long-temps de cette conquête, faute d'avoir mis autant de soin, d'attention & de prudence pour la conserver, qu'il avoit eu de bonheur pour la faire. Il eut même bien de la peine à rentrer en France.

V. *Toutes Nations ne sont pas d'un*

naturel semblable ; ainsi il faut diversifier le procédé selon les humeurs de ceux à qui on a affaire ; car si l'on fait la guerre aux Allemands, à ceux des Pays-Bas, à l'Espagnol, à l'Italien, à l'Anglois, en leur pays, il faut user de divers moyens ; comme aussi il faut bien prendre garde à quel Chef vous avez affaire. Si c'est un téméraire, on peut en venir à bout en se tenant sur ses gardes, & ayant la patience d'attendre à quoi sa témérité pourra le pousser ; mais si c'est un bon Capitaine, il faut se supposer à sa place, & croire qu'il fera tout ce qu'il y aura de meilleur à faire en pareil cas.

Au seizieme siecle, les caracteres nationaux étoient encore bien plus marqués qu'ils ne le sont aujourd'hui ; nos mœurs, notre littérature, nos modes ont passé dans toute l'Europe, & ont été généralement adoptées, d'abord par la noblesse & la bonne compagnie de tous les pays ; ensuite elles ont insensiblement gagné jusques aux peuples. Il faut cependant convenir qu'il y a eu & qu'il y aura toujours des Nations plus propres à la guerre les unes que les autres, ne fût-ce que parce qu'elles sont nées dans des climats qui les rendent plus ou moins ro-

bustes & en état de soutenir la fatigue. Un Général doit faire attention à ces différences qui se rencontrent entre la Nation qu'il conduit & celle qu'il va combattre : ce sont des observations assez aisées à faire ; mais il est bien plus difficile de connoître le caractere personnel des Généraux que l'ennemi peut nous opposer, sur-tout quand ils n'ont pas encore commandé des armées en chef. En tout cas, en guerre comme au jeu des échecs, le plus sûr est de ne pas compter sur les défauts, les fautes & les distractions de son adversaire ; au contraire, il faut supposer qu'il sait parfaitement le jeu, qu'il jouera de son mieux, & tâcher d'en faire autant de son côté.

VI. *Il faut se donner de garde, dans les Conseils de guerre, de ces Harangueurs* qui font étalage d'éloquence & de politique, & souvent ne touchent point au fait essentiel dont il est question. Dans un Conseil de guerre, les propositions doivent être nettes & précises, & les opinions simples, justes & claires. *Car il revient plus de louange & d'honneur à un Chef de guerre de savoir combattre & vaincre son ennemi, que de toute autre chose,*

même de l'éloquence, de l'érudition, & du bel esprit.

En lisant les anciens Historiens Latins, on peut remarquer que les Généraux Romains haranguoient souvent leurs troupes, & même assez longuement; & l'on peut supposer que dans leurs Conseils de guerre ils opinoient aussi avec étendue & éloquence. C'étoit une suite de l'habitude qu'ils avoient prise à Rome d'opiner dans le Sénat & de parler au peuple de la Tribune aux Harangues. Mais nos Généraux & nos Guerriers François n'ont jamais adopté cet usage. Si quelques-uns de nos anciens Historiens François rapportent de pareils discours, il est à croire qu'ils les ont supposés ou faits après coup. Je ne crois pas même que Montluc ait jamais prononcé les discours qu'il nous a transmis dans ses Mémoires. La maxime du Maréchal de Biron est très-juste; dans tout ce qui a rapport au Militaire, il faut aller promptement au fait; & s'il est quelquefois à propos de parler aux soldats, ce ne doit être qu'en deux mots. La plus belle de toutes les harangues militaires est celle du Roi Henri IV : *François, je suis votre Roi, & voici l'ennemi.*

VII. *C'est un grand malheur lorsqu'une*

armée n'est composée que de soldats inexpérimentés & qui ne savent manier les armes; mais encore un plus grand quand les Capitaines & Chefs n'en savent pas davantage; car un Capitaine sans expérience ruine plutôt les troupes qu'il a sous lui que celles de ennemis.

Au seizieme siecle, il étoit presque impossible qu'il y eût une armée dont la plupart des Chefs & des Officiers fussent inexpérimentés. La guerre étoit alors si générale & si vive dans toute l'Europe, on étoit si persuadé qu'un Gentilhomme étoit absolument obligé de suivre cette profession, & qu'un simple particulier ne pouvoit s'illustrer qu'en portant les armes, qu'on alloit même chercher la guerre dans les pays voisins, quand elle ne se faisoit pas dans le Royaume; ainsi, les occasions, les conseils & les exemples ne manquoient point aux jeunes Militaires pour se mettre de bonne heure en état de commander. Hélas! c'est peut être à cette longue habitude de la guerre que nous devons nos guerres civiles & l'acharnement & la cruauté avec lesquels elle se firent. A présent que les guerres sont plus rares, & qu'il est aisé de prévoir qu'elles le deviendront encore davantage, nos jeunes Seigneurs, qui en voyent à

peine l'image dans l'aſſemblée de quelques Régimens bien diſciplinés, & qui parviennent ainſi de grade en grade juſques à ceux qui leur donnent le droit de commander les armées, doivent du moins apprendre leur métier dans les livres, & ſur-tout dans les Hiſtoires, pour ne pas être auſſi neufs que leurs troupes, dans leſquelles ils pourroient bien ne trouver que quelques déſerteurs qui puſſent ſe vanter d'avoir fait la guerre.

VIII. *Si quelque jeune Prince a le déſir d'acquérir honneur & réputation en ſervant ſon Roi ou ſon Etat, il ne faut pas cependant, quand il n'a encore acquis aucune expérience, lui confier des commandemens importans; il lui faut bailler des charges modérées, & qu'il ait toujours auprès de lui quelque perſonnage ancien & expérimenté, pour modérer ſon ardeur & diriger ſa conduite, juſqu'à ce que l'on ſoit aſſuré de ſa prudence & de ſes talens militaires.*

C'eſt ainſi que l'on donna le Duc de Guiſe pour conſeil & pour guide au Duc d'Orléans pendant la campagne de 1542, & que Catherine de Médicis

dicis chargea Tavannes de guider & de conduire le Duc d'Anjou, depuis Henri III, pendant les campagnes de 1569 & 1570 ; ce fut par ſes avis que ce Prince gagna les batailles de Jarnac & de Montcontour.

IX. *Le Général doit toujours ſuppoſer que la réſolution du Souverain de faire la guerre eſt juſtement priſe ; & le* ſimple *Capitaine, que le Général a de bonnes raiſons pour conduire l'armée comme il le fait ; de même le ſoldat doit ſuivre ſon Capitaine*, ſans réfléchir & encore moins raiſonner ſur ce qu'on lui commande.

C'eſt ſur-tout dans les armées républicaines que l'on eſt ſujet à raiſonner mal à propos, quand il faudroit agir. Comme le Général & les principaux Officiers ſont ordinairement Membres de la République, ils ſe croient en droit d'avoir un avis ſur les motifs & l'objet de la guerre, & de ſe donner des inſtructions à eux-mêmes, différentes de celles qu'ils ont reçues. La ſubordination muette & aveugle eſt plus aiſée à établir dans les Monarchies, parce que la ſoumiſſion à un ſeul eſt le principe de cette eſpece de Gouvernement. Le jeune Officier & le ſoldat

François sont accusés d'être raisonneurs; mais si cette disposition existe, elle tient au caractere national.

X. *En commençant une campagne, le Général & le Capitaine doivent oublier leurs passions & leurs inclinations particulieres, pour ne s'attacher qu'à l'avantage ou au danger public, & réserver la vengeance des injures reçues à des temps plus commodes & opportuns.*

Cette maxime n'est pas aisée à pratiquer : il faut une sorte d'héroïsme & de l'élévation d'ame pour s'y conformer; cependant il a souvent résulté du contraire les plus grands inconvéniens.

XI. *Il seroit à souhaiter que le Souverain, en délibérant s'il faut faire la guerre ou non, ne consultât que des gens qui n'aient aucun intérêt particulier à ce qu'elle se commence ou se differe, aucune prétention au commandement de l'armée, ni aucune haine ou jalousie personnelle contre ceux qui pourroient y prétendre.* Mais dans quel pays & dans quelles circonstances les choses peuvent-elles être aussi bien disposées? C'est ce qu'il semble impossible d'imaginer. Le seul remede est, que le Souverain, en prenant des avis, examine

sérieusement si l'intérêt de celui qui les lui donne est parfaitement conforme au sien.

XII. *Il est certain qu'il faut avoir recours aux ruses & cautelles, quand on ne peut pas réussir autrement à la guerre; mais, comme il faut combattre franchement quand on le peut, il faut aussi céder & abandonner de bonne grace & à temps ce qu'on ne peut pas conserver.*

Pour appuyer cette maxime, nous pouvons tirer des exemples des vies militaires de l'Amiral de Coligni & de Montluc. L'Amiral s'étant obstiné à défendre Saint-Quentin, qui, malgré tous ses efforts, devoit nécessairement tomber au pouvoir de l'ennemi, donna lieu à la malheureuse bataille, dite *de Saint-Quentin*, & la ville, après cette grande défaite, fut forcée à se rendre. Montluc, avec une égale obstination, entreprit de conserver la ville de Sienne: il soutint un long siége, perdit beaucoup de monde, &, manquant de vivres, il fut contraint de souffrir que les habitans capitulassent & se soumissent aux dures conditions qui leur furent imposées. Ces deux grands Généraux, en cédant de meilleure heure ces deux places aux assiégeans, auroient épargné beau-

coup d'hommes & de tréſors, & n'auroient donné aucune atteinte à leur réputation militaire.

XIII. *Pourvoir & prévoir, ſont deux mots que le Général doit avoir préſens pendant tout le temps de ſon commandement, afin de prévenir tout ce qui pourroit empêcher le ſuccès de ſes entrepriſes, ne laiſſer paſſer aucune occaſion ſans s'en aider, & ne négliger aucune opportunité qui ſe préſente ſans trop grand péril.*

Le ſiége de Metz eſt un grand exemple des avantages qu'on peut tirer de la prévoyance; heureuſement que le Duc de Guiſe fut informé de bonne heure des deſſeins des Impériaux contre cette place. Il y raſſembla une garniſon nombreuſe & aguerrie, remplit les magaſins de munitions de guerre & de bouche, rétablit & augmenta les fortifications, & fit une ſi longue & ſi vigoureuſe défenſe, que Charles-Quint, ſurpris par la mauvaiſe ſaiſon, fut obligé de ſe retirer honteuſement & d'abandonner ſon entrepriſe.

XIV. *Il ne doit jamais y avoir en la conduite d'une armée deux Chefs de pareil pouvoir, car bientôt l'un voudroit nuire à l'autre, & nuiroit par conſéquent aux af-*

faires ; mais il est nécessaire que le Général partage la gloire de ses succès avec les Officiers principaux de son armée, & qu'il ne conçoive contre eux ni haine ni jalousie, & ne les mette pas dans le cas d'en avoir contre lui.

La jalousie du Connétable de Montmorenci contre M. de Guise, & réciproquement celle du Duc contre le Connétable, penserent causer bien des maux au Royaume : ce furent ces jalousies qui furent cause de la prise du Connétable à la bataille de Dreux, & qui penserent faire perdre cette bataille aux Catholiques. Nous avons vu, dans un autre volume, que celle de ces deux Généraux contre M. de Vieilleville, fut sur le point de faire manquer les siéges de Thionville & du Havre, en 1558 & en 1563. Quant à la justice que les Généraux doivent aux Officiers qui servent sous eux, on a vu dans les Mémoires de Villars & dans ceux de Montluc, qu'une des plus grandes louanges que méritoit le Maréchal de Brissac, étoit de relever les belles actions des Officiers de son armée, & de leur en faire honneur.

XV. *Il faut souvent qu'un Souverain fasse alliance avec un autre dont la puis-*

ſance & la réputation en impoſent, & qu'un Monarque attache à ſon ſervice un Général qui ait déjà acquis de la gloire : quand même on n'en tireroit pas un parti bien réel, leurs noms feroient toujours effet pour effrayer l'ennemi.

François I mit cette maxime en pratique dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre l'Empereur Charles-Quint : certain qu'une alliance qu'il contracteroit avec l'Empereur des Ottomans, & la préſence du fameux Barberouſſe, Roi d'Alger, en impoſeroient à ſes ennemis, il appela à ſon ſecours les Turcs. Barberouſſe parut ſur les côtes de Provence avec une flotte nombreuſe & bien équipée ; &, quoiqu'elle ne fût que médiocrement utile aux François, le Roi de France en tira cet avantage, que Charles-Quint renonça à ſes projets ſur les pays méridionaux du Royaume, ſe contentant de crier contre l'alliance monſtrueuſe (diſoit-il) des François avec les Turcs. L'Empereur, dans cette même guerre, ne négligea pas la ſeconde partie de cette maxime ; il ſut attirer à ſon ſervice le trop célebre Connétable de Bourbon, Prince du Sang ; & l'on ſait tous les maux que cette défection occaſionna à la France.

XVI. *Il est nécessaire que le Général connoisse & distingue la mesure des talens & le mérite de tous ses Officiers, afin de leur distribuer les emplois qui leur conviennent, car les uns sont bons à demeurer fermes dans un combat, les autres à faire des entreprises ; & de chacun il faut tirer, soit en ville, soit en campagne, un bon & dextre parti.*

Un grand avantage qu'un Général commandant ses compatriotes a sur un étranger, c'est celui de connoître leurs noms, leur famille, & souvent leurs caracteres, & de pouvoir les employer selon leurs talens ; au lieu que le Commandant étranger est obligé de se servir d'Officiers dont il ignore très-souvent quelle est la naissance & quelles sont les connoissances qu'ils ont acquises. Certainement le Connétable de Bourbon, à la tête de l'armée Françoise, dont il connoissoit tous les Officiers, auroit peut-être eu encore de plus grands succès qu'il n'en eut en commandant les Espagnols & les Impériaux.

XVII. *Il appartient au Maréchal de Camp de déterminer le lieu du combat, de choisir & fortifier l'assiette des logis de l'armée, de la mettre en ordre de bataille,*

de la loger & déloger, & diriger ses marches par les chemins. Il doit avoir la principale charge, après le Général, de la prévoyance des vivres & de toutes choses qui sont en l'armée : enfin, c'est sur lui que, la plupart du temps, le Général & l'armée se reposent. Au temps passé, les Maréchaux de France faisoient l'état de Maréchal de Camp où le Souverain étoit : ils menoient ordinairement l'avant-garde ; de là vient que le titre est commun du Maréchal de France & du Maréchal de Camp.

On voit, par cette maxime, que les fonctions de Maréchal de Camp, au seizieme siecle, étoient les mêmes que remplit à présent le Maréchal-Général des Logis de l'armée. Celles qui suivent le prouveront encore davantage.

XVIII. *Il est bon qu'il n'y ait qu'un Maréchal de Camp dans une armée. En trente ans que j'ai fait cet état, j'ai éprouvé que quand ils sont trois ou quatre en pareille autorité, ils viennent en dispute ou jalousie. Du moins il convient qu'il y en ait un sur les autres, & que ce soit celui qui aura fait l'état de Maréchal de Camp le plus anciennement.*

On voit par ce passage du livre du Ma-

réchal de Biron, qu'au seizieme siecle, l'état de Maréchal de Camp n'étoit point fixe & à demeure : cependant ceux qui l'avoient rempli, s'en faisoient honneur toute leur vie. Mais ce n'est qu'au commencement du regne de Louis XIV que l'état de Maréchal de Camp est devenu en France un grade régulier & perpétuel.

XIX. *Le Maréchal de Camp est la voix & commandement du Général, &, comme on dit, le porte-faix & le sommier de l'ost & de l'armée. Il faut que tout passe par son sçu, & la plupart par son ordonnance; qu'il sache toute chose, tant petite soit-elle, & qu'il en tienne comme registre pour le soulagement du Général & des Chefs principaux de l'armée; que le Grand-Maître de l'Artillerie ou son Lieutenant envoie devers lui un de ses Commissaires voir ce qui est à faire; que le Commissaire-Général des vivres ou les siens soient à toute heure à son logis pour recevoir ses commandemens; qu'il ait en main les guides, ou, pour le moins, celui qui en est Capitaine ou en a la charge, pour s'enquérir à toute heure des chemins, afin de voir la facilité ou difficulté de marcher. Les espions*

doivent passer par ses mains, pour savoir des nouvelles. des ennemis en toute sorte. Est à noter que les espions doubles sont les meilleurs, pourvu qu'ils vous soient plus fideles qu'à l'ennemi. Faut encore que le Maréchal de Camp sache du Général en quel ordre il prétend que l'on marche; savoir quelles troupes, régimens & compagnies à l'avant-garde, quelles au corps de bataille, & quelles à l'arriere-garde. Enfin il doit faire l'état pour toutes les troupes, afin qu'il n'y ait confusion.

Encore une fois, il n'y a personne qui ne reconnoisse ici les fonctions & les détails dont est à présent chargé dans nos armées le Maréchal-Général des Logis. Le Maréchal de Biron, qui convient qu'il avoit été Maréchal de Camp pendant trente ans, s'étend avec plaisir sur ce qui regarde cette place si importante dans une armée. C'est ainsi que, de nos jours, M. le Maréchal de Puisegur, qui avoit long-temps occupé avec distinction, sous le regne de Louis XIV, l'emploi de Maréchal Général des Logis, a fait un Ouvrage sur la guerre, dans lequel il s'est particuliérement attaché à relever l'importance de cette charge & à faire connoître toutes ses prérogatives.

XX. *Le Maréchal de Camp doit être accompagné de trois ou quatre Aides, gens de guerre, qui aient déjà hanté les Maréchaux de Camp & sachent bien dresser un camp, faire une assiette d'armée & les départemens des quartiers aux différentes troupes & compagnies. Bien est-il vrai qu'à présent qu'ils sont distribués par régimens, il y a moins de peine, car les Maréchaux des Logis s'emploient sous chaque Chef des régimens à départir chacune des compagnies.*

Ce que le Maréchal de Biron appelle *Maréchaux des Logis*, sont ce que nous appelons aujourd'hui *Majors de cavalerie & d'infanterie*, qui font le détail de chaque corps, & le rapportent au Major-Général de l'Infanterie & au Maréchal-Général des Logis de la Cavalerie, qui, avec le Maréchal-Général des Logis de l'armée, composent ce qu'on appelle l'*État-Major de l'armée.*

XXI. *Enfin, le Maréchal de Camp doit avoir à sa suite des Fourriers qui portent des hoquetons d'orfévrerie, pour être reconnus de chacun, & des compagnies réservées pour le suivre par-tout où il est besoin qu'il se porte, & doivent ces compagnies marcher avec lui à la tête de l'armée, jusqu'à ce que le camp soit assis*

& logé : en conséquence, elles doivent être dispensées de la garde & du service ordinaire auxquels les autres compagnies sont assujetties.

Tous ces arrangemens sont si bons, si sages & si utiles, qu'ils se pratiquent encore dans les armées Françoises, avec quelques légeres différences dans les formes & dans les termes.

XXII. *Lorsque le Souverain ou le Général en chef vient prendre possession de l'armée qui est assemblée pour entrer en campagne sous ses ordres, le Maréchal de Camp doit d'abord lui faire reconnoître quelle est l'assiette du premier camp, quels en sont les avantages & les désavantages. Le lendemain matin, le Prince ou Général doit parler aux principaux Officiers & Généraux de son armée, & délibérer avec eux sur ce qu'il seroit possible d'entreprendre eu égard à la force de l'armée dans laquelle ils sont employés, & à celle que l'ennemi peut leur opposer. Quand le Souverain & ses Officiers généraux sont ainsi convenus des principaux articles de leur projet de campagne, ils doivent tenir le lendemain un second conseil de guerre, auquel on appellera les Chefs des corps, Colonels & Mes-*

tres de Camp, afin de départir à chacun ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent pour concourir, autant qu'il dépendra d'eux & de leurs troupes, au plan & projet de campagne. Mais il ne convient pas de le communiquer entiérement, afin que le secret étant mieux gardé, l'exécution en soit plus facile. Le jour d'après, s'il est possible, il faut que le Prince ou Général fasse la montre ou revue de toute son armée rangée en bataille à la tête de son camp; qu'il décide l'ordre dans lequel elle doit combattre; qu'ensuite il se fasse rendre un compte détaillé de la force de chaque corps en particulier, de la façon dont il est habillé & armé; qu'il examine sur-tout en quoi consiste l'artillerie, & interroge ceux qui sont chargés de la commander & de la servir; qu'il ne néglige pas de connoître les canonniers, & jusques aux pionniers, & enfin qu'il s'instruise de tout ce qui regarde la subsistance du camp & de l'armée qui doit marcher en avant.

Cet article prouve que le Maréchal de Biron étoit un homme de beaucoup de détails. Il faut nécessairement l'être, soit pour commander une armée, ou pour en être l'ame, comme Maréchal-Général des Logis. Voyons à présent comment, après avoir bien connu son armée, le

Souverain ou Général en chef doit la faire décamper, marcher, & lui faire occuper de nouveaux camps pour aller en avant contre l'ennemi.

XXIII. *Le Maréchal de Camp doit aller en avant de l'armée, pour reconnoître le terrein propre à asseoir un nouveau camp, & s'il ne le trouve pas tel qu'il lui convient, au point où l'armée doit naturellement s'arrêter, chercher une demi-lieue ou une lieue par-delà. On doit désirer en l'assiette du camp un lieu avantageux, comme une petite hauteur avec la commodité de l'eau; mais tenir de telle maniere le ruisseau, que l'ennemi ne puisse vous priver de l'eau, ou que l'on ne soit pas obligé de combattre pour en conserver l'usage. Il faut, autant que l'on peut, ne* (pas) *loger les gens de pied dans un fond, surtout si l'on veut y séjourner, crainte que les soldats, ayant travaillé, ne se morfondent en l'humidité qui en sort, ce qui les fait tomber en grande maladie. Le logis du Général doit être au milieu de l'armée, & ceux des Maréchaux de Camp, avec toute leur suite, le plus près du Général qu'ils pourront. L'armée doit décamper, marcher & reprendre un nouveau camp dans le*

même ordre où elle a campé au commencement de la campagne. L'avant-garde doit donc aller devant, le corps de bataille après, & avec lui doivent se trouver les principaux bagages, & l'arriere-garde ensuite. Chacune de ces trois parties de l'armée doit être également composée de piétons & de cavalerie. Les chevau-légers sont propres à assurer la marche de l'armée & à lui servir d'escorte : ils rendent encore le même service à l'armée quand elle est campée, en allant à la découverte tout à l'entour du camp, arrêtant l'ennemi, ou du moins donnant avis de ses projets. C'est au Maréchal de Camp à recevoir les troupes qui arrivent au camp, & les placer chacune comme il convient.

Cet article confirme toujours les observations résultantes des précédens.

XXIV. *Depuis quarante ans en çà, on fait grand état des Pionniers, & l'on s'en sert non seulement pour les tranchées & fossés à faire pour l'attaque & la défense des villes, mais aussi au même usage pour la sûreté des camps. Il est certain que lesdits Pionniers sont très-utiles, & travaillent tandis que les soldats font la garde ou sont prêts à combattre. Mais on n'en*

peut pas toujours en avoir assez, & il n'est pas bon d'accoutumer les soldats à se reposer sur eux du soin de la fatigue des travaux. Les Rois vos prédécesseurs (le Maréchal de Biron adresse la parole à Henri IV) *avoient des troupes de Lansquenets, dont la moitié travailloit aux tranchées, & l'autre moitié faisoit la garde. On leur donnoit quelques testons pour ce travail extraordinaire, & faisoient plus d'ouvrage que les Pionniers, étant plus gaillards, mieux payés & mieux traités, & épargnoient les Pionniers, auxquels il faut bien donner paye, ou du moins pain & nourriture. En user ainsi, ce seroit bon moyen de dresser & discipliner nos soldats François. On leur feroit gagner quelques testons plus que leur solde accoutumée, & on les sauveroit de l'oisiveté; rien n'est pire aux soldats, parce que s'ils demeurent nonchalans & ignorans, ils ne cherchent que le pillage, jouent entre eux l'argent qu'ils y ont gagné, se corrompent & se mutinent.*

Cette observation du Maréchal de Biron est excellente; on en sent tout le prix; mais la pratique n'en est peut-être pas encore aussi suivie qu'elle devroit l'être.

XXV.

XXV. *Lorsque l'armée doit séjourner quelque temps dans un camp, & qu'il est à craindre que l'ennemi puisse l'attaquer, il faut faire un retranchement tout autour du camp, ou du moins à la tête, si l'on est bien assuré des deux côtés.*

Les Romains ne manquoient jamais à retrancher leurs camps : les soldats travailloient aux retranchemens à mesure qu'ils y entroient, & faisoient ces travaux tout armés. Aujourd'hui nous ne croyons pas que les retranchemens soient fort nécessaires, excepté dans certaines circonstances ; mais nous venons de voir que le Maréchal de Biron pensoit que dans ce cas-là il falloit faire travailler les soldats plutôt que de simples Pionniers.

Les retranchemens sont très-bons pour assurer la tranquillité de l'armée dans son camp. Si l'armée campée est foible, elle doit s'y renfermer & y résister à l'ennemi : mais si elle est en état de lui faire tête, il faut qu'elle sorte de ses retranchemens pour combattre.

On lit dans des manuscrits attribués au Maréchal de Biron, & plus amples que l'imprimé, que tout ce qu'on peut espérer en restant dans ses lignes, c'est de n'être pas

vaincu; mais que pour combattre & vaincre, il faut ſe mettre en bataille au dehors de ſes retranchemens, mais ne pas s'en tenir trop près, dans la crainte d'être culbuté dans ſes propres foſſés.

XXVI. *C'eſt encore au Maréchal de Camp à diſpoſer des quartiers d'hiver, & à y placer toutes les troupes à peu près de la même maniere qu'elles ont été campées la campagne précédente; en ſorte que tous les quartiers aient entre eux des communications libres, & qu'ils puiſſent ſe ſoutenir, ſe défendre, & enfin ſe réunir lorſqu'il ſera queſtion de marcher en avant.*

C'eſt un des objets les plus importans à concerter entre le Général en chef & le Maréchal de Camp; car il y va du ſervice du Souverain, de l'honneur des Généraux, & du ſalut de tous.

XXVII. *Lorſque l'armée reſte longtemps dans le même camp, il faut la faire mettre de temps en temps en bataille, comme ſi elle devoit combattre, faire marcher les troupes de différens côtés, & les exercer, pour les tenir en haleine & leur faire reconnoître les manœuvres qu'elles doivent exécuter dans le cas où l'on viendroit les*

attaquer, ou dans celui où elles devroient attaquer elles-mêmes.

Précepte très-utile.

XXVIII. *Avant que de faire décamper l'armée, il faut envoyer reconnoître le pays par quelqu'un qui mérite confiance, & qui voye ou entende les rapports avec attention & sang froid ; car il est souvent résulté les plus grands inconvéniens, pour avoir eu de faux avis, venant de gens à qui la peur avoit grossi les objets, ou qui ne s'étoient pas donné la peine de bien remarquer.*

XXIX. *Il ne faut pas craindre de faire faire à une armée une lieue ou deux de plus pour lui faire prendre un chemin sec & par lequel l'artillerie & les gros bagages puissent passer en sûreté sans s'embourber ; car le retard & les embarras qui résultent des mauvais chemins, sont bien pires que le détour. Il faut sur-tout aller chercher les ponts, après s'être bien assuré qu'ils ne seront pas rompus par l'ennemi.*

XXX. *Il faut éviter, autant que faire se pourra, de faire arriver de nuit l'armée dans son nouveau camp ; pour cet effet, il faut toujours la faire partir de bonne heure,*

après avoir pourvu à sa subsistance pour la journée, mais sur-tout pour le moment de son arrivée au camp. Pour cet effet, il faut que le soldat porte avec lui du pain, pour pouvoir faire halte & repaître au milieu de la marche, si elle est longue, & faire marcher avec chaque division, des provisions suffisantes pour que le soldat puisse manger en arrivant.

XXXI. *Il est à souhaiter qu'une armée puisse marcher sur plusieurs colonnes, & alors celle du milieu doit-être principalement composée d'infanterie, du bagage, & du gros canon, & celles de la droite & de la gauche, de la plus grande partie de la cavalerie.* Les marches que l'on est obligé de faire sur une seule colonne sont bien plus difficiles. En général, les différences qui se trouvent dans la situation du pays, dans les terreins à parcourir, & autres circonstances, nécessitent une grande quantité de variétés dans les marches aussi bien que dans les campemens; mais il y a des regles générales applicables à tous les cas.

XXXII. Le dernier Chapitre des Ouvrages du Maréchal de Biron est inti-

tulé *des Entreprises*. J'ai déjà dit qu'il étoit plus ou moins long dans les différens Manuscrits; mais en général l'Auteur s'est bien moins étendu sur cet objet que sur les qualités & les fonctions du Général & du Maréchal de Camp. Il paroît que ce dernier objet étoit le principal de son travail, & ce qu'Henri IV avoit surtout exigé qu'il mît par écrit, peut-être aussi n'a-t-il pas eu le temps de remplir sa tâche en entier. Il est même étonnant qu'il ait pu écrire autant de Maximes, au milieu des occupations qu'il avoit pendant les premieres années du regne d'Henri IV; car, quoique Maréchal de France, il faisoit encore les fonctions de premier & principal Maréchal de Camp dans l'armée du Roi, c'est-à-dire qu'il en suivoit tous les détails: il commandoit l'avant-garde, & combattoit de sa personne, comme il fit aux batailles d'Arques & d'Ivri; il faisoit des siéges, témoins ceux de Rouen, du Mans, d'Alençon, & de Paris en 1590; de plus il assistoit aux Conseils, négocioit, &, pendant deux ans, il eut la garde des Sceaux en l'absence du Chancelier de Chiverny.

Pour revenir aux entreprises, il com-

mence par quelques Maximes générales, telles que celle-ci.

Il ne faut pas qu'aucun jeune Capitaine ou Volontaire entreprenne quelque chose sans l'exprès commandement ou la permission du Général; il faut même punir sévérement les imprudences de cette espece, parce qu'elles ont souvent été suivies des conséquences les plus dangereuses.

XXXIII. Les entreprises à la guerre peuvent se diviser en trois classes, les surprises & attaques particulieres, les siéges & les batailles. Le Maréchal de Biron ne donne que des principes très-courts, très-généraux, mais fort justes, sur ces trois grands objets. *Quant aux surprises, elles demandent de la diligence & du secret. Lorsque le plan en a été bien conçu, il ne faut pas différer un moment à l'exécuter. Il faut que toutes les parties qui doivent y concourir s'accordent pour les faire réussir. Mais comme tout dépend du secret, il est nécessaire que chaque Officier ne soit précisément instruit que de ce qu'il doit faire, & que le Général réserve l'ensemble pour lui seul & son Maréchal de Camp.*

Le plus bel exemple de ſurpriſe de place qu'il y ait eu pendant le cours du ſeizieme ſiécle, ce fut celle de Calais par le Duc de Guiſe, en 1558. On peut bien l'appeler ainſi; car le projet en fut conduit avec tout le myſtere & le ſecret imaginables. Depuis long-temps, Calais étoit la ſeule place qui reſtât aux Anglois en France; elle étoit entourée des poſſeſſions Françoiſes, & par cette raiſon toujours menacée : mais on la croyoit forte, bien munie, & remplie d'une nombreuſe garniſon. Elle étoit ſituée ſur la mer, par conſéquent à portée de recevoir des ſecours d'Angleterre; tout cela faiſoit croire qu'on ne pouvoit s'en emparer qu'après un long ſiége. Les Anglois ne voyoient point d'armée formidable raſſemblée pour le tenter; la France paroiſſoit abattue par la perte de la bataille de Saint-Quentin; le Connétable de Montmorenci & l'Amiral de Coligni étoient priſonniers : le Duc de Guiſe avoit été nommé Lieutenant-Général du Royaume; mais on ne ſavoit pas quels étoient ſes projets; on lui voyoit au contraire aſſembler une armée ſur les frontieres de la Champagne, & c'étoit dans ce temps qu'il méditoit la priſe de Calais. Il donna des rendez-

vous mystérieux à ses troupes, appela auprès de lui des Officiers dont il connoissoit la valeur, mais sans leur dire de quoi il étoit question ; il n'y eut qu'à Tavannes qu'il confia son secret en entier. Il fit avancer avec promptitude son artillerie ; & sous prétexte de visiter les places de Picardie, n'ayant l'air de mener avec lui qu'une simple escorte, il se trouva un matin au bord des marais qui environnent Calais : il avoit fait prendre à ses troupes une quantité de claies poissées, avec lesquelles il leur fit traverser ces marais, tandis que de deux autres côtés il attaquoit le fort Nieulai & le Risban, qui furent bientôt emportés. Les Anglois, embarrassés à faire face de tous ces différens côtés, se réduisirent à défendre le château ; mais les murailles en étoient vieilles & non terrassées, elles céderent bientôt aux efforts de l'artillerie. La breche étant faite, le Duc de Guise ordonna l'assaut : on le croyoit impraticable, parce que le fossé étoit ordinairement plein d'eau ; mais il prit le temps de la basse marée : les soldats le traverserent & emporterent le château. La ville se trouvant sans défense, capitula ; on donna des otages de part & d'autre ; en-

fin, les Anglois furent obligés de sortir, vie sauve, mais sans armes. On força même les habitans à évacuer la Place. Tel fut le succès de l'entreprise sur Calais, qui fut aussi brillante que rapide, tandis que, deux cent douze ans auparavant, Edouard III ne put s'en emparer qu'après un siége qui dura plus d'un an.

Nous avons vu dans les Mémoires de Boivin du Villars, que le Maréchal de Brissac fit sur Saint - Ballin en Piémont une entreprise qui réussit, grace au courage des jeunes Princes François, mais sur-tout au secret que le Général garda, même à l'égard de ceux qu'il y employa, & qui ne surent leur destination qu'à l'instant qu'il fallut combattre. Tavannes remarque que le Maréchal de Brissac étoit si ponctuel dans ses mesures & ses moyens, qu'il faisoit ce que Tavannes appelle *des entreprises par supputation*, c'est-à-dire qu'il savoit à la minute combien de temps il devoit employer à une expédition : malheureusement Tavannes ne nous dit point dans quelles occasions Brissac se servit avec un succès décidé de ce difficile calcul ; il nous assure seulement que le Maréchal se proposant de surprendre une ville & de battre ensuite les ennemis qui

s'avanceroient pour la secourir, fit marcher ses troupes de trois points différens: elles arriverent ensemble devant la place; elles y donnerent l'assaut, & s'en emparerent en aussi peu de temps qu'il l'avoit présumé. On leur donna encore quelques heures pour le pillage; on les rallia aussitôt après, & elles s'avancerent au devant de l'ennemi, qui, selon la supputation de Brissac, avoit été averti par un poste avancé, & qui, s'étant formé & mis en marche, avoit employé de son côté le temps qu'il lui falloit pour se trouver en présence des troupes victorieuses. Brissac battit les Espagnols, sans qu'aucun accident dérangeât sa combinaison & s'opposât au succès de son entreprise.

D'après un aussi bel exemple, lorsqu'un Général veut surprendre son ennemi, il faut qu'il calcule tout le temps que les marches & les attaques doivent consumer: mais ose-t-on se flatter que cette supputation puisse être suivie de point en point, sans qu'aucune circonstance fâcheuse ne retarde les marches? Peut-on s'assurer qu'après la prise de la ville ou la défaite du corps ennemi, le soldat ne se débandera pas pour piller, & qu'enfin le hasard secondera en tout la prévoyance

du Général ? Combien de troupes victorieuses, qui, s'étant abandonnées indiscrétement au pillage, ont été battues par celles qu'elles venoient de vaincre ?

XXXIV. *En formant son plan & ses projets de campagne, le Général doit prévoir quels siéges il doit entreprendre en cas qu'il agisse à l'offensive, ou, s'il est réduit à la défensive, quels sont ceux qu'il peut craindre. Il doit concerter avec son Maréchal de Camp les moyens de réussir dans les uns & de soutenir les autres. Toutes ces dispositions & les préparatifs, sur-tout pour l'offensive, doivent se faire avec assez de mystere pour qu'on ne découvre point quels sont leurs projets & de quel côté ils doivent se porter d'abord. S'il se trouve à quelques journées en avant, dans le pays ennemi, quelque ville considérable, peuplée, riche, commerçante, & mal fortifiée, il faut s'en saisir pour en faire une place d'armes, & y établir des magasins & un dépôt général de munitions de guerre & de bouche, qui fournissent, pendant toute la campagne suivante, des ressources à l'armée ; il faut que cette ville puisse même, en cas d'accident, lui servir de retraite : cependant si*

elle se trouvoit bien fortifiée & difficile à assiéger, il ne faudroit pas s'arrêter trop long-temps à ce siége, qui pourroit consumer toute la saison de la campagne, faire perdre bien du monde, & être troublé par une armée ennemie. En pénétrant dans le pays, on peut laisser en arriere ou quelques villes ou quelques châteaux dont les garnisons soient foibles, mais non pas des places garnies de troupes assez considérables pour couper les communications avec les magasins & la retraite. Il y a trois manieres d'attaquer & de prendre les villes; savoir : 1°. la surprise ou l'attaque prompte, par assaut ou par escalade : 2°. le blocus & la réduction par famine : 3°. le siége en forme. C'est au Maréchal de Camp à ordonner les préparatifs de l'attaque dans les surprises, ou à faire l'investissement & à former le blocus : mais c'est aux Ingénieurs à faire les lignes de circonvallation & celles de contrevallation, dont les unes entourent la place & couvrent les quartiers des assiégeans contre les sorties; les autres les défendent contre l'ennemi du dehors. C'est à ces mêmes Ingénieurs à ouvrir les tranchées, à pousser les travaux, & aux Officiers d'artillerie à foudroyer la place, & à en détruire les défenses avec le canon.

Le Maréchal de Biron remarque avec raiſon que ces deux claſſes d'Officiers, les Artilleurs & les Ingénieurs, ont des fonctions tout à fait à part, & qu'ils doivent ſe concilier avec le Maréchal de Camp, mais non pas en dépendre abſolument.

Les principaux ſiéges qui aient été faits & ſoutenus par des Officiers & ſoldats François, auxquels le Maréchal de Biron peut avoir aſſiſté, ou dont les détails peuvent lui avoir été racontés par des témoins oculaires, ſont :

1°. Celui de Naples, en 1503, ſous le regne de Louis XII. Le perfide Roi d'Arragon, Ferdinand, ſurnommé le Catholique, ayant abuſé de la bonne foi de Louis, promit de partager avec lui le Royaume de Naples; mais dans ce temps il ordonnoit à Gonſalve, ſurnommé le *grand Capitaine*, de chaſſer les François de ce Royaume. Gonſalve les attaqua dans Naples même; une partie ſe réfugia dans le château Neuf, & une autre dans le château de l'Œuf. Ils y furent aſſiégés, & ſe défendirent avec la derniere vigueur. Quoiqu'ils n'euſſent aucune eſpérance de ſecours, on ne peut ſavoir quand ils auroient

été réduits à se rendre, si un Officier de fortune, Espagnol de naissance, nommé *Don Pedre de Navarre*, n'avoit employé le terrible moyen des mines. Ce fut au siége du château Neuf qu'elles furent employées pour la premiere fois. Une partie des murs écroula; la breche se trouva tout d'un coup énorme: les assiégés n'y étant pas préparés, ne purent la défendre; toute la garnison fut passée au fil de l'épée. Celle du château de l'Œuf n'eut pas un sort plus heureux, quoique l'exemple de ce qui venoit de se passer dans le premier de ces châteaux ne diminuât rien de l'intrépidité du Commandant du second; c'étoit un Gentilhomme d'Auvergne, nommé *Chavagnac*, d'une illustre famille, qui subsiste encore avec éclat dans cette Province. En lui apprenant le désastre de son confrere, on lui conseilla en vain de l'éviter; il dit qu'il vouloit s'enterrer sous les ruines de la petite place qui lui avoit été confiée. On usa encore contre lui du même moyen; il fut écrasé sous les débris d'une tour avec presque toute sa garnison. Cet heureux & effroyable succès des mines en rendit en très-peu de temps l'usage très-commun. On en usa dans une infinité de siéges; l'effet en fut tou-

jours très-meurtrier, parce que l'on n'avoit point encore imaginé les contre-mines.

Sept ans après, en 1510, Alexandre Trivulce & la Comtesse de la Mirandole sa niece, soutinrent, dans la petite ville de la Mirandole, un siége mémorable, contre le Pape Jules II, qui y étoit en personne à la tête de son armée. L'ardeur & les talens militaires dont ce Souverain Pontife fit parade dans cette occasion, parurent plus ridicules qu'admirables. Jules avoit échappé à Bayard, qui avoit pensé l'enlever au moment qu'il alloit joindre ses troupes qui étoient occupées au siége. On le vit, armé de toutes pieces, parcourir leurs rangs à cheval, approcher des batteries, & encourager, par ses bénédictions & ses libéralités, les canonniers à faire grand feu : il avoit placé sa tente tellement à portée des attaques, qu'elle fut plusieurs fois renversée par des boulets partis de la place. On eut de la peine à engager le St. Pere à se loger plus loin : ce ne fut qu'après plusieurs jours d'attaque (& non de tranchées, car elles n'étoient point encore en usage), que la breche se trouvant considérable, Trivulce, perdant toute espérance d'être secouru, demanda enfin

à capituler. Le Saint Pere ne consentit qu'avec peine à ne pas passer au fil de l'épée toute la garnison Françoise & Italienne, quoiqu'elle fût toute Catholique & lui demandât grace : enfin, il se prêta à la laisser sortir, la vie sauve, & il fit son entrée dans la Mirandole, par la breche, la cuirasse sur le dos & le casque en tête.

Ce fut dans cette même guerre & environ un an après, que Gaston de Foix, Duc de Nemours, força le Pape Jules II à lever le siége de Boulogne. Le fameux Pierre de Navarre, inventeur des mines, étoit à ce siége, du côté du Pape, & l'on prétend que le hasard lui fit faire, de son nouveau secret, une expérience bien singuliere. Jules ne trouvant pas que la breche faite par son artillerie fût encore suffisante pour mener ses troupes à l'assaut, donna ordre à Navarre de miner un pan de muraille; ce qu'il fit. L'armée Papale se rangea pour attendre l'effet de la mine & monter à l'assaut dès qu'elle auroit joué. D'un autre côté, la garnison Françoise, dans Boulogne, étoit rangée derriere les murailles, & bien disposée à se défendre; à l'instant un coup terrible annonce l'explosion de la mine;

la muraille s'éleve en l'air de la hauteur de plusieurs toises ; les deux armées opposées purent se voir un moment sans obstacle ; mais elles n'eurent assurément pas le temps de s'attaquer ; car aussi-tôt la muraille retombe sur ses fondemens, & rétablit la barriere qui sépare les assiégés & les assiégeans. Cet événement fut regardé, avec une apparence de fondement, comme un miracle ; mais, par l'événement, il fut contraire au Pape, & favorable aux François ; car dès le lendemain, le Duc de Nemours ayant fait une diligence incroyable, malgré le vent, la pluie & la neige, entra dans Boulogne à la tête de onze mille fantassins & de treize cents lances, & força Jules II à lever le siége.

A peine le Duc de Nemours eut-il délivré Boulogne, qu'ayant appris que les Vénitiens s'étoient emparés de la ville de Bresse & avoient forcé la garnison Françoise de se retirer dans le château, il y vola avec son armée ; &, malgré les obstacles que la saison pluvieuse lui opposa chemin faisant, il battit un corps de troupes Vénitiennes, passa le Mincio débordé, força un autre corps d'ennemis retranchés dans une Abbaye, & enfin

fit l'attaque la plus vive de la ſeule porte de Breſſe que les Vénitiens n'euſſent pas murée en ſe renfermant dans la ville. Ce fut au brave Yves d'Alegre & à Bayard, l'ami de celui-ci, qu'il confia le ſoin de cette attaque : Bayard y fut dangereuſement bleſſé; mais cet accident ne fit qu'encourager les troupes Françoiſes à le venger. La porte fut enfoncée, les retranchemens qu'on trouva derriere forcés, les Vénitiens pourſuivis de rue en rue, enfin la ville priſe. Tel fut le ſecond exploit du Duc de Nemours pendant cette campagne de 1512, qui ſe termina par la victoire de Ravennes, remportée par les François, mais ſuivie de la funeſte mort du jeune Prince leur Général.

Biron ne pouvoit pas avoir vu le fameux ſiége de Terouane de 1513, mais il avoit ſûrement connu des gens qui s'y étoient trouvés. Cette place étoit ſituée en Artois. Henri VIII, qui faiſoit alors la guerre à Louis XII, réſolut de l'aſſiéger. Il vint à ce ſiége en perſonne avec l'Empereur Maximilien, ſon allié. On prétend que ce premier Monarque de l'Europe étoit payé par les Anglois, & recevoit pour ſa ſolde perſonnelle cent écus par jour du Roi Henri VIII. Le ſiége dura pen-

dant six semaines, &, au bout de ce temps, les Anglois étoient si peu avancés, que le Roi de France, qui étoit à la tête de son armée en Picardie, fut averti que s'il pouvoit faire entrer dans la ville quelques munitions de guerre & de bouche, elle se défendroit si long-temps, que les Anglois seroient obligés de lever le siége. Sur cet avis, on commanda un gros détachement de cavalerie qui s'approcha de la place au moment que les assiégeans s'y attendoient le moins. Chaque cavalier étoit chargé d'un sac de farine ou de poudre à canon, & avoit devant lui une piece de viande salée : ils jeterent ces provisions dans le fossé, & la garnison les enleva sur le champ. Malheureusement le détachement ne fit pas sa retraite avec autant d'ordre, de diligence & d'attention qu'il en avoit mis à exécuter sa commission. Les cavaliers, débarrassés de leur fardeau, voulurent prendre haleine avant que d'avoir dépassé les quartiers Anglois. Ceux-ci se rassemblerent & tomberent sur eux : les François fuirent en désordre & de toute la vîtesse de leurs chevaux, ce qui fit surnommer cette action la *Journée des éperons*. Peu furent tués & pris ; cependant

Bayard, qui n'avoit pas ſui comme les autres, fut fait priſonnier. Nous avons vu dans l'extrait de ſa vie la façon ſinguliere dont il ſe rendit & ſe tira enſuite d'affaire. Apparemment que la nouvelle de cette déroute découragea les défenſeurs de Terouane, car, malgré qu'elle eût reçu du ſecours, la ville ſe rendit quatre jours après par capitulation. Elle fut mal obſervée, & Terouane fut brûlée & raſée. Elle ſe releva cependant de ſes ruines; mais dans le même ſiecle, quarante ans après, en 1553, elle fut de nouveau aſſiégée par l'Empereur Charles-Quint, qui la prit, malgré la belle défenſe d'André de Montalembert, Seigneur d'Eſſé, qui fut tué ſur la breche. Ce fut François de Montmorenci, fils du Connétable, qui rendit Terouane; &, pour cette fois, elle fut ſi bien raſée, qu'actuellement même il n'en reſte aucun veſtige.

La défenſe de Mezieres par le brave Capitaine Bayard (1520), eſt encore un de ces événemens dont les vieux Militaires entretinrent ſûrement Biron pendant ſa jeuneſſe. Charles-Quint ayant fait marcher une armée de trente-cinq mille hommes vers la Champagne, le Conſeil de François I jugea que les places de cette frontiere n'étoient pas en état de ſe

défendre, qu'il valoit mieux les abandonner ou les brûler, entre autres Mezieres, & dévaster les environs, pour affamer les Impériaux. Bayard seul offrit de s'enfermer dans Mezieres, & déclara qu'il en rendroit bon compte. » Sire, dit-il au » Roi, il n'y a point de places foibles où » il y a de braves gens pour les défendre «. On juge bien qu'il lui fut permis d'exécuter ce qu'il proposoit. Arrivé dans Mezieres, il en fit sortir toutes les bouches inutiles pendant qu'elles pouvoient encore se retirer sans danger; il fit rompre le pont de la Meuse, & travailler aux anciennes fortifications & à en construire de nouvelles. Il encourageoit les travailleurs, & mettoit lui-même la main à la pioche. Avec de bons propos militaires, il établissoit la confiance parmi les habitans & la garnison. Peu de jours après son arrivée, le Comte de Nassau le fit sommer par un Héraut, auquel on sait qu'il répondit, » qu'il n'avoit d'autre pont » pour sortir de la place, que celui qu'il » feroit avec les corps des assiégeans «. Les Impériaux, voyant qu'ils devoient s'attendre à une vigoureuse résistance, employerent les moyens les plus terribles & qu'ils crurent les plus efficaces pour

réduire la place. Ce fut là qu'on fit, dit-on, le premier usage des bombes & des mortiers. Bayard n'étoit pas homme à se laisser effrayer par aucune nouveauté, & deux mille hommes de sa garnison ayant déserté : » Tant mieux, dit-il, » j'aime bien mieux ces coquins dehors » que dedans «. Cependant, étant vivement pressé, il se servit d'une ruse, pour rendre suspect le Comte de Nassau au Général Sickengen, qui partageoit avec lui le commandement des troupes Impériales. Il écrivit une lettre à Robert de la Marck, Seigneur de Sedan, dans laquelle il lui faisoit part que le Comte de Nassau étoit disposé à quitter le parti de l'Empereur, & il la fit adroitement tomber entre les mains de Sickengen : dès-lors les deux Généraux se défierent l'un de l'autre, & vécurent si mal ensemble, que le siége n'avançant pas, ils furent contraints de le lever.

Biron étoit au monde, mais ne servoit pas encore lors du siége & de la belle retraite de Landrecies (1543). Cette place étoit assiégée par l'Empereur Charles-Quint; ses fortifications étoient foibles, mais elle étoit défendue par une bonne garnison, commandée par le brave

Capitaine la Lande & Montalembert d'Eſſé. Pendant pluſieurs mois, l'Empereur, avec dix-huit mille fantaſſins Eſpagnols, ſix mille Anglois, & entre douze & quinze cents hommes de cavalerie, mit tout en œuvre pour forcer Landrecies, & n'en put venir à bout. François I s'en approcha avec ſon armée, y jeta de nouveaux ſecours d'hommes & de munitions, fit ſa retraite en bon ordre & en préſence de ſon ennemi, & obligea Charles Quint à abandonner le ſiége.

J'ai aſſez parlé du ſiége de Metz, que le même Empereur fut forcé de lever ſur la fin de l'année 1552. Le Maréchal de Biron y étoit. Ce fut la premiere occaſion qu'il eut d'étudier l'Art de la guerre, relativement aux ſiéges, & ce fut certainement une des plus inſtructives.

Il a pu auſſi ſe trouver au ſiége d'Yvoi, qui fut pris par les François la même année; mais cette conquête ne fut peut-être due qu'à la lâcheté d'une partie de la garniſon du Comte de Mansfeld, Général des Impériaux. Ces Allemands ſe révolterent au moment où il étoit prêt à ſoutenir l'aſſaut. Mansfeld, indigné de cette défection, fit appeler les priſonniers François faits durant le ſiége, & leur dit: » Je

» vous prends à témoin de la méprisable
» conduite de mes troupes ; retournez dans
» votre camp, & dites à vos Généraux,
» que je suis disposé à me rendre prison-
» nier de guerre avec ma garnison, & que
» je leur demande leur estime «.

Biron servoit en Piémont lorsque Montluc défendoit Sienne. J'ai assez parlé des événemens de ce siége ; j'ai relevé les fautes qu'y fit le Capitaine Gascon, & qui ne purent échapper aux observations de Biron ; je me suis également étendu sur le siége de Saint-Quentin, soutenu par l'Amiral de Coligni en 1557 ; si Biron n'en fut pas témoin, il en connut au moins tous les détails, très instructifs pour un Militaire.

En 1569, il servit au siége de Saint-Jean-d'Angely, après avoir essayé de négocier avec les habitans, pour les déterminer à la soumission. De Piles, qui étoit Gouverneur de la place, refusa tous moyens de conciliation, & fit la défense la plus vigoureuse. Biron, sous le Duc d'Anjou, exerça pendant ce siége, non seulement les fonctions de Maréchal de Camp (Maréchal-Général des Logis), mais aussi celles de Commandant de l'Artillerie : la charge ou dignité de Grand-Maître étant venue à

vaquer durant cette entreprise, par la mort de la Bourdaisiere, Biron l'obtint. Animé par cette nouvelle grace, il redoubla de zele; cependant le siége, commencé au mois d'Octobre, ne finit que le 2 Décembre. Ce fut Biron qui dressa la capitulation, à laquelle de Piles ne se réduisit que parce que les vivres lui manquoient absolument.

Enfin, Biron se trouva aussi au siége de la Rochelle en 1572. Ce fut même lui qui le commença, après avoir inutilement voulu engager les habitans à se soumettre. Le Duc d'Anjou vint bientôt prendre le commandement de l'armée assiégeante, & poussa le siége avec vigueur, jusqu'à ce qu'il reçût la nouvelle de son élection à la Couronne de Pologne. Alors Catherine de Médicis & Charles IX prétendirent à tout prix terminer ce siége par un accommodement. Biron s'y opposa autant qu'il put; il se faisoit fort de réduire la place en peu de temps, & avoit regret à neuf assauts inutiles & à tant de poudre & de boulets perdus. Il fallut bien qu'il se retirât; il essuya même à ce sujet, de la part du nouveau Roi de Pologne, les propos les plus durs, sur son obstination à s'opposer à un

accommodement ou *paix plâtrée*, qu'il ſavoit bien qu'on n'obſerveroit pas.

XXXV. Juſqu'à la fin du ſeizieme ſiecle, par conſéquent lorſque le Maréchal de Biron écrivoit, on ne prenoit pas toujours le mot de *bataille* dans le ſens que nous l'entendons aujourd'hui. On l'employoit pour exprimer le corps principal de l'armée, placé au centre, que nous appelons encore aujourd'hui *corps de bataille*; quelquefois l'armée entiere s'appeloit la *bataille*; & c'eſt dans ce ſens que nous diſons encore *ordre de bataille*. Mais l'acception dans laquelle nous prenons aujourd'hui le mot *bataille*, eſt pour exprimer le combat général de toute une armée formée en ligne, contre une autre. Quand il n'y a que des détachemens ou des parties des deux armées qui s'attaquent, ce n'eſt qu'un combat. Quand une des deux armées ou un des corps combattans eſt retranché derriere des lignes, ou dans une poſition avantageuſe dans laquelle on eſt contraint de la forcer, le combat s'appelle *attaque de lignes ou de poſtes*. C'eſt d'après ces définitions que je vais rédiger le peu de maxi-

mes que le Maréchal de Biron nous a laissé sur les batailles & les combats.

Les vraies *batailles sont les actions les plus brillantes & les plus intéressantes de la guerre : étant données à propos, elles décident souvent du sort de toute une campagne & quelquefois de toute une Province; mais c'est par cette raison-là même qu'il ne faut les hasarder qu'autant qu'on est presque assuré d'en tirer le plus grand parti, puisque si le Général la perd complétement, il peut être lui-même perdu sans ressource, & que, s'il n'a qu'un demi-succès, il peut être affoibli au point de ne pouvoir tirer aucun fruit du reste de la campagne. Mais il est quelquefois aussi difficile d'éviter la bataille, que de trouver le moment de la livrer avantageusement. C'est dans ces occasions que le Commandant en chef d'une armée a le plus grand besoin de la force de son génie, de sa prudence, & de cette fermeté d'ame qui empêche qu'on ne se trouble lorsque les choses ne vont pas comme on l'espéroit. C'est encore dans ces occasions que le Maréchal de Camp est bien nécessaire pour faire exécuter les premieres dispositions du Géneral, ou pour les rétablir quand elles se dérangent.*

Le Général & son Maréchal de Camp

doivent avoir leurs plans tout dressés, dans les deux cas où ils peuvent se trouver, soit qu'ils remportent la victoire, ou qu'ils soient battus. Dans le premier, il faut savoir s'en assurer, achever la défaite de l'ennemi, & le poursuivre, cependant avec certaines mesures & des précautions. Dans le cas contraire, il faut avoir ses arrangemens tout faits pour la retraite. Dans les batailles rangées, il est essentiel d'avoir un corps de réserve disposé à se porter, au premier ordre, du côté où l'on peut craindre d'être forcé. Ce sont de grandes questions de savoir s'il faut présenter à l'ennemi un front plus ou moins étendu; si l'armée doit être rangée sur une ligne seule ou sur deux, en ligne droite, en potence, ou en colonnes; si la cavalerie doit être également distribuée aux deux ailes, ou s'il doit y en avoir plus d'un côté que de l'autre; si l'artillerie doit être toute-entiere au corps de bataille. On ne peut pas établir de regle générale à ce sujet. C'est au Chef de l'armée à se déterminer, suivant la disposition du terrein, la force & la composition des deux armées.

Ou l'on combat en plaine, ou l'une des deux armées est retranchée derriere des lignes, ou elle en a derriere elle pour sa

retraite. Dans ces divers cas, les dispositions doivent être différentes, & l'on se détermine suivant les circonstances. Il y a beaucoup de désavantage à combattre derriere des lignes, à moins que l'on n'ait que de l'infanterie, & que l'ennemi qui vous attaque n'ait que de la cavalerie.

Tout ce que nous avons dit des batailles, qui sont des combats généraux entre deux armées, peut s'appliquer aux combats particuliers, quoiqu'ils aient moins de conséquence. Il faut savoir également ou les donner ou les éviter suivant les circonstances, & sur-tout prendre garde qu'ils n'engagent une affaire générale, quand on n'y est pas préparé ; ce qui arrive quelquefois.

C'est un grand point que de savoir rallier les troupes à propos, & les ramener au combat. Il y a eu nombre de batailles gagnées par ce moyen, au moment qu'on les croyoit perdues.

Les principales batailles du seizieme siecle, auxquelles Biron a pu se trouver, ou dont il a pu entendre le récit par des témoins oculaires, sont, 1°. celles de Séminara & de Cerignoles, données en 1503, dans le Royaume de Naples. L'une & l'autre furent perdues par la faute des Chefs, qui

d'ailleurs étoient des gens de qualité & très-bons Militaires, mais trop téméraires. Ce fut Gonſalve de Cordoue, Général Eſpagnol, ſurnommé le *Grand Capitaine*, qui les gagna toutes les deux; la premiere contre Robert Stuart d'Aubigny, Ecoſſois, Général des troupes de Louis XII dans le Royaume de Naples, qui, ſe fiant trop à la fortune, qui l'avoit favoriſé d'abord, éprouva enſuite le plus cruel revers; la ſeconde, contre Louis d'Armagnac, Duc de Nemours, qui, ſe trouvant piqué des reproches que lui faiſoient deux braves Chevaliers de ſon armée, ſur ce qu'il n'oſoit accepter la bataille que Gonſalve lui préſentoit, voulut leur montrer qu'il n'avoit pas peur, en ſe jetant imprudemment ſur les ennemis. Gonſalve l'enveloppa & le défit; il fut tué dans la mêlée. En lui finit (du moins à ce que l'on crut généralement alors) l'illuſtre Maiſon d'Armagnac, qui deſcendoit de Charibert, fils de Clotaire II, Roi de France de la premiere Race.

La bataille d'Aignadel fut gagnée, en 1509, par Louis XII en perſonne, contre les Vénitiens commandés par Barthelemi d'Alviane. Ce fut l'imprudence de ce Général qui fut cauſe de la perte de

la bataille; il avoit mis l'armée Françoise dans une position telle qu'elle se fût trouvée nécessairement ruinée, si d'Alviane ne se fût pressé de la combattre. Louis XII se conduisit dans cette occasion en véritable Héros; il s'exposa aux plus grands dangers, & répondit à ceux qui vouloient lui remontrer qu'il hasardoit sa personne, que s'ils avoient peur, ils n'avoient qu'à se cacher derriere lui. La Gendarmerie Françoise, encouragée par l'exemple de son Roi, fit des prodiges de valeur, on peut même dire de témérité. L'armée Vénitienne fut entiérement défaite, & le Général pris avec sa nombreuse artillerie: cependant on ne perdit pas cinq cents François, quoiqu'il restât quinze mille Vénitiens sur la place.

J'ai déjà plus d'une fois parlé de la bataille de Ravennes, livrée en 1512; cette brillante action de guerre nous fournit encore une grande preuve de ce que peut entreprendre & exécuter la Noblesse Françoise quand elle s'abandonne à sa valeur naturelle; mais plus elle est ardente, plus elle a besoin d'être conduite par un Général sage & expérimenté; c'est le défaut de cette sagesse & de cette expérience, qui fit périr le jeune Prince

Gaſton de Foix au ſein de la victoire & à la fin de la campagne la plus glorieuſe.

Nous avons, dans la bataille de Marignan (livrée dans le Milanois par François I aux Suiſſes, l'an 1515, la premiere de ſon regne), la preuve que les François, dès le ſeizieme ſiecle, ſavoient quelquefois auſſi bien ſoutenir les attaques que les faire. Le 13 Septembre 1515, vingt-ſept mille Suiſſes, follement encouragés par la folle éloquence du Cardinal Schinner, Evêque de Sion, s'avancerent pour attaquer l'armée Françoiſe, où le Roi étoit en perſonne. Il dînoit; on ſonne l'alarme: François I ſe leve, diſpoſe ſes Guerriers, attend l'ennemi. Son avant-garde étoit couverte d'un large foſſé & de ſoixante-douze pieces d'artillerie, gardées par les Lanſquenets. Le deſſein des Suiſſes étoit d'attaquer ce corps redoutable, pour enlever les canons, comme ils avoient fait à la journée de Novare (en 1513), où la priſe de l'artillerie leur avoit donné la victoire. Ils s'approchent & ſoutiennent avec fermeté le feu terrible des François. Huit cents Lanſquenets fondent ſur eux avec plus de courage que de prudence. Ils les reçoivent ſans s'ébranler, les enfoncent enſuite,

les

les accablent, les poursuivent jusque dans le camp, s'emparent de quatre coulevrines, & menacent d'une entiere défaite ces assaillans téméraires. Le Roi voit le danger. Dans ce moment, deux mille Suisses passerent devant ce Prince, qui les chargea vivement & les mit en fuite : ce ne fut pas sans péril, car son buffle fut percé, de part en part, d'un coup de pertuisane. La nuit sépara les combattans & fit cesser le carnage. On la passa toute entiere sous les armes, & le Roi dormit sur un affût de canon, à cinquante pas d'un bataillon Suisse. À son réveil, il fit toutes les dispositions pour recommencer le combat. Les Suisses revinrent à la charge avec plus de furie que la veille : mais ils furent si maltraités par le canon, & la Gendarmie Françoise, qui fondit sur eux, les rompit tellement, que, vers les neuf heures du matin, ils commencerent à se retirer, laissant presque la moitié de leur armée sur le champ de bataille. Leur retraite leur fit plus d'honneur que toutes leurs victoires; ils la firent au petit pas & en bon ordre, & repousserent un corps de troupes Vénitiennes qui entreprit de les poursuivre. Le Maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit

batailles, dit que celle-ci étoit un combat de géans, & les autres des jeux d'enfans. Cette victoire couta quatre mille hommes aux ſuperbes Helvétiens, & les força de quitter le titre orgueilleux qu'ils s'étoient donné, *de Protecteurs & Dompteurs des Princes.*

La malheureuſe affaire de la Bicoque, qui ſe paſſa en 1521, encore dans le Milanois, nous apprend combien il eſt dangereux de ne pas s'oppoſer à l'imprudente ardeur des troupes qui demandent le combat. Les Suiſſes, qui compoſoient une partie de l'armée que commandoit Lautrec, & auxquels il étoit dû pluſieurs mois de ſolde, vinrent inſolemment lui demander *argent ou combat.* Le Général leur permit d'attaquer l'ennemi ; ils furent repouſſés & complétement battus : Lautrec ſe vit forcé d'abandonner le Milanois, qu'on croit qu'il auroit pu conſerver, même en laiſſant partir les Suiſſes.

Les détails de la retraite de Rebec (en 1524) ne ſont pas moins inſtructifs. L'armée Françoiſe, ſous la conduite de Gouffier-Bonnivet, ſe retiroit, mais en bon ordre ; le Marquis de Peſcaire réſolut d'enlever un de ſes quartiers pen-

dant la nuit. Il fit prendre à ses gens des chemises blanches par-dessus leurs armes, afin qu'ils pussent se reconnoître. Cette surprise fut appelée *Camisade*, & cette expression sert encore pour désigner toutes les surprises de pareil genre. Bonnivet étant averti par le bruit de la premiere attaque, mit son armée en défense, & lui ordonna de se retirer, en combattant, jusqu'à Biagrasso. Le brave Bayard commanda l'arriere-garde, qui étoit le poste d'honneur : Bonnivet avoit promis de le soutenir, & n'en fit rien; Bayard étoit furieux; cependant il se défendit vaillamment, & en fut quitte pour abandonner son bagage : mais une perte inestimable fut celle de sa personne; il fut blessé mortellement & mourut sur le champ de bataille. On a vu les détails de cette catastrophe dans l'extrait de sa vie.

Ce fut l'année suivante que se donna la funeste bataille de Pavie, dans laquelle certainement François I fit de grandes fautes; la premiere fut celle de la livrer. Le Roi s'étant obstiné mal à propos au siége de Pavie, qui étoit défendu par un excellent Capitaine, Antoine de Leve, & par une forte garnison; le long siége

de cette place, mal attaquée d'ailleurs, donna le temps aux Généraux de Charles-Quint, Lannoy, Pescaire & Bourbon, de rassembler une armée pour marcher au secours de Pavie. Le vaillant, sage & expérimenté la Tremouille conseilla au Roi de lever le siége & de réunir toutes ses forces contre les Impériaux; mais l'Amiral Bonnivet lui persuada qu'il pouvoit faire face à l'ennemi, sans renoncer à l'espoir de prendre Pavie. Cette opinion détermina François I à prendre une position qui n'étoit point avantageuse, du moins quant à une partie de son armée. Son arriere-garde, commandée par le Duc d'Alençon, occupoit le parc & le château de Mirabel. Ce fut par cet endroit que les Généraux ennemis commencerent leurs attaques, étant bien persuadés qu'ils y réussiroient, si François I ne venoit point au secours du Duc d'Alençon son beau-frere, & que, s'il y accouroit, ils lui feroient perdre la position avantageuse du corps qu'il commandoit en personne. Ce fut ce qui arriva. La fortune sembla couronner les premiers efforts du Roi; l'infanterie Espagnole recula: le Monarque François, qui se crut vainqueur, voulut la poursuivre jusque

dans un chemin creux, & tout changea; le Roi fut accablé de toutes parts; la Gendarmerie se vit obligée de céder le terrein peu à peu; les Suisses s'enfuirent, & les Lansquenets plierent, après avoir vu tuer leurs Chefs. L'Amiral de Bonnivet périt en combattant, & la Trimouille, qui méritoit mieux de vivre, a le même sort. Les Princes, les grands Seigneurs, en un mot, toute la Noblesse Françoise s'empressent de se ranger autour du Roi; mais ils n'y peuvent conduire leurs troupes; ils partagent le sort malheureux de leur Souverain, & sont faits prisonniers comme lui, ainsi que le Roi de Navarre. Le Duc d'Alençon fut le seul qui eut le bonheur, ou plutôt la honte d'échapper; il mourut de chagrin de n'avoir pas partagé le malheur du Chef de sa Maison.

Si Biron n'a pas été présent à la bataille de Cerisolles, il a vu & connu tous ceux qui ont contribué à son succès, entre autres Montluc. Nous avons vu dans les Commentaires de ce dernier, des détails de cette grande affaire; le bonheur du Duc d'Anguien a eu plus de part à cette victoire, que la prévoyance & l'habileté du Général.

Quant à la bataille de Renti, Biron eût pu s'y trouver, puisqu'il servoit déjà lorsqu'elle se donna en l'année 1554; mais je crois qu'il étoit alors en Piémont, sous les ordres du Maréchal de Brissac. J'ai déjà parlé, à plusieurs reprises, de cette bataille; l'avantage fut du côté des François, qui resterent maîtres du champ de bataille, tuerent deux mille hommes aux Impériaux, prirent quantité d'enseignes & d'étendards, & un assez grand nombre de pieces d'artillerie: cependant, immédiatement après, l'armée Françoise se retira & leva le siége de Renti. Il en résulta que les Espagnols voulurent faire croire que les François s'étoient enfuis; mais Charles Quint même leur rendit justice, en convenant que leur retraite avoit été tout à fait volontaire & même glorieuse.

J'ai aussi parlé de la bataille de Saint-Quentin (1557); Biron, lorsqu'elle se donna, étoit en Italie avec le Duc de Guise, & en revint avec lui au commencement de l'année suivante.

Mais il est certain qu'il se trouva à celle de Dreux, en 1562: il étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir que l'intérêt politique de Monsieur de Guise influoit sur

les manœuvres militaires de ce Général : en effet, il ne tomba ſur l'armée Huguenotte, commandée par le Prince de Condé, qu'après que l'Amiral & le Maréchal de Saint-André eurent été faits priſonniers : telles ſont les fâcheuſes conſéquences qui réſultent de la jalouſie d'un Chef contre l'autre. On prétend que le Duc de Guiſe convint avec ſes confidens, qu'*il avoit fait double profit à cette bataille*, puiſqu'il avoit fait priſonnier le Généraliſſime du parti Huguenot, & qu'il avoit réduit à lui ſeul le Triumvirat Catholique, étant cauſe de la priſon du Connétable & de la mort du Maréchal de Saint André.

Biron étoit auſſi du côté des Catholiques à la bataille de Saint Denis, en 1567. Cette affaire fut très-vive, ſans être ni longue ni fort ſanglante. La ſupériorité du nombre étoit grande du côté des Catholiques ; car on prétend que le Connétable de Montmorenci avoit ſeize mille hommes d'infanterie, & trois à quatre mille de cavalerie, tandis que le Prince de Condé n'en avoit que trois mille effectifs, & tint néanmoins Paris bloqué pendant près de ſix ſemaines. Ce qui ne laiſſa aucun lieu de douter que les Catholiques avoient obtenu l'avantage, c'eſt que les

Huguenots furent obligés de se retirer; mais ce fut avec la gloire d'avoir tenu tête aux Royalistes avec une armée si inférieure, & d'avoir fait périr dans cette bataille le plus illustre des Généraux François de ce siecle, le grand Connétable Anne de Montmorenci.

Quoique Biron ne jouât pas à la bataille de Jarnac (1569) un si grand rôle que Tavannes, il y étoit cependant, & y faisoit même les fonctions de Maréchal de Camp. Le Prince de Condé fit des prodiges de valeur & d'intelligence; mais il y fut d'abord blessé mortellement, & ensuite lâchement achevé. On crut généralement alors, que, sans la mort de ce Prince, la bataille n'eût pas été perdue; cependant on rapporte à ce sujet une anecdote qui semble prouver le contraire. Le jeune Prince de Bearn, depuis le Roi Henri IV, qui n'avoit encore que quinze ans & se trouvoit à cette bataille, en examinant la disposition des deux armées, dit qu'il y avoit lieu de croire, que les Catholiques remporteroient la victoire. Ce trait fait infiniment d'honneur à Biron, qui, en qualité de Maréchal de Camp, avoit rangé l'armée en bataille, & au jeune Prince, qui dès-

lors annonçoit ce qu'il feroit un jour.

A la bataille de Montcontour (1569), les Officiers Généraux, du côté des Catholiques, étoient encore les mêmes; le Duc d'Anjou, depuis Henri III, commandoit en chef, ayant fous lui Tavannes en qualité de Lieutenant-Général, & Biron pour Maréchal de Camp. On prétend que le Prince de Bearn y fit connoître encore la justeffe de fon coup-d'œil militaire: il étoit, avec fon coufin le jeune Prince de Condé, à la tête d'une efpece de corps de réferve de cavalerie, qui ne devoit donner que quand l'Amiral en enverroit l'ordre. Celui-ci ayant attaqué l'avant-garde du Duc d'Anjou, & l'ayant ébranlée, c'étoit le moment de faire marcher contre lui le corps de réferve, afin d'achever la défaite des Catholiques. Le jeune Henri le fentit fi bien, qu'il s'écria: » Donnons, donnons, mes amis, voici le » moment d'affurer la victoire «. Sa grande jeuneffe empêcha les vieux Commandans de prendre confiance à fes avis & de laiffer exécuter fes ordres; ainfi l'on manqua l'occafion de remporter la victoire.

Je n'ai point encore eu occafion de parler des trois batailles que gagna Henri IV, Coutras, Arques & Ivri. Lors de la

premiere, Biron étoit auprès d'Henri III : ce Monarque ne s'étoit point encore réuni avec le Roi de Navarre, qui fut son successeur; au contraire, ce fut Henri III qui envoya le Duc de Joyeuse, son favori, combattre Henri IV & s'opposer à la jonction de ce Prince avec un corps d'Allemands & de Suisses Protestans qui venoient à son secours par la Bourgogne. Les deux armées Françoises se rencontrerent dans les plaines de Coutras en Guienne. L'armée de Joyeuse étoit, suivant l'Historien d'Henri IV (M. de Perefixe), toute brillante d'or, de clinquant, d'armes damasquinées, de plumes à gros bouillons, d'écharpes en broderie, de casaques de velours, dont chaque Seigneur, selon la mode de ces temps, avoit paré ses compagnies. Celle du Roi de Navarre étoit toute couverte de fer, n'ayant que des armes grises & sans aucun ornement, de grands collets de buffle & des habits de fatigue. La premiere avoit l'avantage du nombre, six cents chevaux & mille hommes de pied plus que l'autre; mais la moitié étoit composée de nouvelles troupes; elle manquoit d'ordre & de discipline; elle avoit un Général sans autorité, & cent Chefs au lieu d'un; car tous les

jeunes gens élevés dans la Cour d'Henri III vouloient commander, &, avec beaucoup de courage, n'avoient aucune expérience. L'autre armée étoit composée de soldats d'élite, des vieux débris de Jarnac & de Montcontour, de gens nourris dans le métier, endurcis par le choc continuel des adversités & des combats. Elle avoit à sa tête trois Princes du Sang (le Roi de Navarre, le Prince de Condé, & le Comte de Soissons). Le premier d'entre eux étoit bien obéi, révéré comme présomptif héritier de la Couronne, & regardé comme l'espoir des bons François ; » outre cela elle » étoit armée de la nécessité de vaincre ou » de mourir, qui est plus forte ni que l'acier, » ni que le bronze «. Ce fut le 20 du mois d'Octobre 1587 que se donna cette mémorable bataille. Le choc fut terrible, & les troupes du Duc de Joyeuse firent des prodiges de valeur. Henri, que son casque, orné d'une aigrette de plumes blanches, faisoit remarquer, signaloit son courage au plus fort de la mêlée. Plusieurs Officiers s'étoient mis devant lui, pour le couvrir & le défendre. » A quartier, » je vous prie, leur dit-il, ne m'offusquez » pas, je veux paroître «. En disant ces mots, il se précipita sur les ennemis,

enfonça leurs premiers rangs, & fit de sa main plusieurs prisonniers. Il saisit entre autres un Cornette d'une Compagnie de Gendarmes, nommé *Château-Regnard.* L'Officier, l'épée à la main, vouloit écarter le Monarque; mais Henri l'ayant pris au collet & le serrant avec vigueur : » Rends-» toi, Philistin, lui dit-il, ou je te tue «. Château-Regnard se jette aux pieds du Roi & lui demande la vie. Les soldats, animés par l'exemple de leur auguste Chef, redoublent leur ardeur; ils fondent de tous côtés sur l'ennemi, ils le pressent, ils l'accablent. Joyeuse, qui couroit de rang en rang pour rallier ses troupes, est attaqué par quelques escadrons. Une foule de Noblesse le protege, l'environne; il se défend pendant une heure : plusieurs assaillans tombent sous ses coups, mais enfin il est renversé lui-même avec son cheval. Il offre cent mille écus pour sa rançon à quelques soldats qui le saisissoient : on les refuse, & il périt de trois coups de pistolet. Le Comte de Saint Sauveur, son frere, a le même sort. En un instant toute la cavalerie Catholique prend la fuite; bientôt elle est suivie de l'infanterie, & le Roi de Navarre remporte une victoire complette, & d'autant plus flat-

teuſe, que c'étoit le premier triomphe des Huguenots. Le champ de bataille fut couvert de trois mille cinq cents ennemis ſelon d'Avila, & de cinq mille ſelon d'autres Auteurs. Le canon, le bagage, les enſeignes, une multitude de priſonniers, un butin immenſe, furent les fruits de la victoire. On rapporte que la bataille étant gagnée, on vint dire au Roi de Navarre qu'une nouvelle armée Catholique, commandée par le Maréchal de Matignon, s'avançoit pour le combattre. » Tant » mieux : allons, mes amis, bon courage ; » nous verrons ce qu'on n'a jamais vu, » deux batailles gagnées en un jour «.

La bataille d'Arques eſt la premiere que livra Henri IV parvenu à la Couronne de France, mais encore bien éloigné d'en être paiſible poſſeſſeur. Biron, toujours attaché au parti du Souverain le plus légitime, ſervoit ſous le nouveau Monarque. Au moment de l'aſſaſſinat d'Henri III, il aſſiégeoit Paris ; mais, après ce funeſte accident, l'armée Royaliſte ſe trouvant affoiblie, le nouveau Roi fut obligé de conduire ce qui lui reſtoit de troupes dans la Normandie, du côté de Dieppe, port par lequel il eſpéroit recevoir les ſecours qu'il attendoit de l'Angleterre. Le Duc de Mayenne, Général de la Ligue, quitta auſſi Paris, ſuivit le

Roi en Normandie, résolu de l'assiéger dans Dieppe. Henri IV alla au devant de ses ennemis jusqu'au village d'Arques, situé à une lieue & demie de Dieppe. Biron avoit fait fortifier ce poste à la hâte, mais assez bien pour le rendre respectable aux ennemis; aussi n'oserent-ils pas l'attaquer: alors le Duc de Mayenne tenta de couper au Roi le chemin de Dieppe. Henri tomba sur eux, les empêcha de suivre leur dessein, & les obligea de repasser la petite riviere de Bethune. La nuit fit cesser le combat; mais le lendemain, nouvelle tentative de la part des Ligueurs, qui furent repoussés avec le même succès. Enfin, le troisieme jour, il y eut une véritable bataille. Le Duc de Mayenne s'y conduisit en brave Officier & même en bon Général; mais les talens d'Henri IV & ceux du Maréchal de Biron étoient encore bien supérieurs aux siens. Le Maréchal courut le plus grand risque, pour s'être fié à un corps de Lansquenets, qui feignit de mettre bas les armes en offrant de servir dans l'armée Royale. Biron les crut, & déjà il promettoit de leur faire payer ce qui pouvoit leur être dû de solde, s'ils vouloient prêter serment de fidélité à Henri IV, lorsque ceux-ci, voyant la cavalerie des Ligueurs pousser vigoureu-

ſement celle du Roi & s'avancer de leur côté, reprirent leurs armes, & tirerent ſur Biron & ſur les troupes qui étoient raſſemblées autour de lui : heureuſement il ne fut pas bleſſé. Auſſi-tôt il fond ſur l'ennemi, en fait un grand carnage ; bientôt la bataille eſt gagnée, & les Ligueurs trouvent leur ſalut dans leur fuite. Enfin, le Duc de Mayenne abandonna les environs de Dieppe & la Normandie ; il paſſa en Picardie, & Henri IV reçut par Dieppe les ſecours qu'il attendoit d'Angleterre.

L'année ſuivante, 1590, ſe donna la bataille d'Ivri, dans laquelle le Maréchal de Biron rendit à Henri IV les mêmes ſervices qu'à celle d'Arques. Le Duc de Mayenne voulut faire lever au Roi le ſiége de Dreux : Henri alla au devant de lui, & les deux armées ſe trouverent en préſence dans les plaines d'Ivri. Ce fut là que le Monarque, de concert avec Biron, fit les plus belles diſpoſitions, indiqua à ſes troupes, pour lieu de ralliement, en cas qu'elles fuſſent diſperſées, trois arbres qu'il leur montra, mais leur ordonna de ſuivre dans le combat ſon panache blanc, qui devoit leur ſervir d'enſeigne pour braver les dangers & cou-

rir à la victoire. Ses ordres & son exemple furent suivis : un bataillon redoutable de Piquiers au service du Roi d'Espagne, allié des Ligueurs, ayant à sa tête le Comte d'Egmont, vint fondre sur Henri. Le Roi se jeta au milieu des piques; son armée trembla pour lui, mais s'empressa à le seconder. Les ennemis furent défaits: Henri IV, ou par le sentiment le plus juste, ou par la politique la mieux entendue, crioit : *Soldats, épargnez les François, mais faites main basse sur l'étranger.* Les Suisses, armés pour la Ligue, se rendirent au légitime Souverain de la France; le reste de l'armée de Mayenne fut mis dans une déroute complette. Malgré l'ordre du Roi, le carnage fut très-considérable; il y eut entre autres deux mille chevaux de tués. L'armée victorieuse crioit sans cesse : *Vive le Roi*! Le Maréchal de Biron, qui commandoit le corps de réserve, ne combattit point, mais il contribua beaucoup à la victoire, car il en imposa aux ennemis en se portant avec ses troupes dans tous les endroits où son secours pouvoit être nécessaire. Après l'action, le Maréchal s'approcha d'Henri : » Ah ! Sire, » lui dit-il d'un ton vif, cela n'est pas

» juste :

» juste : vous avez fait aujourd'hui ce que » Biron devoit faire, & Biron a fait ce » que devoit faire le Roi (1) «.

Ce fut la derniere action où se trouva Biron ; environ dix-huit mois après, il eut la tête emportée d'un coup de canon (1592), en allant reconnoître la ville d'Epernai en Champagne, dont Henri IV vouloit se rendre maître.

Trente-sixieme & derniere Maxime. *Les grands Capitaines & Généraux d'armée savent bien que les belles retraites mé-*

(1) Girard du Haillan, Historiographe de France, dont j'ai déjà eu occasion de parler, nous a conservé dans son Histoire une lettre du Maréchal de Biron, écrite à lui-même du Haillan, & contenant une Relation abrégée de la bataille d'Ivri, écrite d'un style noble & militaire. Elle est datée du Camp de Mantes le 24 Mars 1590, quelques jours après la bataille. Je n'en copierai qu'une seule phrase que voici : » Je suis après pour gagner le moment » de m'aller reposer, & crois que le meilleur seroit d'y aller » pour toujours, & de prier Dieu, puisqu'il m'a fait cette grace » d'avoir vécu si longues années avec si grande réputation » dedans & dehors le Royaume, même en cette derniere » bataille. Le Roi se loue infiniment de moi, & a grand » contentement de mon fils. J'ai été en six batailles, reçu » six arquebusades, vendu en terres & bois plus de six » mille livres de rentes, & servi six Rois ; il est temps de » me retirer «.

ritent autant de louanges que les entreprises, d'autant que le moindre Capitaine qui a du cœur, peut bien combattre; mais s'il n'est habile, il ne peut bien se retirer. Un certain Général Espagnol qui, faisant le rodomont, disoit qu'il ne savoit ce que c'étoit que retraite, prouvoit par ce seul mot qu'il étoit un mauvais Officier & un ignorant.

Les retraites sont, ou volontaires ou forcées: elles se font par une petite armée devant une grande; par une grande devant une moindre, ou par une armée égale à celle qui la poursuit. Dans tous ces cas, les principes en général sont les mêmes. *Il ne faut point se diviser, mais faire toujours bonne contenance à la tête, pendant que la queue se replie; si l'on craint d'être enveloppé, assurer & éclairer ses flancs. La retraite est bien plus difficile dans un pays tout ouvert que dans un pays couvert: dans le dernier cas, il faut régler son ordre de bataille, & marcher, en se conformant aux avantages que le pays peut vous fournir. Le passage des rivieres, pendant les retraites, est une des manœuvres les plus délicates; il faut faire face à l'ennemi, tandis que l'on établit derriere soi un ou plusieurs ponts, ou des bateaux pour passer la riviere; replier ces mêmes*

ponts ou bateaux, lorsque l'on a mis la riviere entre l'ennemi & soi, & défendre le bord opposé, lorsque l'on est passé.

Les plus belles retraites dont le seizieme siecle nous fournisse des exemples, sont: 1°. celle de Provence par le Marquis de Pescaire, Espagnol de la Maison d'Avalos. Ce grand Général de Charles-Quint avoit été associé, dès le commencement de la campagne, au Connétable de Bourbon, qui avoit passé dans le parti de l'Empereur, comme tout le monde sait; ils avoient, de concert, forcé Bonnivet à abandonner l'Italie, l'ayant surpris lors de la fameuse *Camisade* de Rebec. Bonnivet avoit été blessé dès le commencement de l'action; & tout ce que Bayard put faire, ce fut, en sacrifiant sa vie, de retarder un peu la poursuite des Impériaux contre l'armée Françoise, & de favoriser sa retraite: mais enfin elle étoit sortie d'Italie. Le Connétable de Bourbon voulut alors conduire les troupes Impériales dans la Provence, dont il espéroit de s'emparer pour son propre compte. Charles-Quint y ayant consenti, Pescaire fut bien obligé de suivre Bourbon: ils arriverent heureusement jusque devant Marseille; mais il s'en fallut de beaucoup que le siége de cette

ville réussît comme le Prince François révolté l'espéroit. Forcé de se retirer, Bourbon essuya de Pescaire des railleries assez ameres ; mais enfin il étoit nécessaire de sauver les troupes Impériales : ce fut alors que le Général Espagnol déploya toutes les ressources que lui offroient ses grandes connoissances dans l'art militaire. Il traversa la Provence dans l'épaisseur entiere des Alpes & par les gorges les plus difficiles ; il rentra en Italie & se retrouva dans le Milanois avec la plus grande partie de son armée. François I le suivit de si près, que lorsque les Espagnols sortoient de Milan par une porte, les François y entroient par celle opposée : ainsi le Milanois redevint, pour la troisieme fois, le théatre de la guerre entre Charles-Quint & le Roi de France : ce dernier Monarque voulut assiéger Pavie, & son obstination à cette entreprise occasionna la funeste bataille de ce nom.

On oppose avec raison cette belle retraite de Pescaire à celle que fit Charles-Quint lorsqu'il tenta de nouveau, & aussi infructueusement, la conquête de la Provence douze ans après. Ayant également échoué devant Marseille, il se retira dans la plus grande confusion ; les

chemins étoient jonchés des corps morts d'Allemands & d'Espagnols, & à peine rentra-t-il en Italie quelques foibles restes de cette armée. Telle est la différence d'une retraite conduite & commandée par un habile Général, d'avec celle faite sans ordre & sans principes.

2°. Celle de Philibert de Châlons, Prince d'Orange, en 1527, devant Lautrec, à l'entrée du Royaume de Naples. Le Prince d'Orange commandoit cette même armée qui avoit saccagé Rome quelques mois auparavant; mais elle étoit fort affoiblie par le malheureux effet du désordre auquel elle s'étoit livrée. Lautrec avoit été envoyé, à la tête d'une armée Françoise, pour conquérir Naples; il s'étoit posté sur le chemin qui conduit de la Capitale de ce Royaume à Rome, & devoit principalement empêcher que les troupes du Prince d'Orange ne passassent. Mais la trop grande confiance en ses forces, fut cause qu'il laissa imprudemment approcher le Général ennemi; il le méprisa, comptant qu'il ne pouvoit lui échapper; & il se trompa. Pendant la nuit, le Prince d'Orange décampa sans bruit, &, faisant un léger détour à tra-

vers les bois, Lautrec ne le trouva plus le lendemain devant lui ; & quand il ſut ce qu'il étoit devenu, il retourna ſur ſes pas & voulut le pourſuivre ; mais il avoit gagné trop d'avance, & s'étoit déjà jeté dans Naples. Cette ſavante manœuvre fut cauſe que Lautrec manqua cette conquête.

3°. La retraite de François I devant Landrecies, après avoir ſecouru & ravitaillé cette place, en 1543, eſt encore miſe au nombre des plus belles manœuvres militaires. Au commencement de cette campagne, Martin du Bellai s'étoit emparé de Landrecies : les Impériaux, ſous la conduite de Ferdinand de Gonzague, Duc de Mantoue, voulurent le reprendre : François I marcha au ſecours de la place ; l'armée Françoiſe s'en approcha, & fit ſignal aux aſſiégés, afin qu'ils favoriſaſſent l'entrée du ſecours par une ſortie. Cette manœuvre ayant réuſſi, il fut queſtion, pour les François, de ſe retirer ſous les yeux, &, pour me ſervir de l'expreſſion de Brantome, *à la barbe* de l'Empereur : c'eſt ce qui fut vaillamment exécuté. Charles-Quint, déſeſpérant de prendre la place, ſe retira honteuſement. Mais ces manœuvres hardies,

pour secourir une place & se retirer en plein jour & en présence de l'ennemi, ne sont pas toujours couronnées par le succès : nous en avons la preuve dans ce qui arriva à l'Amiral Coligni devant Saint-Quentin ; il voulut secourir cette place, & se flatta de pouvoir se retirer en présence des Impériaux. Le secours ne put pénétrer dans la ville ; son armée fut complétement battue, lui-même fait prisonnier, & Saint-Quentin obligé de se rendre.

4°. Les trois dernieres retraites dont j'ai à parler, se passerent, pour ainsi dire, sous les yeux du Maréchal de Biron. La premiere est de l'an 1567. Charles IX & la Reine sa mere étoient à Monceaux, lorsqu'ils apprirent que le Prince de Condé & l'Amiral de Coligni vouloient s'emparer de la personne du Roi ; aussi-tôt ils se retirerent à Meaux : mais il étoit question de conduire le Monarque & sa mere, de cette ville jusqu'à Paris. Nous avons vu dans les Mémoires de Coligni comment on y réussit, au moyen de six mille Suisses Catholiques, qui parvinrent, par une manœuvre vraiment militaire, à les escorter jusque dans leur capitale.

J'ai encore parlé dans l'extrait de ces

mêmes Mémoires, de l'admirable retraite que l'Amiral fit, en 1570, après la bataille de Montcontour. J'ai dit qu'il traversa la plus grande partie du Royaume avec tant d'intelligence & de prudence militaires, que si quelque retraite peut être comparée à celle des dix mille, la premiere de toutes, c'est celle-là.

Enfin, la derniere est de l'année 1592, la même dans laquelle Biron fut tué. Le fameux Alexandre Farnese, Prince de Parme, ayant été encore une fois appelé des Pays-Bas, avec quelques troupes Espagnoles, jusqu'au centre de la France, pour arrêter les progrès d'Henri IV, entra en Normandie. Le Roi étoit alors occupé à faire le siége de Rouen, & Biron y commandoit sous lui. Henri IV leva le siége, & courut hardiment au devant du Général Espagnol, prêt à le combattre: mais celui-ci ayant rempli son objet, puisqu'il avoit délivré la capitale de la Normandie, ne pensa plus qu'à se retirer, d'autant plus qu'il risquoit d'être accablé sous le nombre. Il trouva moyen de traverser la Seine, assez près de son embouchure : remontant cette riviere, il parvint jusqu'à Paris ; &, après y avoir laissé quelques troupes, il retourna dans

les Pays-Bas. Il avoit été blessé dans une escarmouche par les troupes du Roi, qui tomberent sur son arriere-garde, & ce fut des suites de cette blessure qu'il mourut la même année (1592), qui, comme je l'ai déjà dit, fut aussi la derniere du Maréchal de Biron.

Telles sont les Maximes que j'ai cru pouvoir tirer de son Ouvrage, & les exemples que j'y ai trouvés applicables. Brantome n'hésite point à déclarer que le Maréchal de Biron étoit le premier de tous les hommes de guerre de son siecle.

Fin des Maximes de guerre du Maréchal de Biron.

Après avoir extrait tout ce que le seizieme siecle fournit de Livres écrits en François sur la Tactique & la théorie du grand Art de la Guerre, & tous les Mémoires historiques composés par des Militaires, qui contiennent des exemples applicables aux principes & maximes des Ouvrages précédens, il ne me reste qu'à tirer de tous les autres Livres écrits dans ce temps-là, un assez grand nombre de traits qui y sont dispersés, & qui caractérisent l'esprit militaire du seizieme siecle, les mœurs des Guerriers d'alors, leurs grandes qualités & leurs défauts. C'est principalement dans les Mémoires de Castelnau, dans ceux de Brantome, dans l'Histoire de M. de Thou, dans celle des guerres civiles, par Davila, & dans quelques autres Historiens contemporains, que je puiserai pour achever de former cette espece de Bibliotheque Françoise militaire du seizieme siecle.

PORTRAITS, caracteres, traits remarquables, & Anecdotes militaires concernant les plus illustres Guerriers & grands Capitaines du seizieme siecle.

LE Roi Louis XII, dont l'Histoire appartient encore plus au seizieme siecle qu'au quinzieme, puisqu'il n'a commencé à régner qu'en 1498, & qu'il n'est mort qu'en 1515, étoit plus Militaire qu'on ne se l'imagine communément. Il avoit pris goût à la guerre, en suivant son prédécesseur Charles VIII à la conquête du Royaume de Naples. Il avoit alors obtenu la victoire dans un petit combat naval; il avoit soutenu avec beaucoup de courage un siége dans Novarre, & y avoit été réduit aux plus grandes extrémités. Ses droits sur le Duché de Milan étoient très-bien fondés, & il avoit l'ambition de les faire valoir: il avoit vu les Généraux & les troupes Françoises faire trembler toute l'Italie, & il se flattoit que, pour peu qu'il évitât de faire les mêmes fautes qu'il avoit vu commettre, il lui seroit aisé de se maintenir dans les Louis XII.

conquêtes auxquelles Charles VIII avoit été obligé de renoncer avec autant de promptitude qu'il les avoit faites. Effectivement, dès l'an 1500, il rentra dans le Milanois, après avoir puni la révolte de Gênes avec autant de noblesse que de bonté & de douceur. Il ne sévit que contre un petit nombre des plus coupables; il fit seulement pendre un Doge (élu par le peuple) en habit de cérémonie; d'ailleurs il ménagea les vies & les fortunes des habitans. Cette conduite, bien différente de celle dont usoient ordinairement dans ce siecle les Rois & les Généraux, fit beaucoup d'honneur à son humanité : mais il parut plus fier & moins doux, dès qu'il eut à combattre les Vénitiens. Quelques années après, il les défit à la bataille d'Aignadel, quoiqu'ils fussent commandés par un Général d'une grande réputation (Barthelemi d'Alviane); qui se rendit prisonnier. C'est à cette occasion que Brantome nous rapporte deux mots de ce Monarque, qui indiquent sa valeur & sa résolution. Le matin du jour même où se donna la bataille, apprenant que les Vénitiens étoient campés au lieu même où ses logis avoient été marqués pour le soir : *eh*

bien, dit-il, *nous irons loger ſur leur ventre.* Au fort de la bataille, les Officiers & les Généraux trouvant qu'il s'expoſoit trop au feu de l'artillerie, voulurent l'engager à ſe retirer : *Si quelqu'un en a peur*, dit-il, *qu'il ſe mette en ſûreté derriere moi.* Mais une bravade aſſez ſinguliere que ce même Brantome rapporte de ce Roi, c'eſt qu'étant parvenu juſque ſur les bords de la Lacune de Veniſe, & ayant par conſéquent conquis tous les Etats de terre-ferme des Vénitiens, il fit dreſſer une batterie vis-à-vis la ville, qu'on ne voit de là que de fort loin ; & fit tirer à toute volée des boulets qui ne pouvoient tomber que dans la mer. Cette canonnade lui parut ſuffiſante pour qu'on pût dire qu'un Roi de France avoit aſſiégé la ville de Veniſe.

Ayant appris que le Cardinal Aſcagne Sforce, frere du Duc de Milan, en s'enfuyant en Allemagne, avoit dépoſé à Veniſe de grands tréſors, &, entre autres bijoux, l'épée de parade du Roi Charles VIII, qui avoit été priſe avec ſon Grand Ecuyer à la bataille de Fornoue, il écrivit une lettre menaçante aux Vénitiens, leur diſant que s'ils ne lui reſtituoient pas cette épée, il iroit la

chercher jusque dans le trésor de la République. Les Vénitiens intimidés la lui renvoyerent.

Le Duc de Nemours Armagnac.

Entre les Généraux de Louis XII, qui ne lui survécurent pas, on peut regarder comme un des plus illustres & des plus malheureux, Jean d'Armagnac, Duc de Nemours (1), dont le pere avoit été décapité par ordre de Louis XI. Les enfans n'en furent pas moins attachés à Charles VIII son fils, & à Louis XII leur successeur. Ce Monarque l'envoya à la conquête du Royaume de Naples, après l'avoir fiancé avec Françoise d'Alençon, Princesse du Sang, qu'il n'épousa jamais. Le 28 Avril 1503, ce malheureux Prince, se trouvant, dans les champs de Cerignole, en présence de l'armée ennemie, commandée par le grand Capitaine Gonsalve de Cordoue, sentant l'infériorité de ses forces, voulut éviter la bataille, lorsque deux Capitaines de son armée, Yves d'Alégre & Louis d'Ars, braves, mais inconsidérés, oserent lui dire *qu'il étoit par trop froid & peu entendu aux devoirs d'un Général.* Le premier mouvement du Duc de Nemours, irrité

(1) Brantome l'appelle mal à propos *Louis*.

de ce reproche, fut de vouloir percer de son épée Yves d'Alégre, qui apparemment avoit tenu les propos les plus vifs : Louis d'Ars l'arrêta & le calma jusqu'à un certain point. Mais voici ce qui en résulta.
» Oui vraiment, dit le Duc de Nemours,
» vous aurez la bataille, puisque vous la vou-
» lez tant, & je combattrai, non comme
» froid, ains tel que je suis, brave, bon
» & fidele serviteur de mon Maître, &
» nullement poltron ; mais j'ai belle peur
» que ce brave qui crie tant *bataille*, se
» fie plus à la vîtesse de son cheval qu'au
» fer de sa lance. Et là-dessus il part,
» donne combat vaillamment, & meurt
» sur la place fort honorablement ; & en
» un rien la bataille fut commencée & per-
» due pour nous, ainsi que le rapporte Paul
» Jove «. La seconde branche de l'illustre Maison d'Armagnac finit en la personne du Duc de Nemours ; & le Duché de Nemours, érigé en faveur de son grand-pere, fut éteint & ensuite rétabli par Louis XII en faveur de Gaston de Foix. Brantome nous apprend que le Roi sut d'abord très-mauvais gré à d'Alégre & à d'Ars d'avoir été cause de la perte du Duc de Nemours & de la bataille, mais qu'enfin il leur pardonna, & qu'ils moururent l'un & l'autre au lit

d'honneur; ſavoir, d'Alégre à la bataille de Ravenne, & d'Ars à celle de Pavie.

Puiſque j'ai eu occaſion de nommer ces deux Guerriers, je vais m'étendre un peu plus ſur ce qui les regarde.

D'Alégre. Yves, Baron d'Alégre, ſecond du nom, dont le vrai nom étoit Tourzel, d'une Maiſon illuſtre & ancienne de la Province d'Auvergne, eſt peut être d'autant plus injuſtement accuſé par Brantome d'avoir cauſé, par ſes reproches imprudens, la perte de la bataille de Cerignolle & celle du Duc de Nemours, que toutes les actions de ſa vie prouvent qu'il fut un Militaire également inſtruit, brave & prudent. Il ſuivit Charles VIII à la conquête du Royaume de Naples. Il entra avec ce Monarque dans Rome & dans Naples même; & ce fut avec la plus vive douleur qu'il vit, ainſi que tous les bons François, cette Capitale abandonnée, & le Roi obligé de ſe retirer, laiſſant le Duc de Montpenſier, de la Maiſon de Bourbon, pour commander dans ce Royaume. Ce ne fut pas la faute de d'Alégre ſi le Prince Vice-Roi ne s'y ſoutint pas; mais, malgré ſes bons conſeils, il laiſſa débarquer les troupes que Ferdinand amenoit de Sicile. Elles s'emparerent de Naples, & les François furent trop heureux

reux de défendre encore pendant quelque temps les deux châteaux de cette ville, & de se replier en arriere. D'Alégre & ensuite d'Ars, son ami, se retirerent auprès de Stuart d'Aubigni : celui-ci eut un avantage à Seminara, mais il ne put empêcher Gonsalve de Cordoue de reprendre entiérement le Royaume de Naples & d'en expulser les François. Le Duc de Montpensier périt de la peste à Pouzzoles, & d'Aubigni & d'Alégre firent la retraite de l'armée Françoise.

Après la mort de Charles VIII, Louis XII, son successeur, ayant résolu de rentrer en Italie, de se remettre en possession du Duché de Milan, sur lequel il avoit les droits les plus justes, & même de reprendre ce Royaume de Naples, objet de l'ambition de son prédécesseur, fit passer les Alpes à une nouvelle armée qui conquit aisément le Milanois. Trivulce en fut établi Gouverneur; mais bientôt les peuples, irrités contre lui, le chasserent. D'Alégre & d'Ars défendirent Trivulce tant qu'ils purent. D'Alégre prit même la ville de Tortone, déclarée pour Ludovic Sforce, nouveau Duc de Milan, & ayant obtenu un renfort de troupes par le crédit du Cardinal d'Amboise,

les affaires ſe rétablirent un peu dans le Milanois ; Louis XII nomma pour Gouverneur, à la place de Trivulce, Charles d'Amboiſe de Chaumont, frere du Cardinal. La Trimouille & d'Aubigni ayant été chargés de reprendre le Royaume de Naples, d'Alégre & d'Ars les y ſuivirent. L'armée Françoiſe, toujours heureuſe dans ſes débuts, rentra en poſſeſſion de la plus grande partie du Royaume, & les Généraux obtinrent même la ceſſion des droits de Frédéric d'Arragon, Roi de Naples, fils d'Alphonſe & oncle de Ferdinand, dernier poſſeſſeur de cette Couronne. Ce Monarque dépouillé conſentit à ſe retirer en France. La Trimouille entra dans Naples, ne ſe doutant pas encore que ſon fils acquerroit un jour à ſa poſtérité les droits de Fréderic ſur la Couronne des Deux Siciles. Les Généraux François y furent témoins d'un trait bien remarquable d'amour filial. Le jeune Gilbert, Comte de Montpenſier, fils du Duc de ce nom, qui, comme nous l'avons dit, étoit mort à Pouzzolles, étoit venu à Naples avec l'armée Françoiſe pour y faire ſes premieres armes ; plein de reſpect & d'amour pour ſon pere, que cependant il n'avoit vu qu'étant encore enfant, ſe fit ouvrir ſon tombeau, & fut ſaiſi de

douleur en contemplant son cadavre ; il expira aussi-tôt, & son corps fut placé à côté de celui de son pere. La Trimouille revint en France, & le Duc de Nemours, de la Maison d'Armagnac, fiancé à une Princesse du Sang, vint prendre le commandement général des Troupes Françoises dans le Royaume de Naples ; mais il ne devoit agir que suivant les avis de d'Alégre, & il se trouva fort mal de ne les avoir pas suivis exactement. Il avoit en tête un grand Général, Gonsalve de Cordoue, également capable de prendre de sages mesures & de les exécuter hardiment. Le Duc de Nemours avoit de son côté d'excellens Lieutenans, tels que d'Alégre, Chabannes de la Palisse, Louis d'Ars, le Chevalier Bayard, &c. mais il ne les croyoit pas toujours. Pour assurer la subsistance de la ville de Naples, ils jugerent à propos d'aller au devant de l'armée ennemie jusqu'auprès de Cerignolle : ce fut là que d'Alégre & ses braves compagnons furent d'avis d'attaquer Gonsalve. Nemours hésita, perdit du temps ; & quand il se fut décidé, trouva l'ennemi si bien retranché, qu'il n'osa plus lui livrer la bataille. Ce

fut dans ce moment que d'Alégre traita durement le jeune Prince, qui, piqué d'honneur, livra le combat, mais *à l'étourdie*, sans précautions, en fut la victime, & causa la perte de l'armée Françoise. D'Alégre, échappé au vainqueur, se jeta dans Averse & enfin dans Gaëte, où il fit une longue & belle défense. Gonsalve, repoussé à divers assauts, prit le parti de négocier, & d'Alégre consentit à capituler. Il rejoignit les débris de l'armée, qui avoit été battue une seconde fois sous le commandement de d'Aubigny. Les exploits & la bravoure presque inconcevables du Chevalier Bayard contribuerent beaucoup au bonheur qu'eut ce reste des troupes Françoises de se retirer en sûreté. D'Alégre revint en France, où il fut d'abord assez mal reçu de Louis XII. On le soupçonna, comme je l'ai dit, d'avoir été cause de la perte du Duc de Nemours & de la bataille de Cerignolle; mais il se justifia. En 1507 il étoit Gouverneur de Savone: lorsque Louis XII passa encore une fois en Italie pour châtier les Génois, il reçut le Roi dans cette place, le suivit dans la campagne de 1509, & resta en Italie sous les ordres du nouveau Duc de Nemours, Gaston de Foix; il défendit Bologne en

1512 contre le Pape Jules II, fut délivré par le jeune & illustre Gaston, & l'aida de ses conseils à la fameuse bataille de Ravenne. Il partagea la gloire du vainqueur & y périt comme lui, mais sans avoir d'imprudence à se reprocher. Si la perte d'un vieillard respecté eût pu augmenter les regrets de celle d'un jeune Héros tel que Gaston Duc de Nemours, c'auroit été la mort de d'Alégre.

Les Historiens du temps certifient que le caractere de d'Alégre étoit doux, aimable & fait pour la société: il mérita d'avoir des amis sûrs & essentiels, & il en eut. Il avoit épousé Jeanne de Chabannes la Palisse, sœur du Maréchal de ce nom. Son fils fut Prévôt de Paris & d'ailleurs brave Guerrier comme son pere; il obtint l'estime & la confiance de l'illustre Chevalier Bayard, qui mourut entre ses bras. Un arriere-petit-fils de celui-ci a obtenu au commencement de ce siecle le Bâton de Maréchal de France, dont ses ancêtres eussent immanquablement été honorés, si de leur temps le nombre n'en eût pas été très-borné. Depuis trois cents ans, ceux de la Maison d'Alégre se sont fait honneur de porter le nom d'*Yves*; &

ceux même qui n'en descendent que par les femmes, le portent encore.

D'Ars. Louis d'Ars étoit un Gentilhomme du Berri, de la bravoure la plus décidée : il étoit Lieutenant de la Compagnie du Comte de Ligny, dans laquelle Bayard avoit été simple Homme d'armes, & dont il fut ensuite Guidon. Lorsqu'en 1501 Louis XII fit passer de nouvelles troupes dans le Royaume de Naples, le Comte de Ligny demanda à les commander : assurément il avoit bien des droits à ce commandement, puisqu'il s'étoit déjà distingué dans la premiere conquête de ce Royaume par Charles VIII. La Princesse d'Altamora, Napolitaine, qu'il avoit épousée, lui avoit apporté de belles terres & de grandes possessions dans le Royaume de Naples, mais il les avoit abandonnées pour revenir en France avec le Roi, dont il étoit Grand Ecuyer, & à la personne duquel il étoit très-attaché, & avoit ramené avec lui sa femme. Voyant qu'on reprenoit l'espoir d'une nouvelle conquête, il demanda avec grande instance à retourner dans le pays de son épouse; mais Louis XII lui refusa cette permission : tout ce qu'il put obtenir, fut que sa compagnie d'Hommes d'armes

y passât. Ayant à sa tête des Officiers tels que Louis d'Ars & Bayard, elle ne pouvoit que s'y distinguer ; c'est ce qui arriva. Après avoir beaucoup servi à la seconde conquête de ce Royaume, & fait tout ce qu'ils purent pour empêcher qu'il ne fût abandonné une seconde fois, d'Ars & Bayard s'attacherent du moins à conserver les terres de la Comtesse de Ligny. La compagnie se distribua dans différentes villes & châteaux, & le brave Lieutenant se renferma dans la ville de Venouze : il y fit la plus belle & la plus longue résistance, & ne capitula que long-temps après que les François eurent entiérement évacué le Royaume ; il fallut même qu'il reçût un ordre positif de la Cour pour en sortir. Il traversa toute l'Italie en bon ordre, ses Hommes d'armes étant armés de toutes pieces & la lance sur la cuisse, *vivant de gré à gré ou à discrétion par-tout où ils passoient, marchant toujours en forme de guerre, assurés de leur vie & de leur honneur, & remportant leurs bagues & butin saufs*, dit Brantome. *D'Ars rentra ainsi en France avec grande admiration de tout le monde ; & vint jusques à Blois faire la révérence au Roi, qui lui fit grand honneur & à ses compagnons.* Ce fut

alors qu'il justifia pleinement son ami Yves d'Alégre qui étoit revenu devant lui, & qui, comme je l'ai dit ci-dessus, avoit été d'abord mal reçu. Mais ce qui toucha sensiblement le brave d'Ars, c'est qu'il ne retrouva plus en vie le Comte ni la Comtesse de Ligny. Ce malheureux Prince & sa femme avoient succombé au chagrin que leur avoit causé le refus qu'on leur avoit fait de les renvoyer à Naples. Ils moururent tous les deux en 1503. J'ai déjà dit ailleurs que le Comte de Ligny étoit de la Maison de Luxembourg & cousin-germain de Charles VIII, la mere de ce Monarque & la sienne étant sœurs. Louis d'Ars continua de servir avec gloire, & mourut enfin au lit d'honneur, ayant été tué à la bataille de Pavie en 1524.

Stuart d'Aubigny.

Stuart d'Aubigny, dont il est si souvent fait mention dans l'histoire des guerres de Naples, étoit de la famille de Stuart, qui est montée sur le trône d'Ecosse dès le quatorzieme siecle, & sur celui d'Angleterre au commencement du dix-septieme. Jean Stuart, de la branche de Lenox & Connétable d'Ecosse, s'attacha au Roi Charles VII, & obtint de ce Monarque la terre d'Aubigny en Berry.

Robert Stuart d'Aubigny étoit son petit-fils. Il passa une premiere fois à Naples avec le Roi Charles VIII; il y combattit avec gloire, & remporta même un avantage sur les Espagnols, auprès de Seminara. Malgré ce succès, il fut obligé d'abandonner ce Royaume & de revenir en France avec Charles VIII : mais dès la premiere année du regne de Louis XII, il fut renvoyé en Italie par le nouveau Roi, & soumit le Duché de Milan à la domination Françoise. En 1501, il y passa une seconde fois, & fut donné pour Conseil au Duc de Nemours, de la Maison d'Armagnac. Après la mort funeste de ce Prince, il commanda en chef les troupes Françoises dans ce pays-là : il avoit la réputation d'un brave Chevalier & d'un bon Capitaine; mais malheureusement il avoit affaire à un Général encore plus habile & plus expérimenté que lui; c'étoit Gonsalve de Cordoue. Celui-ci vint à bout de le battre à plusieurs reprises, entre autres au même endroit où, huit ans auparavant, il avoit été vainqueur. L'armée Françoise se trouva encore une fois dissipée, & d'Aubigny fut fait prisonnier : il ne revint en France qu'avec Yves d'Alégre & après la capitu-

à la bouche ; c'étoit *corps Dieu*, aussi le surnommoit-on quelquefois, *M. de la Trimouille corps Dieu.* A cette occasion, le même Auteur nous assure que le Chevalier Bayard juroit *fête Dieu Bayard*, le Connétable de Bourbon *Sainte Barbe*, le Prince d'Orange *Saint Nicolas*; & un vieux Capitaine de la Maison de la Roche du Maine, que Brantome a beaucoup connu & qui étoit très-estimé, disoit à tout propos, *par la tête Dieu pleine de reliques.* En général, les Militaires du seizieme siecle étoient grands jureurs. La Trimouille fut du nombre de ces vieux & sages Officiers Généraux qui voulurent dissuader François I de s'obstiner au siége de Pavie & de livrer la bataille. Les jeunes courtisans soutinrent avec vivacité le parti contraire, l'emporterent, & mirent la France à deux doigts de sa perte. La Trimouille périt dans cette défaite en la quatre-vingt-cinquieme année de son âge. On a souvent comparé ce guerrier au Connétable de Montmorenci : tous deux eurent une fin également glorieuse, à peu près au même âge. La Trimouille servit sous quatre Rois ; Louis XI, Charles VIII, Louis

XII & François I. Montmorenci en servit cinq ; Louis XII, François I, Henri II, François II & Charles IX. Si la Trimouille ne fut ni Connétable ni Maréchal de France, il ne laissa pas de commander les armées en chef, au moins avec autant de gloire que Montmorenci. Tous deux furent tantôt tout puissans à la Cour, & tantôt en disgrace. Tous deux ont été très-riches & ont contribué au lustre de leurs maisons, qui se soutiennent encore avec un éclat qu'elles ne doivent cependant pas uniquement à ces deux grands hommes : au reste, ces traits de ressemblance sont soumis à la différence des temps & des circonstances. C'est ce qui m'autorise à hasarder une réflexion : N'existe-t-il pas encore un homme dont le caractere & les aventures nous rappellent Louis de la Trimouille & Anne de Montmorenci ? Il a fait, comme eux, de grandes conquêtes, remporté des victoires, contribué au succès de plusieurs batailles, même lorsqu'il n'y commanda pas en chef ; il a, comme eux, mérité l'amitié & la confiance de plusieurs de ses Souverains ; celui que nous voyons a été quelquefois négligé, mais jamais vraiment

disgracié. Il a brillé trop long-temps à la Cour pour n'avoir pas été l'objet de la critique & de la jalousie; mais sa valeur & son honneur n'ont jamais été soupçonnés. Enfin, rappelons-nous que la Trimouille se maria, pour la seconde fois, à l'âge de près de quatre-vingts ans.

Revenons encore sur quelques traits de l'Histoire de Louis de la Trimouille. Quoiqu'il soit assez bien prouvé que sa Maison est ancienne, son illustration ne remontoit pas plus haut que le grand-pere de Louis, qui avoit été favori de Charles VII & son Grand Chambellan, & avoit épousé en secondes noces la veuve de Jean de France Duc de Berry. Louis I de la Trimouille son fils, pere de Louis II, vécut assez tranquillement & obscurément dans ses terres, & évita de se mêler des intrigues & des troubles qui agiterent le commencement du regne de Louis XI. Il avoit épousé Marguerite d'Amboise, sœur puînée d'une Duchesse de Bretagne, & héritiere du Comté de Thouars. Louis XI avoit dépouillé son beau-pere d'une partie de ses possessions, &, par une espece d'indolence, que l'on appellera, si l'on veut, *philosophique*, le dépossédé ne voulut, ni

ſe brouiller avec le Roi, ni faire aucune démarche pour réclamer ſes droits ; ce ne fut que lorſque ſon fils eut quelque crédit à la Cour, qu'il obtint, pour ſon pere, la reſtitution des biens de ſa mere, qui le rendirent un des plus riches Seigneurs du Royaume. Les Auteurs du temps nous apprennent cependant que tous ſes revenus ne montoient qu'à quarante mille livres de rente ; & tout le monde ſait qu'il y a aujourd'hui dans Paris plus de deux cents familles d'honnête bourgeoiſie qui poſſédent un pareil revenu & au delà.

Les portraits qui nous reſtent de Louis de la Trimouille, nous le repréſentent comme un Cavalier beau, bien fait, de la figure la plus noble & la plus aimable, & de la taille la plus élégante : une perfection remarquable en lui, c'étoit la jambe, qu'il avoit très-belle. On rapporte que dans la crainte de prendre trop d'embonpoint, défaut qui avoit été commun à ſon pere & à ſon grand-pere, dès le commencement de ſa vie il s'étoit accoutumé à faire beaucoup d'exercice pendant la journée, & un ſeul repas modéré ſur le ſoir ; ce qui lui conſerva, pendant toute ſa vie, la taille fine. Avec tant

d'avantages, l'on juge bien que la Trimouille fut favorablement traité par les Dames, mais particuliérement par Madame de Beaujeu, fille de Louis XI. Ce Monarque, sévere & soupçonneux, s'étoit, sur la fin de sa vie, enfermé au Plessis-les-Tours, & ne vouloit souffrir auprès de lui que le jeune la Trimouille, son premier Gentilhomme de la chambre, qui l'amusoit, & dont il n'avoit aucun lieu de se défier; & la Princesse sa fille, qu'il avoit mariée à un Prince de la Maison de Bourbon, dont l'esprit & les talens étoient fort médiocres. Il se forma entre le jeune Chambellan, âgé de vingt-deux ans, & la Princesse qui étoit plus âgée, une liaison intime, qui fit, sous le regne suivant, la fortune de la Trimouille. Charles VIII étant monté sur le trône, Madame de Beaujeu, sa sœur aînée, fut toute puissante; & la Trimouille partagea son crédit, ou, pour mieux dire, son autorité. Elle lui donna une grande preuve de sa protection, en lui faisant épouser Gabrielle de Bourbon Montpensier, Princesse du Sang, vertueuse, remplie d'une vraie piété, & qui fut intimement attachée à son époux, & incapable de con-

cevoir ni ſoupçons, ni jalouſie qui puſſent déranger les projets de fortune de la Trimouille.

Les premieres années du regne de Charles VIII furent marquées par des querelles avec le Duc d'Orléans (depuis Louis XII), qui devinrent très-ſérieuſes : le Duc d'Orléans s'étant joint au Duc de Bretagne, força, pour ainſi dire, le Roi & ſa ſœur à lui déclarer la guerre. La Trimouille, ſeulement âgé de vingt-quatre ans, fut mis à la tête de l'armée royale, & obligea le Prince de ſe retirer de Beaugenci juſques en Bretagne : il l'y pourſuivit, & lui fit la guerre pendant trois ans. Il eut beſoin d'employer pendant ces trois campagnes autant de fineſſe, d'intrigues & de politique de Cour, que de valeur, d'intrépidité & de talens militaires. Il falloit intriguer, pour empêcher le Duc de Bretagne de ſecourir de toutes ſes forces le Duc d'Orléans, rendre ſuſpects au premier ſes favoris les plus chers, le détourner du deſſein de marier ſa fille, Anne de Bretagne, à un Prince étranger & puiſſant, & ramener dans le parti du Roi nombre de Seigneurs, Bretons & François. Tous ces objets préſentoient de grandes

difficultés ; mais la Trimouille les surmonta avec une habileté singuliere : cependant, tandis qu'il manœuvroit de la sorte, il agissoit en brave Général, & assiégeoit le Duc de Bretagne dans Nantes : enfin, il livra la bataille de Saint Aubin du Cormier, qu'il gagna, & fit prisonnier le Duc d'Orléans & le Prince d'Orange, de la Maison de Châlons, son Conseil & celui du Duc de Bretagne. Madame de Beaujeu voulut absolument retenir en prison l'héritier présomptif de la Couronne, & la Trimouille fut obligé d'exécuter cet ordre, en le faisant conduire d'abord au château de Lusignan dans le Poitou, & ensuite dans la grosse tour de Bourges ; mais il ménagea les choses si adroitement, que le Prince ne lui sut pas aussi mauvais gré de sa défaite & de sa prison qu'on auroit dû s'y attendre : tout roula sur Madame de Beaujeu ; & au contraire la Trimouille eut tout l'honneur de la paix qu'il fit avec le Duc de Bretagne après avoir pris St. Malo. Le Duc de Bretagne mourut, & Charles VIII, commençant à agir de son chef, rendit, au bout de deux ans de prison, la liberté au Duc d'Orléans, & épousa la jeune Duchesse de Bretagne. La Trimouille,

en fin courtisan, ne traversa point ces arrangemens; de sorte que la chute de l'autorité de la sœur du Roi, n'entraîna point la perte du favori. Charles VIII ayant résolu de porter la guerre en Italie & jusque dans Naples, la Trimouille alla, de sa part, annoncer au Pape que le Roi vouloit entrer avec son armée dans Rome. La commission étoit délicate; mais l'Ambassadeur militaire s'en acquitta avec autant d'esprit que de noblesse. Le Pape lui ayant dit que lorsque Charlemagne étoit venu à Rome, il y étoit entré en ami & non armé, la Trimouille sut bien lui répondre qu'assurément Charlemagne y étoit entré comme ami & comme bienfaiteur du St. Siége, puisque c'étoit en qualité de Rois de France que Pepin son pere, & lui avoient augmenté ou plutôt créé la puissance temporelle des Papes; qu'à la vérité le Pape avoit fait Charlemagne Empereur; mais qu'il en résultoit que les Empereurs avoient obligation aux Papes de leur titre, & que ces Pontifes tenoient des Rois de France tous leurs biens. Alexandre VI n'osa rien répliquer à la Trimouille. Charles VIII entra dans Rome comme il voulut, & malheureusement fut obligé

d'y revenir promptement : ce fut surtout dans ce retour que la Trimouille rendit les plus grands services à son Roi. L'artillerie ayant de la peine à traverser les montagnes de l'Apennin, la Trimouille engagea les Suisses à la porter à force de bras, & à lui faire traverser ainsi les montagnes. Il les encouragea par son exemple, par des harangues plus vigoureuses sans doute qu'éloquentes, & par des promesses & des libéralités. L'armée Françoise, arrivée à Fornoue, se trouva obligée de combattre : la Trimouille détermina le Roi à livrer la bataille ; elle fut gagnée, & le Duc d'Orléans, qui étoit alors assiégé dans Novarre, fut délivré. De nouvelles levées de Suisses, procurées par la Trimouille, assurerent la retraite de l'armée Françoise & celle du Duc d'Orléans. Ce Prince sentit bien alors que la Trimouille le servoit, non comme un Prince du Sang qu'il avoit eu l'honneur de combattre & de vaincre, mais comme le successeur prochain d'une Couronne à laquelle il étoit soumis. Le Roi étant de retour en France, n'en sortit plus, quoiqu'il conservât toujours le dessein de rentrer en Italie. Le Duc d'Orléans avoit

aussi le même désir ; mais la Trimouille fit si bien, que l'héritier de la Couronne ne s'écarta pas de la Cour jusqu'à la mort de Charles VIII. Presque aussi-tôt que Louis XII fut monté sur le trône, la Trimouille lui rendit le service le plus essentiel ; ce fut d'engager Jeanne de France, fille cadette de Louis XI, à permettre qu'on déclarât nul son mariage avec Louis XII. Cette dissolution laissa la liberté au nouveau Roi d'épouser en secondes noces Anne de Bretagne. Il faut convenir qu'après avoir reçu de pareils services de celui qui avoit été autrefois son vainqueur, le Roi n'eut pas grand mérite à ne pas venger les querelles du Duc d'Orléans.

Aussi-tôt après son mariage, Louis rentra en possession du Milanois avec la plus grande facilité ; il en chassa Sforce qui en étoit l'usurpateur, & nomma pour Gouverneur de ce Duché, Trivulce, homme de qualité du pays, mais qui bientôt laissa perdre cette conquête, pour s'être, dit on, trop livré aux intérêts de sa famille & de ses parens. La Trimouille y fut renvoyé pour le reprendre, & il en vint à bout en gagnant les Suisses, qui faisoient toute la force de l'armée de Ludovic Sforce. Ils le livrerent à la Trimouille, qui l'envoya prisonnier en France. Un succès aussi éclatant imposa, pour

quelque temps, silence à l'envie. Un acte d'humanité & de politique bien entendue ne fit pas moins d'honneur à la Trimouille: il empêcha le pillage de Milan & par les Suisses & par les François ; ce fut contre l'avis du Cardinal Georges d'Amboise ; ainsi la Trimouille fut presque en même temps le conquérant & le sauveur du Milanois. Une dangereuse & cruelle maladie l'ayant obligé de retourner en France, le Roi le fit Gouverneur de Bourgogne. Il commanda pendant plusieurs années dans cette Province, & la maintint en paix. Le Cardinal d'Amboise ayant formé, en 1508, la ligue de Cambrai, Louis XII rentra dès 1509 en Italie. La Trimouille l'y suivit, & eut grande part à la victoire d'Aignadel ; il revint dans le Royaume avec le Monarque ; &, peut être piqué de ce que le Roi avoit laissé le commandement de l'armée à un Général aussi jeune que Gaston de Foix Duc de Nemours, il ne servit plus jusqu'à la mort de ce jeune Prince. Alors il fut renvoyé dans le Milanois ; mais il y trouva les Suisses rangés du parti de Maximilien Sforce, fils de Ludovic : il les combattit auprès de Novarre, fit des prodiges de valeur, & eut de l'avantage

de son côté; mais le reste de l'armée ne l'ayant pas secondé, il fut forcé de se retirer. Pendant les trois campagnes suivantes, il sauva la Normandie, menacée par les Anglois, la Picardie, qui l'étoit par les Impériaux & les Flamands, sur lesquels il prit Bouchain, & enfin la Bourgogne, Province dont nous avons dit qu'il étoit Gouverneur. Les Suisses vinrent assiéger Dijon, & la sage politique de la Trimouille lui persuada que c'étoit en les payant qu'il falloit les obliger à se retirer. On lui en fit un crime; mais, ayant envoyé à la Cour Renaud de Moussi, son Lieutenant, Louis XII fut persuadé de la vérité de cette maxime, qu'il faut souvent *faire un pont d'or à son ennemi*, pour l'engager à se retirer. Le Roi mourut convaincu que la Trimouille étoit un de ses plus grands Généraux & de ses meilleurs Conseillers. A l'avénement de François I au Trône, la Trimouille sentit bien que le timon de l'Etat tomboit entre les mains d'un jeune Prince vif, bouillant, avide de gloire, mais inexpérimenté & peut-être incapable de discerner encore les bons conseils d'avec les mauvais. Il se fit un devoir de le suivre dans ses premieres campagnes; il se trouva à la bataille de

Marignan : en combattant près de lui, il eut lieu d'admirer l'intrépidité du jeune Monarque, mais il souhaita qu'elle fût plus sagement dirigée, & ce fut avec une sorte d'étonnement qu'il la vit couronnée par le succès. Cependant il se livroit à la joie que cet heureux événement lui causoit, lorsqu'il fut frappé du coup le plus accablant. Il apprit que le Prince de Talmont, son fils unique, venoit d'être tué à la bataille, frappé de soixante-douze blessures, dont cinq étoient mortelles. Le Roi lui-même s'empressa de le consoler; & ce tendre pere, après s'être livré pendant quelques momens aux sentimens que la Nature inspire, & que l'objet de ses regrets méritoit, commençoit à surmonter sa douleur, lorsqu'une lettre qu'il reçut de Madame de la Trimouille, l'obligea de se livrer à de nouvelles inquiétudes. Cette Princesse lui annonçoit qu'elle ne survivroit pas à la perte qu'elle avoit faite. Il vola auprès d'elle, & assista à sa mort, qui fut accompagnée des circonstances les plus édifiantes & les plus analogues aux sentimens de piété que Gabrielle de Bourbon a consignés dans les Ouvrages de piété qui nous restent d'elle en manuscrit. Pendant quelques années, son époux ne s'occupa plus

que de sa famille, & des moyens de pourvoir à l'établissement de son petit-fils, François de la Trimouille. Il le maria à Anne de Laval, fille de Guy, quinzieme du nom, Comte de Laval-Montfort, & d'Yolande d'Arragon, fille unique de Fréderic Roi des deux Siciles, qui, dès 1502, avoit cédé sa Couronne à Louis XII, & étoit mort à Tours en 1504. Par cette alliance, la Trimouille fit entrer dans sa Maison des prétentions dont sa postérité s'honore encore : quant à lui, il épousa en secondes noces Louise Borgia, héritiere du Duché de Valentinois, fille du fameux César Borgia, Duc d'Urbin, & petite-fille de ce Pape Alexandre VI, à qui la Trimouille avoit si bien remontré quel est le devoir des Papes & leur obligation envers les Rois de France. Il n'en eut point d'enfans, &, après sa mort, cette Dame se remaria, en 1530, à un Seigneur de Bourbon-Busset. Enfin arriva le dernier & peut-être le plus beau moment de la vie de Louis de la Trimouille. François I rentra en Italie, & voulut reprendre le Milanois, que Bonnivet avoit laissé perdre ; il vint assiéger Pavie, & s'obstina à livrer bataille, pour ne pas renoncer à ce siége entrepris mal à propos. La Trimouille & tout ce

qu'il y avoit de ſages Généraux dans ſon armée, s'y oppoſerent tant qu'ils purent. La Trimouille dit préciſément au Roi qu'il lui prédiſoit une défaite; mais que du moins il mourroit à ſes yeux; c'eſt ce qui arriva. Tandis qu'il combattoit vigoureuſement contre un corps d'Eſpagnols, il apprit que le Roi étoit entouré & ſur le point d'être pris; il vola à ſon ſecours, & reçut le coup de la mort à ſes pieds.

Le Maréchal de Chabannes.

Un de ceux qui s'oppoſa le plus fortement, après la Trimouille, à ce que François I livrât la bataille de Pavie, fut le Maréchal de Chabannes, que l'on appeloit *la Paliſſe* du vivant de ſon pere & pendant qu'il étoit Grand-Maître de France. Son grand-pere avoit été revêtu de cette même charge ſous le Roi Louis XI. Il avoit commencé à ſervir ſous Charles VIII, lors de la premiere conquête du Royaume de Naples. Il étoit revenu en France avec ce Monarque, & s'étoit trouvé à la bataille de Fornoue. Le Roi Louis XII l'ayant renvoyé dans ce pays en 1502, il avoit eu part à quelques-uns des exploits du Chevalier Bayard dans la Calabre: il avoit été bleſſé & fait priſonnier en défendant une petite ville dont

il étoit Gouverneur. Yves d'Alégre, qui peu après épousa sa sœur, l'avoit ramené en France après la capitulation de Gaëte. Renvoyé pour la troisieme fois en Italie en 1507, il fut blessé au siége de Gênes, que Louis XII remit cette année-là sous son obéissance. En 1509, il se trouva à la bataille d'Aignadel, & pendant la campagne de cette année & les deux suivantes (1510 & 1511), il contribua à la prise de plusieurs places : il se trouva au siége de Padoue ; cette grande & belle ville eût été prise, si l'Empererereur Maximilien, alors ami des François, qui en faisoit le siége, eût suivi les conseils de la Palisse. Il contribua beaucoup au secours de Boulogne, à la prise de Bresse, & enfin à la fameuse bataille de Ravenne. Il y vit périr sous ses yeux son beau-frere Yves d'Alégre, &, après la bataille gagnée, le jeune & illustre Prince Gaston de Foix. Le commandement de l'armée Françoise lui fut déféré alors d'une voix unanime. Il la ramena dans Milan, & y rapporta le corps du Duc de Nemours, dont le convoi funebre fut une espece de triomphe, dont j'exposerai les détails dans un moment. Louis XII lui confia le commandement général de toutes les

troupes Françoiſes en Italie, lui donna la charge de Grand-Maître de France, vacante par la mort de Charles d'Amboiſe de Chaumont, & une Compagnie de cent hommes d'armes. Malheureuſement la diſcorde s'étant miſe entre les Puiſſances qui s'étoient liguées à Cambrai, & les Suiſſes s'étant retirés dans leur pays, l'armée Françoiſe ne put ſe ſoutenir long-temps en Italie. La Paliſſe étant rentré dans le Royaume, fut deſtiné à ſecourir Fontarabie, aſſiégée par Ferdinand Roi d'Arragon; mais il ne put y réuſſir, non plus qu'à défendre la Navarre, que le foible Roi Jean d'Albret ſe laiſſa enlever. Il repaſſa en Picardie, & fut du nombre des priſonniers faits à la journée des Eperons, après le ſecours de Terouane en 1513. Louis XII mourut, & François I monta ſur le trône en 1515. Le jeune Monarque avoit pour favori ſon ancien Gouverneur, *Artus de Gouffier de Boiſſi*. Il voulut lui donner la charge de Grand-Maître, qui l'approchoit de plus près de ſa perſonne, & propoſa à la Paliſſe, qui en étoit revêtu, de s'en démettre, ou plutôt de l'échanger contre la dignité de Maréchal de France. Celui-ci y conſentit ſans peine, plus flatté d'un grade militaire

que de la premiere charge domestique de la Maison du Roi. Il prit le nom de *Maréchal de Chabannes*, & ce fut en cette qualité qu'il suivit le Roi dans ses premieres campagnes en Italie, & qu'il se trouva à toutes les batailles qui se livrerent alors dans ce pays-là, entre autres à celles de Marignan & de la Bicoque. Cependant il ne commandoit point en chef dans ces occasions; c'étoit M. de Lautrec à l'une, & M. de Bonnivet à l'autre. Enfin il assista à ce fameux Conseil qui précéda la bataille de Pavie, & dans lequel il fut décidé qu'elle se donneroit, mais ce fut contre son avis. Il étoit déjà vieux, & l'Amiral Bonnivet, qui l'étoit aussi, lui reprocha qu'il adoptoit des conseils timides, lui qui toute sa vie n'avoit paru écouter que les plus hardis. Le Maréchal de Chabannes répondit, comme la Trimouille, que si le Roi vouloit hasarder cette affaire, il en assureroit le succès, ou qu'il y périroit; & il y périt effectivement.

Le Maréchal de Chabannes avoit un frere que l'on appeloit *Vandenesse* : il étoit très-petit de taille, mais du plus grand courage. Il défia le Marquis de Pescaire en combat singulier, & celui-ci

n'osa se hasarder à le combattre. A la bataille de Rebeç, où Bayard fut tué, Vandenesse commandoit l'artillerie. L'Amiral Bonnivet, en se retirant, lui ordonna de ne pas la laisser prendre. Le jeune Chabannes de Vandenesse, qui en sentoit toute la difficulté, lui répondit: Oui, Monsieur, je la garderai tant que je vivrai: il fut tué, & la plus grande partie de l'artillerie fut perdue.

Une des plus merveilleuses actions du Maréchal de Chabannes, fut la défense de Roveredo. Il fut assiégé dans cette place par le fameux Gonsalve de Cordoue. Il s'y défendit comme un lion : la place ayant déjà une grande breche, & un Officier Espagnol y ayant voulu planter son drapeau, la Palisse saisit une pique, tue l'assaillant, & se défend contre un grand nombre d'autres; l'artillerie même ne peut l'abattre; il n'y a qu'un barril de poudre enflammée qui le renverse au pied du bastion. A demi-grillé, & meurtri, il se traîne encore jusqu'auprès de la porte, où il est accablé par le nombre: il tenoit encore son épée à la main; enfin, il la jette aussi loin qu'il peut, & se rend à un brave Capitaine Espagnol qu'il connoissoit, & qui s'appeloit *Don Diegue de Mendore.*

À la pompe funebre de Gaſton de Foix, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment, la Paliſſe fit porter quarante enſeignes ou drapeaux enlevés aux Eſpagnols, & d'autres pris ſur le Pape. Elles étoient traînantes, & comme en état d'humiliation. Mais l'enſeigne ou guidon de Gaſton de Foix étoit élevée ſur ſon cercueil, ayant l'air de triompher des autres. À la ſuite, on fit marcher à pied un grand nombre de priſonniers de guerre, parmi leſquels il y en avoit quelques-uns de conſéquence, entre autres le Cardinal Jean de Médicis, Légat du Pape Jules II; ce Légat, un an après, fut Pape lui-même, ſous le nom de Léon X. Du nombre de ces priſonniers étoit auſſi le Marquis de Peſcaire, jeune Eſpagnol de la premiere naiſſance, mais qui étoit encore bien loin d'avoir acquis les grades & la réputation qui l'ont rendu depuis ſi reſpectable Je. parlerai de lui dans la ſuite de ces Extraits. Pierre de Navarre en étoit auſſi. Ce fut avec cette pompe funéraire & triomphale que le corps de Gaſton de Foix fut porté dans le Dôme ou Egliſe Cathédrale de Milan. On y célébra un ſervice pour le repos de ſon ame, & on y prononça ſon Oraiſon funebre. Le Cardinal Légat fut forcé d'y

aſſiſter & d'entendre louer dans la Chaire de vérité le vainqueur du Pape, dont il n'étoit encore alors que le Miniſtre & le Repréſentant.

Gonſalve de Cordoue.

Gonſalve de Cordoue ſe fit une ſi grande réputation, pour avoir, par deux fois, chaſſé les François du Royaume de Naples, après qu'ils l'eurent conquis ſous Charles VIII & Louis XII, qu'on le ſurnomma généralement le grand Capitaine. Cependant Brantome prétend qu'il n'étoit ni plus brave ni plus habile Général que ceux que nos Rois employerent contre lui, & qu'il ne dut ſes ſuccès qu'aux fautes & aux imprudences de nos Officiers, & à la diviſion qui ſe mit entre eux. Cela pourroit bien être, & il y a dans l'Hiſtoire beaucoup d'exemples de ſuccès & de malheurs qui n'ont été dus qu'au haſard des circonſtances & à des cauſes tout à fait étrangeres au mérite de ceux chargés d'exécuter les plans. Quoi qu'il en ſoit, Gonſalve acquit une ſi grande réputation, que ſon Souverain, Ferdinand Roi d'Eſpagne, en devint jaloux. S'étant rendu à Naples, il trouva que le nom de Gonſalve y étoit plus reſpecté que le ſien; il lui ordonna de le ſuivre en Eſpagne, & s'embarqua avec

lui.

lui. L'on ſait que ce Monarque eut à Savone une conférence avec Louis XII : Gonſalve y étoit préſent, car le politique Ferdinand ne vouloit pas le perdre de vue. Le Roi de France fit au grand Capitaine tout l'accueil imaginable & tous les honneurs qui dépendirent de lui ; mais il eut de la peine à obtenir de Ferdinand qu'il le fît aſſeoir & ſe couvrir devant lui : en revanche, le Roi d'Eſpagne prodigua la politeſſe & les éloges au Chevalier Bayard & à Louis d'Ars, & adreſſa à Louis XII ces paroles : » Mon frere, voilà deux braves » & fideles ſerviteurs ; qui a de tels Che» valiers, doit bien les garder «. On pouvoit lui répondre que pour lui il gardoit bien le ſien ; car il ne le quitta pas, & voulut le ramener en Eſpagne, où il le retint dans une eſpece d'exil juſqu'à la fin de ſa vie.

Parmi les priſonniers Eſpagnols qui furent faits à Ravenne & ſuivirent le convoi du Duc de Nemours, étoit Don Pedro de la Paz, un des plus braves Officiers des troupes d'Eſpagne. Il étoit ſi petit (ſi l'on en croit les Auteurs Eſpagnols), que quand il étoit à cheval on ne le voyoit abſolument pas ; mais ceux qui vouloient s'emparer du

Pedro de la Paz.

cheval qu'ils croyoient échappé & sans maître, tomboient sous les coups du petit, mais redoutable Don Pedro.

Pierre de Navarre.

Pierre de Navarre étoit un soldat de fortune qui portoit le nom de son pays, mais à qui sa valeur & son intelligence à la guerre valurent bientôt son avancement & une grande réputation. Il étoit également propre à combattre en rase campagne, à attaquer & à défendre une place. Apparemment qu'il avoit quelques connoissances physiques & mathématiques; car il étoit bon Ingénieur, bon Artilleur, & supputoit bien l'effet de la poudre à canon. On sait que ce fut lui qui fit le premier usage des mines en assiégeant les François retirés dans les châteaux de Naples: il en fit encore usage à Boulogne, comme je l'ai dit ailleurs, & fut du nombre des prisonniers que l'on fit entrer dans Milan à la suite du corps de Gaston de Foix. Après cette cérémonie, on voulut traiter de sa rançon; mais le Roi d'Espagne ayant refusé de la payer, Pierre de Navarre, piqué avec raison, passa au service de France. Tous les Mémoires contemporains conviennent qu'il s'y comporta en brave & excellent Officier, & devint l'ami de Bayard &

de nos meilleurs Généraux & Officiers. Il fut renvoyé à Naples dans la derniere tentative que les François firent ſur ce Royaume, ſous la conduite de M. de Lautrec. Après y avoir fait encore des exploits très-remarquables, il eut le malheur d'être pris & conduit à Naples. On informa Charles-Quint de cette capture, & ce ſévere Empereur ordonna qu'on lui tranchât la tête, le regardant comme déſerteur de ſon parti. Ce fut à regret que les Eſpagnols exécuterent cet ordre ſur un de leurs compatriotes, qui, ſelon eux, ne devoit pas périr par la main d'un bourreau. Il fut enterré dans la même Egliſe où ſon dernier Général, M. de Lautrec, mort devant Naples, eut lui-même ſa ſépulture. On éleva à chacun d'eux un tombeau, ſur lequel on voit une épitaphe en Latin : ce fut le neveu du grand Gonſalve qui leur fit dreſſer ce monument.

Parmi les guerriers qui ſe trouvoient au ſervice de François I lors de la bataille de Marignan, & qui y périrent, étoit un Monſieur d'Imbercourt, de la famille de *Brimeu*, dans les Pays-Bas. Il étoit fils de ce Miniſtre fidele du Duc de Bourgogne, à qui les Gantois révoltés D'Imbercourt.

firent couper la tête ſous les yeux de la jeune Marie de Bourgogne, leur Souveraine. Celui dont je parle ſervit bien le Roi Louis XII dans les guerres d'Italie, &, entre autres, à l'attaque de Villefranche, dans laquelle, étant aidé du Chevalier Bayard & de deux braves guerriers, l'un Normand, nommé *Beauvais*, & l'autre Picard, appelé *Halencour*, il fit priſonnier Proſper Colonne. Brantome nous aſſure que ce Monſieur d'Imbercourt, toutes les fois qu'il étoit ſur le point de combattre, ſe trouvoit travaillé d'une eſpece de colique d'entrailles qui l'obligeoit de deſcendre de cheval & de ſe retirer en quelque lieu, pour ſatisfaire à un beſoin naturel. » Il ne faut pas, » ajoute Brantome, en inférer de là que » M. d'Imbercourt eût quelque crainte; » il étoit très-brave; mais l'ardeur avec » laquelle il ſe portoit à combattre, oc» caſionnoit en lui cette révolution, dont » les Médecins peuvent rechercher la » cauſe «. Ce même M. d'Imbercourt avoit une inclination particuliere. Lorſqu'il ſe déterminoit à faire quelque expédition, il choiſiſſoit toujours l'inſtant le plus chaud de la journée pour l'exécuter & conduire ſes troupes au combat: il ſem-

bloit que la chaleur du soleil l'animât; mais ceux qui le suivoient ne pensoient pas de même; cependant *la fraîcheur de M. d'Imbercourt* avoit passé en proverbe, pour dire la plus grande chaleur du jour. Ce proverbe s'est renouvelé au commencement de ce siecle, où l'on disoit *marcher à la fraîcheur de M. de Vendôme*, pour dire s'exposer au plus grand soleil. Enfin, M. d'Imbercourt ayant été tué à la bataille de Marignan, il fut enterré dans le champ même où il avoit combattu; & Brantome nous apprend que ses compagnons d'armes firent graver sur sa tombe ces deux mots Latins, également précis & expressifs, qu'on nous permettra de rapporter, *ubi honos, ibi tumulus*, ce qui ne peut se rendre en François que par ces quatre petits vers.

Tu meurs au sein de la victoire;
D'Imbercourt, que ton sort est beau!
Sur le théâtre de ta gloire
L'amitié t'éleve un tombeau.

Du nombre des compagnons d'armes d'Imbercourt & de Bayard, étoit Ferry de Mailli, Baron de Conti, un des meilleurs Capitaines qui aient servi Louis XII. Il obtint une compagnie de cent hommes Mailly-Conti.

d'armes, qui, ſuivant Brantome, étoit la plus belle & la mieux compoſée de toutes celles de l'armée de ce Monarque, parce que le Capitaine étant très-grand Seigneur & très-riche, l'entretenoit avec beaucoup de dépenſe. Dans une revue de cette compagnie, que le Roi fit lui-même, & dont le rôle eſt venu juſqu'à nous, il ſe trouva quatre-vingt-dix-ſept hommes d'armes & les trois Officiers, formant le nombre de cent. Parmi les ſimples hommes d'armes, il y en avoit quatre du nom de Mailli, & *neuf vingt quinze archers*, c'eſt-à-dire cent quatre-vingt quinze. Mailli-Conti fut tué dans une attaque que les Suiſſes firent pendant le ſiége de Milan. La compagnie de ce guerrier fut preſque entiérement détruite; & ce fut une véritable perte pour la France. Mais le lendemain, la mort de ce courageux Chevalier fut bien vengée par le brave Chevalier Bayard, qui défit à plate couture ces mêmes Suiſſes. Les grands biens que poſſédoit ce Seigneur de Conti, lui venoient principalement de ſa mere, Jeanne de Berghen, fille du Seigneur de Berg-op-Zoom. Mailli avoit épouſé Louiſe de Montmorenci, ſœur du Grand Connétable Anne de Montmorenci, qui

ſe remaria en ſecondes noces au Maréchal de Châtillon, & fut mere de l'Amiral de Coligni & de ſes freres. Elle avoit déjà eu de ſon premier mariage trois enfans, dont un, garçon, fut tué en 1528 au ſiége de Naples, ſans avoir été marié, & deux filles, dont une fut Religieuſe & Abbeſſe de l'Abbaye de la Trinité de Caën, l'autre épouſa Charles de Roye, Comte de Rouſſi, & fut mere de la premiere Princeſſe de Condé. C'eſt par cette alliance que le Connétable Anne de Montmorenci ſe trouvoit oncle du Prince de Condé, auſſi bien que des Châtillon. C'eſt auſſi par cette même alliance que la terre de Conti, en Picardie, aſſez près d'Amiens, a paſſé dans la Maiſon de Condé, & que les Princes cadets de cette Maiſon en ont pris le nom.

Le Maréchal de Lautrec & ſes freres.

J'ai déjà pluſieurs fois parlé du Maréchal de Lautrec, de ſes talens militaires, de ſa hauteur & de ſon obſtination; il ne me reſte qu'à faire mention de quelques anecdotes qui lui ſont relatives. Le Maréchal de Lautrec porta d'abord le nom de Barbaſan, enſuite celui de Lautrec, qu'avoit porté ſon pere, ſecond fils de Jean Comte de Foix, & de Marguerite

d'Albret. Le Maréchal étoit coufin-germain de Jean de Foix, Vicomte de Narbonne, qui époufa Marie d'Orléans, fœur de Louis XII, & fut pere de Gafton de Foix Duc de Nemours. Il étoit au même degré de François Phœbus de Foix, qui fut Roi de Navarre par fa mere, & qui mourut fans enfans, & de Catherine de Foix, fœur de celui-ci, qui porta la Couronne de Navarre à fon mari Henri d'Albret, pere de Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV. Les enfans du Maréchal de Lautrec n'ont point laiffé de poftérité : fes deux freres, dont je parlerai enfuite, ne furent point mariés, & leur fœur, l'infortunée Comteffe de Châteaubriant, mourut auffi fans enfans.

Le Maréchal de Lautrec paffoit généralement pour être fi *têtu* & fi opiniâtre, qu'un Auteur Efpagnol a dit de lui : » Qu'il aimoit mieux prendre un » mauvais parti, imaginé par lui, que » d'en adopter un qui, quoiqu'infiniment meilleur, auroit été préfenté par » un autre «. Quand on lui reprochoit ce défaut, Brantome prétend qu'il difoit pour s'excufer : » Qu'il avoit lu dans » l'Hiftoire Romaine, que le Général Lucullus avoit ce même caractere «. J'ai

déja dit ailleurs qu'il étoit malheureux ; cependant il eut le bonheur de prendre en 1527, dans peu de jours, la ville de Pavie, que François I avoit inutilement affiégée pendant plufieurs mois en 1524. On prétend que le Roi en conçut de la jaloufie : mais il en fut bien confolé par la trifte fin que Lautrec fit devant Naples en 1528. François I le plaignit peu alors, & dit qu'il s'attendoit bien qu'une expédition qui lui avoit été confiée finiroit mal. Sur quoi il faut remarquer que lorfque François I donna deux fois le commandement de fes armées à Lautrec, il étoit amoureux de la Comteffe de Châteaubriant fa fœur, & que lorfque le Maréchal fut tué devant Naples, il ne l'étoit plus.

Voici la traduction de l'épitaphe remarquable du Maréchal de Lautrec, que Brantome dit avoir lue à Naples. Elle eft en latin dans une Chapelle de l'Eglife Ste. Marie la Neuve.

A la mémoire D'ODET DE FOIX, Seigneur de Lautrec, Maréchal de France.

GONSALVE Ferdinand de Cordoue,

Duc de Seſſa, Vice-Roi de Naples, petit-fils du Grand Gonſalve, ayant ſu que les os d'un illuſtre ennemi de ſa famille étoient, dans cette Chapelle, enterrés d'une maniere peu honorable, a fait ériger ce monument, digne ſujet de réflexions ſur les miſeres humaines & ſur l'inſtabilité de la fortune.

Leſcun. Des deux freres du Maréchal de Lautrec, l'un, que l'on appela d'abord *Leſcun*, & enſuite le Maréchal de Foix, avoit commencé par être d'Egliſe ; on l'appeloit alors *le Protonotaire de Foix* : mais il n'avoit aucun goût pour la Théologie, ni même en général pour les Lettres. Il n'avoit rien appris dans ſes études, & ne ſongeoit qu'à ſe divertir ; ſi bien qu'on le nommoit, ſuivant Brantome, le *Protonotaire ſans ſouci*. Au bout de quelque temps, il renonça à l'eſpérance de devenir Cardinal & d'obtenir de gros bénéfices, & prit le parti des armes. Après avoir été un aſſez mauvais Eccléſiaſtique, il devint un brave Militaire & un Guerrier déterminé. A la bataille de la Bicoque il fit des merveilles, eut un cheval tué ſous lui & une grande eſtocade au milieu du

visage : d'ailleurs, il fit écraser la compagnie de son frere, que celui-ci lui avoit donnée à commander pour son coup d'essai. Quand le Maréchal de Lautreç se retira d'Italie, Lescun se jeta dans Crémone, s'y défendit assez long-temps, & y capitula. Il eut ensuite des difficultés pour l'exécution de cette capitulation. On convient qu'en général il étoit fort brave, mais étourdi, inconsidéré, & qu'il avoit ce que nous appellerions aujourd'hui une mauvaise tête; d'ailleurs, grand pillard : il n'en fut pas moins Maréchal de France par le crédit de son frere & de sa sœur. Il rentra en cette qualité dans le Milanois, & se trouva à la bataille de Pavie, où il fut dangereusement blessé d'une arquebusade qui lui fracassa le bras : on le transporta dans la ville, où il mourut le neuvieme jour de sa blessure. Le Marquis du Guast, qui vint le voir, le trouva pestant & jurant en Gascon contre l'Amiral de Bonnivet. Il disoit que c'étoit lui qui étoit cause de la bataille, & par conséquent de sa blessure, & qu'il ne désiroit guérir & revenir en santé que pour le tuer. Ce fut dans ces dispositions que mourut l'ancien Protonotaire de Foix.

L'Esparre. Lautrec & lui avoient un troisieme frere, que l'on appeloit *M. de l'Esparre.* Il étoit aussi brave que les deux autres, & fit d'abord le même métier, mais il y fut encore plus malheureux que ses freres; car, pour son début, on l'envoya servir dans la Navarre contre les Espagnols, &, dans un combat, les ennemis lui donnerent tant de coups de masse d'armes sur la tête, qu'il en devint aveugle & ne survécut pas même long temps à cet accident.

Amiral de Bonnivet. L'Amiral de Bonnivet, dont j'ai déjà parlé tant de fois, sur-tout par rapport à la part qu'il eut à la bataille de Pavie, étoit fils de Guillaume de Gouffier, Seigneur de Rouannès & de Boissi, Gouverneur de la jeunesse de Charles VIII, & de Philippine de Montmorenci, & frere puîné d'Artus de Gouffier, qui fut Gouverneur de François I (pendant qu'il n'étoit encore que Duc d'Angoulême), & que ce Monarque fit Grand-Maître de sa Maison aussi-tôt qu'il fut monté sur le trône. Bonnivet, élevé avec François I, devint bientôt son favori; il se rendit maître de son esprit au point de le gouverner absolument: sa présomption s'accrut avec sa faveur, & dès qu'il fut assuré de plaire au

Roi, il se crut capable de tout. Il réussit à prendre Fontarabie, parce que cette place fut mal défendue; & quoique ce fût l'intérêt de la France de la démolir, il voulut la laisser subsister comme un monument de sa gloire, & pour prouver, par son existence, combien il étoit glorieux d'avoir fait une pareille conquête. Etant de retour à la Cour, il osa braver le Connétable de Bourbon & lui tenir tête dans toutes les occasions & sur tous les objets. Louise de Savoie, mere du Roi, qui étoit ennemie du Connétable, encourageoit le favori à se conduire avec cette insolence. Une des choses qui piqua le plus Bourbon, fut la construction du château de Bonnivet, qui fut élevé avec une magnificence vraiment royale, à la vue des tours de Châtellerault, ville appartenante au Connétable, & dont la terre de Bonnivet étoit un arriere fief. Bourbon ne pouvant obtenir justice de ces désagrémens & de bien d'autres qu'on lui fit essuyer, prit le parti de se révolter. Charles-Quint, l'ennemi naturel de François I, le reçut à bras ouverts, & lui donna le commandement de ses armées dans le Milanois; & la vindicative Louise de Savoie, voulant

mettre le comble au déſeſpoir du Duc de Bourbon, fit confier à Bonnivet le commandement de l'armée Françoiſe qui devoit lui être oppoſée : mais elle fit bien plus de tort au Roi ſon fils, que de dépit au Prince rebelle. Il pénétra dans le Milanois avec la même facilité qu'avoient toujours eue les armées Françoiſes, quitte à en être promptement repouſſées & avec grande perte. Il trouva encore dans le château de Cremone quarante ſoldats François, reſte d'une aſſez nombreuſe garniſon qui s'y étoit renfermée lors de la malheureuſe retraite de Lautrec. Elle avoit été deux ans ſans ſecours ni nouvelles de France, & lorſque le nouveau Général François ſe préſenta aux portes de la ville, il n'y en avoit plus que huit en état de faire le ſervice ; ils n'avoient plus d'Officiers, le dernier Capitaine, qui ſe nommoit *Bunon*, étant mort peu auparavant. Comme nous l'avons dit tant de fois, Bonnivet ne tint pas long-temps contre Bourbon & le Marquis de Peſcaire. Le malheureux combat de Rebec, dans lequel la France perdit le brave Bayard, fut le ſignal de ſa retraite abſolue du Milanois. Bonnivet fut bleſſé dès le commencement

du combat ; & cette blessure lui servit de prétexte pour s'excuser de ce qu'il n'avoit pas pu rallier les troupes assez à propos pour remporter la victoire. La même faveur qui lui avoit procuré ce commandement, fit agréer cette excuse. De son côté, Bourbon fit la faute d'engager l'Empereur à entrer en Provence & à assiéger Marseille, d'où il fut repoussé. Les François retournerent dans le Milanois ; François I étoit à leur tête, & Bonnivet se trouvoit encore un de ses Généraux. A la vérité, il y en avoit bien d'autres plus anciens, plus expérimentés & plus sages que lui, qui étoient en état de conseiller au Roi ce qu'il devoit faire ; mais ils ne furent pas crus, & l'avis de Bonnivet prévalut sur le leur. Brantome nous a conservé le discours qu'il prétend que Bonnivet prononça à cette occasion dans le Conseil de guerre. Il est tourné de maniere à faire effet sur l'esprit d'un jeune Prince avide de gloire. On y rappelle que la présence des Rois Charles VIII & Louis XII assura la victoire aux François à Fornoue & à Aignadel, & celle de François I même à Marignan. On y assure que les François sont invincibles lorsqu'ils

font conduits par leur Souverain. Enfin, le difcours finit par cette phrafe : *Ne faut point douter, Sire, que, vous voyant le premier aller au combat & nous montrer le chemin de la victoire, votre brave Gendarmerie ne paffe fur le ventre à celle de l'ennemi ; parquoi, Sire, donnez la bataille : allons.* Ces flatteries, adreffées au Roi & à la Nation, déterminerent François I à tout hafarder, & à faire même quelques reproches à ceux que leur prudence engageoit à l'en diffuader. De là s'enfuivit la perte des uns & des autres. Les vieux Généraux prouverent, en fe faifant tuer, que leurs confeils étoient exempts de timidité, & Bonnivet fe punit lui-même du malheur dont il avoit été la caufe, en fe faifant auffi tuer dans la mêlée. Voici les expreffions nobles & fonores des relations Efpagnoles : *Oppuefo la garganta a las fpadas, y fue muerto ;* c'eft-à-dire, *il préfenta fa gorge aux épées, & il mourut.* Le Connétable de Bourbon, à la fin de la bataille, le cherchoit par-tout pour lui donner la mort ; mais il l'avoit prévenu. Enfin, le Prince reconnut fon cadavre, & lui adreffa ces terribles paroles : » Malheureux, tu es caufe de la perte de » la

» la France & de la mienne « ! Du reste, si Bonnivet n'avoit pas les grandes qualités d'un Général & d'un Ministre, il avoit du moins celles qui sont essentielles à un favori, ne lui manquent presque jamais, & au moyen desquelles il parvient à subjuguer les Princes. Bonnivet avoit la figure très-noble & fort agréable; une certaine grace naturelle accompagnoit toutes ses actions. Son éloquence étoit vive & persuasive, sa valeur très-reconnue : il étoit galant, & sa hardiesse auprès des femmes lui avoit souvent réussi. Toutes ces qualités, analogues au caractere de François I, lui avoient obtenu la confiance & l'amitié de ce Monarque. La Reine Marguerite a fait, d'une aventure qui lui est arrivée avec l'Amiral, le sujet d'un de ses Contes. » Un favori du Roi ayant sollicité une grande Dame de venir le visiter dans une de ses maisons, avec un grand Roi son frere, on logea la Dame dans une chambre magnifique, où il avoit pratiqué une fausse porte, au moyen de laquelle il osa s'approcher d'elle pendant la nuit; mais (dit le Conte) il ne remporta de cette tentative que de la honte & des égratignures, dont le Roi & tous les Cour-

» tiſans s'apperçurent très-bien le lende-
» main «. On prétend auſſi que Bonnivet ne fut ſi empreſſé de retourner dans le Milanois, que parce que, lors de ſon premier voyage dans ce pays, il étoit devenu fort amoureux d'une Dame Milanoiſe, que l'on appeloit la *Signora Clarice.* Il étoit auſſi très-magnifique, & parut dans une ambaſſade en Angleterre avec tout l'éclat & tout le faſte imaginables.

Entre autres enfans qu'eut Bonnivet, il en eſt un dont Brantome fait un éloge particulier, & dont il eſt beaucoup queſtion dans les Mémoires de Boivin du Villars. Le premier Auteur nous apprend qu'il avoit fort bonne grace, qu'il étoit d'une figure très-agréable, & qu'on l'appeloit le *beau Bonnivet.* Il ajoute que
» pluſieurs Dames de la Cour de Fran-
» çois I & d'Henri II lui aiderent grande-
» ment «. Il étoit le plus grand ſauteur de la Cour, & le ſeul qui pût tenir tête à Henri II; ils ſautoient quelquefois des foſſés de vingt-deux à vingt-trois pieds de large, & ſouvent pleins d'eau. Un jour étant tombé dans un foſſé, il penſa ſe noyer, & auroit immanquablement péri, ſi le Roi ne l'eût ſauvé.

Le Maréchal de Briſſac, ſon parent &

ſon ami, ayant eu le commandement des armées de Piémont, Bonnivet le ſuivit, & l'on crut d'abord, dit Brantome, qu'il y réuſſiroit mal, » d'autant qu'on le con» noiſſoit trop *dameret*, & plus propre » pour la Cour & les Dames, que pour » la guerre & l'infanterie «. Cependant le contraire arriva ; il ſe fit aimer, & gagna le cœur des ſoldats & des Capitaines par ſa libéralité, » en tenant une » bonne & longue table bien garnie à » tous venans, & table à dez pour les » Capitaines ; cependant il ne laiſſoit » paſſer aucune faute contre le devoir & » les Ordonnances, & étoit fort ſévere » pour ceux qui délinquoient : au demeu» rant faiſoit ſouvent montre, & bien » payoit ſes gens ; auſſi ne voyoit-on rien » ſi bien en points, ni ſi *gorgias* (mot uſité » dans l'armée de Piémont) qu'eux. » Leurs armes étoient dorées & gravées, » & pour les accoûtremens, c'étoit d'or» dinaire tout de ſoie. A la tête de la » compagnie de M. de Bonnivet mar» choient Meſſieurs de Pienne & les » Comtes de Charni & du Lude, qui, » pour leur plaiſir, avoient pris l'arque» buſe, entroient en garde, & faiſoient » la faction, afin d'apprendre en jeuneſſe

» pour se faire capables après, ainsi qu'ils » ont été «. Quand ces jeunes Volontaires avoient des querelles ensemble, il les laissoit battre en sa présence; mais, après qu'ils avoient poussé quelques bottes, il leur crioit *hola !* & les séparoit. Le Maréchal de Brissac, trouvant que c'étoit le Seigneur de son armée qui donnoit les meilleurs exemples & avoit le meilleur ton, le prit en singuliere affection, & lui procura la place de Colonel-Général de l'Infanterie en Piémont. Il continua à s'y distinguer aux siéges de Vulpian & de Saint-Ya; il alloit à l'assaut, ou le soutenoit toujours, » précédé » de sa bande de violons, qui étoit de » plus de demi-douzaine, & sonnoient » jusqu'au plus fort de l'action «. Comme le remarque Brantome, ce jeune Seigneur méritoit bien de mourir au lit d'honneur; cependant son sort fut plus malheureux. Il se vit rappelé à la Cour en 1556, & il y éprouva des désagrémens relativement à Mademoiselle d'Halluin de Pienne, sa sœur de mere. François de Montmorenci, fils du Connétable Anne, en devint amoureux, & lui fit une promesse de mariage : le Connétable en fut furieux, parce qu'il vouloit lui faire épouser une

fille naturelle du Roi Henri II, & fit très-injustement enfermer Mademoiselle de Pienne dans un Couvent : son frere, qui voulut plaider sa cause, ne fut pas le plus fort, & mourut à Saint Germain-en-Laye, probablement d'une maladie occasionnée par le chagrin. Il ne fut pas marié; mais son frere cadet, François de Gouffier, eut une nombreuse postérité, qui s'est séparée en plusieurs branches, dont trois subsistoient encore de nos jours, & sont réduites aujourd'hui à M. le Marquis de Gouffier-Thois. Feu M. le Marquis de Gouffier d'Heilly a marié sa fille unique à M. le Comte de Choiseul, qui a pris le surnom de *Gouffier*.

Brantome fait mention de deux Seigneurs de la Maison de Créqui, qui s'illustrerent dans les guerres de François I: le premier étoit connu sous le nom de Seigneur de Pontdormi, son vrai nom étoit Jean de Créqui, sixieme du nom. Il se distingua dans les guerres Espagnoles, sous le Maréchal de Lautrec, & mourut au siége d'Hesdin, en défendant la place contre les Espagnols. Il étoit respecté, &, si l'on peut dire, adoré, fur-tout en Picardie : les habitans de cette Province le regardoient comme leur défenseur contre

Créqui Pontdormi & Canaples.

les incursions des Flamands & des Espagnols. Son fils Jean de Créqui, septieme du nom, qu'on appeloit *le Sieur de Canaples*, » passoit, suivant Brantome, » pour le plus rude homme d'armes qui » fût dans la Chrétienté. Il rompoit une » lance, telle forte qu'elle fût, comme » une canne, & peu tenoient devant lui: » aussi le Roi François I prenoit si » grand plaisir à le voir joûter, qu'il se » faisoit avertir & donnoit toute son » attention quand il entroit en lice : » de là, disoit-on proverbialement, *Boute* » *Canaples, le Roi te regarde* «. Le fils de celui-ci, Jean VIII de Créqui, n'eut qu'une fille unique qui épousa Gilbert de Blanchefort, dont la postérité prit le nom de Créqui, & parvint aux honneurs de la Pairie & à la dignité de Maréchal de France. Cette nouvelle Maison de Créqui n'a pas duré longtemps; mais l'ancienne n'est pas éteinte: elle est originaire de Picardie, & connue depuis l'an 1007. Les armes de la Maison de Créqui ont toujours été un *créquier* ou cerisier sauvage & épineux, avec cette devise: *Nul ne s'y frotte.*

Galliot de Genouillac.

Galliot de Genouillac fut Grand Maître de l'artillerie, & passoit, sous le regne

de Charles VIII, pour le plus grand homme en ce genre qu'il y eût eu jusques alors en France. Il donna des preuves de son habileté dans différentes batailles, sous les regnes de Charles VIII, Louis XII & François I, & fut du nombre de ceux qui s'opposerent à ce que le dernier de ces Monarques livrât la bataille de Pavie. Son artillerie fit des merveilles, & eût détruit celle des ennemis, si le Roi n'eût pas fait la faute de se placer entre ses propres canons & l'armée Espagnole. L'on juge bien qu'ayant remarqué cette manœuvre, le Grand Maître fit taire ses canons. Le Roi le reconnut si bien, que son Grand Ecuyer St. Severin ayant été tué à la bataille, il gratifia de cette charge le brave Galliot de Genouillac, qui la posséda en même temps & sans préjudice de celle de Grand Maître de l'artillerie. Dans la suite de ce regne, les ennemis de Genouillac (car, observe Brantome, on a toujours des envieux à la Cour) représenterent au Roi que le Grand Ecuyer faisoit bâtir une superbe maison (le château d'Acier) » dans une fort laide assiette & fort » laid pays, qui est le Quercy, pierreux, » raboteux, montagneux; que cependant

» c'étoit la maison la mieux meublée de
» France, tant en vaisselle d'argent qu'en
» tapisseries & ciels de soie d'or & d'ar-
» gent ; qu'il n'étoit pas possible qu'il
» n'eût fort dérobé le Roi en ses Etats,
» parquoi il étoit besoin qu'il lui fît ren-
» dre compte du tout. Le Roi entrant
» en soupçon sur ces propos, le fit venir
» à lui, & lui remontra ce que dessus;
» à quoi répondit M. Galliot ; Sire,
» c'est par votre moyen & grace que me
» suis fait tel que je suis. J'ai épousé
» deux femmes très-riches, dont l'une
» héritiere de la Maison d'Archiac ; elles,
» mes gages & profits m'ont apporté les
» biens que je tiens ; je suis prêt à vous
» les rendre tous ; mais, quant à aucuns
» larcins, faites-moi trancher la tête
» si j'en ai fait aucun. Le Roi ayant
» examiné la chose, s'attendrit par les
» paroles tendres & touchantes de cet
» honorable vieillard. Mon bon homme,
» lui dit-il, vous dites vrai ; je ne veux
» vous reprocher & moins vous ôter
» ce que je vous ai donné ; vivez en
» paix, & aimez-moi comme par le
» passé «.

Genouillac disoit vrai, & quand même il eût un peu menti, il eut plus raison

que cette Dame dont parle aussi Brantome, » laquelle étoit femme d'un Maré-
» chal de France que Catherine de Mé-
» dicis avoit fait Surintendant des Fi-
» nances, & disoit à la Reine : Ah!
» Madame, nous sommes fort obligés,
» mon mari & moi, de prier Dieu pour
» vous ; car, depuis que nous avons
» cette bonne charge de l'Administra-
» tion des Finances, qu'il vous a plu
» nous confier, nous nous sommes ac-
» quittés de plus de deux cent mille écus
» que nous devions, & nous sommes
» à présent en état de faire des acquisi-
» tions pour plus de cent mille écus. La
» Reine connoissant la sottise de cette
» femme, se mit à rire, & le mari de
» la maugréer & jurer qu'il ne la lais-
» seroit jamais revenir à la Cour ; ce
» qu'il fit «.

Le bon homme M. Galliot de Genouillac eut un fils que l'on appela M. d'Acier. Ce jeune homme partant pour suivre M. d'Enguien en Italie, par pur zele & sans qu'il y fût nécessaire, son pere lui dit : *Or, va donc, mon fils, mon cher fils, querir la mort en poste.* En effet, il fut tué à la bataille de Cérisolles, & sa sœur unique, qui avoit

épousé M. de Crussol d'Uzès, hérita de tous les grands biens de la Maison de Galliot de Genouillac.

M. de Taix. A M. Galliot succéda M. de Taix, qui avoit été Colonel Général de l'infanterie, sous le Maréchal de Brissac, en Piémont. Il avoit été, suivant Brantome, poussé & avancé à cette place par une Dame de la Cour qui l'aimoit fort, & à laquelle, » à ce sujet, on avoit donné » pour devise, des têts ou morceaux de » pots cassés, avec ces mots: *Voilà ce que » j'aime* «. Quoi qu'il en soit, Taix fit des merveilles en Piémont, & particuliérement à la bataille de Cérisolles; ensuite à la prise & défense de plusieurs places. Ayant été rappelé dans l'intérieur du Royaume, on le fit marcher avec ses bandes vers Boulogne, où il fut fait Grand Maître de l'artillerie: mais, quelque temps après, ayant été accusé avec assez de fondement, car il étoit altier & léger en paroles, d'avoir tenu quelques propos contre la Duchesse de Valentinois, il fut *désapointé* de sa charge, & fut enfin tué au siége d'Hesdin, en 1553.

JEAN D'ESTRÉES. M. de Brissac lui succéda dans la place de Grand Maître de l'artillerie,

mais ne l'occupa pas long-temps. Ayant été fait Maréchal de France, il eut pour ſucceſſeur Jean, Seigneur d'Eſtrées, dont Brantome fait un grand éloge ; il dit que perſonne n'a jamais été au combat, & ſur-tout à la tranchée, de meilleure grace que lui. *Il y étoit tête levée, comme ſi c'eût été dans les champs à la chaſſe : la plupart du temps il étoit à cheval ſur une grande haquenée Allemande qui avoit bien vingt ans ; & quelques canonnades & arquebuſades qui ſe tiraſſent, ni lui ni elle ne baiſſoient jamais la tête, & ſi ſe voyoient au deſſus de la tranchée, car il étoit grand & elle auſſi.* Au reſte, il étoit auſſi habile artilleur que brave ſoldat ; *perſonne n'entendoit mieux à dreſſer batterie pour prendre ville. C'eſt lui qui le premier a donné ces belles fontes d'artillerie, au moyen de quoi nos canons ne craignent de tirer cent coups l'un après l'autre, ſans crainte de rompre ni caſſer ; auparavant falloit-il qu'ils fuſſent ſouvent rafraîchis de vinaigre.* Il forma de bons Officiers d'artillerie, entre leſquels Brantome cite Baſſompierre & la Foucaudie. Il fut vingt ans Grand Maître de l'artillerie, & il étoit déjà vieux quand il obtint cette charge en 1551. Il mou-

rut en 1571, âgé de 85 ans. *C'étoit*, dit toujours Brantome, *un beau & vénérable vieillard, avec une barbe qui lui descendoit très-bas, & sentoit bien son vieux aventurier de guerre du temps passé; aussi avoit-il appris alors à être un peu cruel.* Il avoit épousé une bâtarde de Bourbon-Vendôme : il eut en peu de temps plusieurs successeurs, entre autres, Armand de Biron, depuis Maréchal de France, MM. de la Guiche, d'Epinay St. Luc, & enfin, son fils Antoine d'Estrées, qui ne mourut qu'en 1593, & qui fut pere de la fameuse Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV, & de François Annibal, premier Duc d'Estrées, dont la postérité masculine s'est éteinte il y a environ quarante ans.

François I. François I, considéré comme Militaire, avoit de très-grandes qualités; car il étoit brave & même intrépide; & s'il eût été capable de conserver son sang froid dans toute autre occasion, il en eût eu également à la guerre. Son grand défaut étoit d'avoir fort peu de suite dans l'esprit & de constance dans ses résolutions. Il s'emportoit & se prévenoit aisément; il est vrai qu'il revenoit quelquefois avec la même facilité;

mais ce n'étoit, la plupart du temps, qu'après que le mal étoit fait. Il étoit libéral & magnifique ; mais après s'être épuisé pour un petit nombre de favoris & quelques maîtresses, il ne lui restoit point de quoi récompenser, même modestement, ceux qui l'auroient le mieux mérité. Il aimoit les Sciences, les Lettres & les Arts ; mais c'étoit sans s'y connoître ; cependant il les a encouragés & fait prospérer dans son Royaume, parce qu'il a établi l'opinion que l'on pouvoit faire fortune en les cultivant. Il a souvent très-mal choisi ses Conseils, ses Ministres, & même ses Généraux : cependant il en a eu quelquefois de bons, parce qu'ils lui sont, pour ainsi dire, tombés sous la main ; mais rarement a-t-il su les apprécier ce qu'ils valoient, & les récompenser à propos. Ce portrait de François I n'est assurément pas flatté ; c'est le résultat des principales actions de sa vie ; & ce que nous allons dire concernant les Militaires de son Royaume & de son temps, confirmera de plus en plus ces vérités.

Malgré tous les défauts qu'avoit François I, il a été aimé de ses peuples, du moins infiniment plus que Louis XI, qui

cependant, tout bien considéré, ne leur à pas causé autant de maux; c'est que les défauts de François étoient analogues au caractere national : il étoit vif, léger, & quelquefois inconséquent, & ce que nous appelons *étourdi*, mais avec franchise. Louis XI, au contraire, étoit méchant, cruel avec réflexion, &, par l'effet d'une sombre politique, dissimulé, & ce que nous appelons *sournois*.

L'on sait que François I eut trois fils, dont le premier s'appeloit François comme lui, & mourut à l'âge de 19 ans, en allant joindre son pere & faire sa premiere campagne. Brantome dit qu'il étoit d'une humeur tout à fait opposée à celle de son pere & de ses freres : car il étoit froid, tempéré & posé; cependant, doux & gracieux, très-sage & modeste. Brantome ne doute pas qu'il n'ait été empoisonné; cependant c'est une question à résoudre.

Le second des fils de François I fut Henri II, dont Brantome fait le portrait, long-temps après celui de son pere, dans un autre volume; & le troisieme, Charles, Duc d'Orléans, dont j'ai déjà parlé, à plusieurs reprises, dans les articles précédens. J'ai dit qu'il étoit vif, bouil-

lant, & aimant, dit Brantome, à faire toujours quelques petites malices ; d'ailleurs, il étoit le plus beau des trois freres, quoique la petite vérole lui eût gâté un œil. Les vieux courtisans remarquoient que les deux premiers enfans ressembloient au Roi Louis XII, leur grand-pere maternel, & le Duc d'Orléans seul, à son pere François I, ayant son visage ouvert, sa gaillardise, sa franchise, sa beauté & ses graces. Aussi François I l'aimoit-il particuliérement & plus que les autres, à cause de cette ressemblance. Il disoit que celui-là seul avoit le vrai naturel François, qui consiste à être gaillard, actif & *toujours en cervelle*. Cependant il étoit souvent obligé de le réprimander pour ses trop grandes gaillardises, entre autres, lorsqu'il pensa se faire assommer sur le pont d'Amboise, ayant attaqué pendant la nuit des Pages & des Laquais qui s'y promenoient ; par bonheur qu'un Gentilhomme leur cria que c'étoit le Duc d'Orléans, ce qui engagea *ces drôles-là* à s'enfuir, sans quoi ils l'auroient jeté au moins dans la riviere.

Brantome prétend que l'Empereur Charles-Quint ne consentit à former un établissement au Duc d'Orléans, &

à procurer à ce Prince quelques Etats particuliers, que dans l'eſpérance que lui ou ſa poſtérité joueroit un jour en France le rôle des anciens Ducs de Bourgogne, y brouilleroit tout, & qu'il ſeroit le mortel ennemi de ſon aîné.

Le Duc d'Alençon.

Le Duc d'Alençon, beau-frere de François I & premier mari de la Reine Marguerite de Navarre, n'étoit point, comme la fin de ſa vie auroit pu le faire croire, un Prince ſans courage; il s'étoit montré dans pluſieurs occaſions, ſinon fort intelligent à la guerre, au moins aſſez brave. En 1521, il avoit commandé l'avant-garde de l'armée Françoiſe dans les Pays-Bas, au préjudice du Connétable de Bourbon. Il la commandoit encore à la bataille de Pavie; mais la voyant entiérement défaite, le Roi ſon beau-frere priſonnier, & craignant peut-être de tomber lui-même entre les mains du Connétable de Bourbon ſon ancien ennemi, la tête lui tourna; il ne ſongea plus qu'à mettre ſa perſonne en ſûreté; il courut, à bride abattue, juſques en France; & à peine fut-il rentré dans le Royaume, que, ſentant toutes les conſéquences de la faute qu'il avoit commiſe, il en mourut de regret & de honte.

honte. C'étoit bien de lui que l'on pouvoit dire que la bravoure est journaliere. Il fut le dernier de sa branche, dont l'origine remontoit jusqu'à Charles, Comte d'Alençon, frere puîné de Philippe de Valois. S'il eût vécu, & qu'il eût eu des enfans de Marguerite sœur de François I, ils auroient hérité de la couronne après ceux d'Henri II, de préférence à ceux de la Maison de Bourbon; car ils étoient plus près du trône de plusieurs degrés.

Henri d'Albret.

Henri d'Albret, Roi de Navarre, qui épousa la veuve du Duc d'Alençon, étoit fils de Jean d'Albret & de Catherine de Foix, héritiere du Royaume de Navarre. La Maison d'Albret étoit très-ancienne dans l'Aquitaine, & la filiation en remonte constamment jusqu'au onzieme siecle. Un grand nombre des Sires d'Albret ont porté le nom d'*Amanjeu*, sans qu'on sache quel étoit ce Saint. Ils ont toujours pris des alliances avec les plus grandes Maisons du Royaume, & sur-tout avec celles d'Aquitaine. En 1368, Arnaud d'Amanjeu, Sire d'Albret, épousa Marguerite de Bourbon, sœur de la Reine Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V. Son fils fut Connétable, & périt à la ba-

taille d'Azincourt. Jean, qui fut le premier Roi de Navarre, étoit un Prince très médiocre: il laissa la liberté à Ferdinand d'Arragon, de s'emparer, contre toute raison & justice, de la plus grande partie de ce Royaume, sans oser le défendre; ensuite il tâcha inutilement de reprendre Pampelune, sa capitale, avec les secours que Louis XII lui envoya, & qui étoient commandés par le brave la Palisse. Ce fut à ce Roi Jean de Navarre, que sa femme, Catherine de Foix, adressa ces fameuses paroles, qui sont le plus noble reproche qu'une femme puisse faire à son mari de sa foiblesse: *Ah! Don Jean, Don Jean, si nous fussions nés, vous Catherine, & moi Don Jean, nous n'eussions jamais perdu la Navarre!* Ils eurent neuf enfans. Henri d'Albret, qui étoit le cinquieme, leur succéda en 1517. En 1521, le Maréchal de Lautrec reprit tout le Royaume de Navarre pour ce jeune Henri, qui n'étoit encore âgé que de dix-sept ans; mais la mauvaise administration de ceux qui se chargerent de le gouverner, fut cause qu'il fut perdu de nouveau dès la même année. Cinq ans après, à la fin de 1526, Henri épousa Marguerite de Valois; ils n'eurent qu'un fils qui mourut enfant, &

une fille (Jeanne d'Albret) qui leur ſuccéda, & épouſa Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme. Marguerite mourut en 1549, & le Roi ſon mari en 1555. Henri d'Albret avoit quelques bonnes qualités; il étoit, dit-on, courageux, ſpirituel, courtois, & très-libéral, quoiqu'il ne fût pas fort riche; mais on ne voit pas qu'il ait été grand Militaire : la Reine ſa femme avoit pris ſur lui un aſcendant qui le forçoit à ne faire que ce qu'elle vouloit. Elle lui perſuada de favoriſer les nouvelles erreurs, & ſous ſon regne, la Baſſe Navarre & le Béarn devinrent Calviniſtes. Il eſt vrai que ces derniers Rois de Navarre avoient lieu d'être irrités contre le Pape, qui avoit légitimé l'uſurpation de la Navarre par Ferdinand d'Arragon; mais, ſoit par cette raiſon, ſoit par quelque autre, Henri d'Albret devint Calviniſte de bonne foi & très-décidé, & ce fut lui qui attacha ſérieuſement à cette Religion Antoine de Bourbon ſon gendre, & le Prince de Condé, frere de celui-ci. Quant à Jeanne d'Albret, ſa converſion au Calviniſme ne s'opéra auſſi que par degrés; car Brantome nous apprend que » quand elle étoit jeune & » belle, elle aimoit mieux une danſe

» qu'un ſermon, & conſeilloit même
» à ſon mari de ne point s'embarraſſer
» de toutes ces nouvelles opinions; mais
» quand elle fut plus âgée, elle s'y at-
» tacha plus que tous les autres, & y
» tint plus long-temps que ſon mari;
» car celui-ci ſe fit Catholique, &
» elle ne le voulut jamais, & reſta
» toujours ennemie des dogmes Ca-
» tholiques. Elle s'obſtina à maintenir
» ſon fils, ſon beau-frere & ſon neveu
» les Princes de Condé dans leur attache-
» ment pour le Calviniſme, & mourut,
» dit toujours Brantome, Huguenotte
» très-ferme «. Le Roi Antoine de Navarre étoit, comme ſon pere le Duc de Vendôme, brave à la guerre, mais médiocrement intelligent. Brantome nous dit encore qu'il avoit fait une ſinguliere ſpéculation pour recouvrer ſon Royaume de Navarre: il avoit envoyé une ambaſſade en Afrique au Roi de Fez, deſcendant de ces anciens Maures qui avoient autrefois conquis & poſſédé l'Eſpagne. Il vouloit faire une alliance avec lui, & prétendoit lui faciliter les moyens de reprendre le Royaume de Grenade, dont il n'y avoit pas plus de quarante ans que les Maures avoient été chaſſés;

moyennant cela le Roi Africain devoit lui faire restituer la Navarre, ou l'aider à s'en emparer. Les Ambassadeurs étoient un Capitaine Gascon, appelé *Montmor*, & un Portugais, nommé *Melchior*.

Ce fut sous le regne de François I que les Princes Lorrains commencerent à s'attacher à la France. Ils y ont joué un si grand rôle, & plusieurs d'entre eux ont été si grands hommes de guerre, que leurs portraits, le détail de leurs principales actions à la guerre, & les anecdotes qui les concernent, doivent entrer nécessairement dans l'Histoire militaire du seizieme siecle. Ils descendent tous de Claude de Lorraine, en faveur de qui le Comté de Guise fut érigé en Duché Pairie par François I, en 1527. Il étoit le cinquieme fils de René le Bon, Duc de Lorraine, & fut envoyé en France pour y être élevé; il y fut naturalisé dès l'âge de 10 ans, & tout à fait fixé en 1513, par son mariage avec Antoinette de Bourbon, fille de François Comte de Vendôme, & de Marie de Luxembourg. Il étoit à peu près de l'âge de François I, & dès leur jeunesse ils avoient contracté une étroite liaison. Claude étoit grand, bien fait, spirituel, magnifique, Princes Lorrains en France.

également galant & politique, avoit de la douceur dans la société, de la bravoure & du sang froid à la guerre, dont il avoit fait une étude particuliere dans le cabinet, ce qui étoit presque unique & inoui de son temps. Ce fut lui qui fonda la fortune de ses enfans; ils hériterent d'une partie de ses grandes qualités, mais pousserent bien plus loin l'ambition. François I, en montant sur le Trône, annonça un goût décidé pour la guerre & pour les conquêtes, sans préjudice de celui de la galanterie & des plaisirs. Les jeunes Princes du sang & les jeunes Seigneurs de la Cour n'eurent pas de peine à se prêter aux inclinations du Monarque, & Claude de Guise brilla dans ce même genre; mais il y obtint plus de succès, parce qu'il y apportoit plus de regle, de suite & de réflexion que ses jeunes rivaux, & que François I lui-même. Dès la premiere campagne que fit François I après être parvenu à la Couronne, le Comte de Guise se signala d'abord à la tête des Lansquenets, levés par le Duc de Gueldres son oncle, & ensuite à celle des troupes Lorraines, dont le Duc, son frere aîné, lui remit le commandement. Il avoit pour Lieutenant le fa-

meux Chevalier Bayard, & l'on juge bien qu'un pareil ſecond étoit auſſi capable de l'inſtruire que de le ſuivre. Ce fut avec lui qu'il ſe trouva à la bataille de Marignan : Claude de Lorraine Guiſe y fut griévement bleſſé, & la vie ne lui fut ſauvée qu'aux dépens de celles de deux de ſes Ecuyers qui le couvrirent de leurs corps. La valeur que le Prince montra dans cette occaſion lui aſſura l'eſtime & la tendre amitié qu'eut toujours pour lui François I; il jouit de la plus grande conſidération à la Cour, & fut même eſtimé de tous les Seigneurs les plus qualifiés du Royaume. Ce fut à peu près dans ce temps-là que les opinions de Luther commencerent à ſe répandre : Claude de Guiſe fut toujours très-éloigné de les adopter; au contraire, ayant un frere Cardinal très-zélé pour le Catholiciſme, il ſe diſtingua entre tous ceux qui ſe déclarerent ouvertement contre les nouvelles erreurs, & il procura à ſa Maiſon l'honneur d'être regardée comme l'appui de l'ancienne Religion. Il n'en fut pas pour cela plus attaché à la perſonne de pluſieurs Papes, ni à l'Empereur Charles-Quint; mais, uniquement dévoué à la France, il garantit la Picardie, défendit

Hesdin, Montreuil, Dourlens, Terouane, tantôt contre les Anglois, tantôt contre les Impériaux, & contribua à faire lever à ces derniers le siége de Péronne. Il n'eut aucune part à la défection du Connétable de Bourbon ; mais il en profita, parce que la plupart des Princes du sang étant devenus suspects au Roi, il resta le plus grand Seigneur de tous ceux à qui le Roi donna sa confiance. Il ne se trouva point à la bataille de Pavie, ayant été employé d'un autre côté. Après ce désastre, il devint utile & même nécessaire à la Régente, qui le consulta sur tout ce qu'elle avoit à faire pour la délivrance de son fils. Il veilla à la sûreté du Royaume, & sur-tout à celle de la Bourgogne, dont il étoit Gouverneur pendant le temps de la prison du Roi, & se distingua dans les différentes guerres qui suivirent la délivrance du Monarque. Non seulement il conserva à la France la Bourgogne, mais il garantit, à plusieurs reprises, la Champagne & la Picardie, & se fit adorer des Parisiens, en empêchant les courses que Charles Quint menaçoit de faire jusques à leurs portes. Nous avons vu qu'il fut donné pour guide & pour conseil au Duc d'Orléans ; que ce jeune Prince lui fut redevable de la conquête

de Thionville, de Luxembourg & de quelques autres places, & qu'il se seroit fait encore plus d'honneur s'il eût voulu toujours suivre ses avis & le conserver auprès de lui. Dans les dernieres années du regne de François I, le Connétable de Montmorenci, qui avoit, pendant un temps, partagé & balancé le crédit & la considération du Duc de Guise, étant tombé dans une sorte de disgrace, Guise reprit le premier rang dans la faveur, & le conserva pendant le reste du regne de François I. Il fit les plus grands efforts pour seconder le brave Comte de Sancerre (de la Maison de Beuil), qui défendoit Saint Dizier; mais il ne put empêcher que cette place ne fût prise & que Charles-Quint ne parvînt très-près de Paris. Cependant il eût peut-être réussi à l'en écarter, si l'on ne se fût pressé de signer le traité de Crespi, que le Duc de Guise qualifia, avec assez de raison, de trahison. François I ne survécut pas longtemps à cette paix; ce Monarque mourut en 1547. Henri II rappela le Connétable, ce qui diminua un peu de la considération du vieux Duc de Guise; mais du moins prépara-t-il les voies à son fils aîné, François de Lorraine, pour en obtenir une

encore plus grande que celle de son pere ; qui mourut en 1550.

François de Lorraine naquit en 1519. Pendant la vie de son pere, on l'appela d'abord Prince de Joinville, ensuite Duc d'Aumale. Une figure agréable, un air noble, mais posé, une force de corps prodigieuse, & une valeur très-décidée, beaucoup d'esprit & de graces naturelles furent les avantages qu'il apporta en naissant, auxquels la bonne éducation, les leçons de son pere & ses exemples ajouterent beaucoup. On l'accoutuma de bonne heure à montrer & à pratiquer une sagesse & une prudence qui parurent prématurées. On lui fit faire des réflexions, des lectures, & quelques études, qui, sans lui rien inspirer de pédantesque, lui rendirent l'esprit orné & cultivé, & lui formerent une expérience anticipée, dont il tira grand avantage, tant pour sa conduite que dans la conversation. Personne ne faisoit un conte mieux que lui, & ne passoit d'une matiere à une autre plus légérement & plus agréablement : sa politesse avoit également l'air noble, vrai & naturel. Presque tous les Princes de sa Maison ont eu cet avantage comme lui, & c'est ce qui a principalement contribué

à leur faire des partisans. Il étoit galant sans être libertin; libéral, & cela lui étoit très-aisé, car il étoit fort riche : mais il avoit, sur tous les autres Seigneurs, le mérite de donner son argent de bonne grace. Enfin, il étoit si séduisant, que l'on ne s'étonna point qu'il eût pris sur Henri II un ascendant qui commença lorsque ce Monarque n'étoit encore que Dauphin, dura pendant tout son regne, & se perpétua sous François II & Charles IX.

Ce fut au siége de Boulogne, en 1545, qu'il reçut cette affreuse blessure dont le fameux Ambroise Paré le tira par une opération dangereuse & douloureuse, qu'il supporta avec une fermeté héroïque. La cicatrice lui en resta toute sa vie entre le front & le nez : mais il ne fut pas défiguré pour cela, &, bien long-temps après cet accident, il avoit encore le bonheur de plaire aux plus belles Dames.

En 1547, François I mourut, Henri II monta sur le Trône; & si, d'un côté, en faisant revenir le Connétable de Montmorenci & le mettant à la tête de tous ses Conseils, il diminua le crédit du vieux Duc de Guise, celui

du fils prit un essor considérable : il étoit de l'âge du nouveau Roi, avoit été élevé avec lui, & en étoit tendrement aimé. Comme il y avoit une grande différence d'âge entre Montmorenci & le jeune Prince Lorrain, aussi sa faveur n'inquiéta pas d'abord le Connétable; mais, quelques années après, il éprouva bien qu'elle pouvoit balancer la sienne. En 1549, Henri II lui fit épouser Anne d'Est, fille d'Hercule Duc de Ferrare, & de Renée de France, fille cadette de Louis XII, par conséquent cousine-germaine du Roi, & en 1550, il hérita, comme je viens de le dire, du Duché de Guise. Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'il s'éleva en France une espece de révolte, au sujet de la gabelle ou droits sur le sel, que le Roi faisoit percevoir avec beaucoup de rigueur. Henri II envoya le Connétable d'un côté, & le nouveau Duc de l'autre, pour appaiser les troubles & punir les coupables. La façon dont ils se conduisirent montre bien la différence de leurs caracteres. Montmorenci agit avec la derniere rigueur, & multiplia les exécutions sanglantes : le jeune Prince, au contraire, se contenta de menacer, fit sentir leurs torts à ceux

qui s'étoient écartés de leur devoir, & demanda grace pour les coupables. Cette différence de conduite en établit une dans l'opinion & la disposition des peuples : on craignit, on détesta le Connétable, & on aima le Duc de Guise. En 1552, le premier s'empara de la ville de Metz, autant par force que par adresse, & certainement il ne se fit point chérir des Messins. L'année suivante, le Duc de Guise fut chargé de défendre cette ville, assiégée par Charles-Quint avec toutes ses forces ; & quoiqu'il fût obligé de faire beaucoup de mal à la ville, les habitans se porterent avec zele à le seconder. J'ai placé ailleurs les détails de sa belle défense & des moyens qu'il employa pour forcer Charles-Quint à lever enfin le siége de Metz. Dès ce moment il fut reconnu pour un grand & habile Général, & certainement le second en France, après le Connétable de Montmorenci. La douceur & l'humanité avec laquelle il traita les malades & les blessés que Charles-Quint fut obligé de laisser devant Metz, lui fit un nouveau genre de réputation ; il passa pour un guerrier humain & généreux ; & quand on vouloit demander grace & merci aux François,

on leur rappeloit *la courtoisie de Metz*, comme une époque honorable & touchante.

En 1554, il eut la plus grande part à la bataille de Renti. En 1555, il tenta une expédition qui mit son ambition dans un grand jour ; le Duc de Guise & le Cardinal son frere obtinrent du Roi de faire une ligue avec le Pape pour recouvrer le Royaume de Naples, & le Duc fut chargé d'y conduire une armée Françoise. Comme on savoit que la Maison de Lorraine avoit des droits sur ce Royaume, ainsi l'on ne douta pas que le Duc de Guise ne voulût avoir, non seulement toute la gloire, mais encore tout le profit de cette expédition. Mais si les intentions de ce Général pouvoient être suspectes à Henri II, l'allié qu'il avoit choisi étoit également faux & foible. Paul IV & ses neveux ne tinrent point parole, ne fournirent aucuns des secours qu'ils avoient promis pour la conquête du Royaume de Naples, &, après quelques mois de tentatives inutiles & de désagrémens, le Duc de Guise fut obligé de revenir sur ses pas avec sa petite armée. De dépit, il assiégea Civita Vecchia ; mais il ne put le prendre. Les

malheurs que la France éprouva d'un autre côté rappelerent le Duc de Guise à la Cour, & lui procurerent l'occasion d'exercer son ambition dans l'intérieur du Royaume. Pendant son absence, l'Amiral avoit défendu Saint-Quentin contre les Impériaux, & le Connétable avoit livré la bataille du même nom, le jour de St. Laurent 1557. L'on sait quel en fut le mauvais succès. Le Connétable fut fait prisonnier, & le Roi, dénué de tout autre conseil que de celui du Cardinal de Lorraine, rappela le Duc de Guise, pour se livrer absolument aux conseils des deux freres. Le Duc, reçu à bras ouverts, fut déclaré Lieutenant-Général du Royaume au dedans & au dehors; & il profita de ces heureuses circonstances, pour porter au plus haut point sa gloire & sa considération.

En 1558, il assiégea Calais, & eut l'honneur d'expulser entiérement de la France les Anglois : il courut ensuite s'emparer de Thionville. Enfin, la paix se fit au Cateau Cambresis; le Connétable de Montmorenci & d'Andelot furent délivrés; mais pendant ce temps-là les Guises avoient bien avancé leurs affaires. Marie de Lorraine leur sœur, veuve du Duc de Longueville, avoit épousé Jacques V, Roi

d'Ecosse, veuf sans enfans de Magdeleine de France, fille de François I; elle en avoit eu une fille unique, héritiere du Royaume d'Ecosse. Cette alliance étoit fort honorable pour les Princes Lorrains; mais ils en tirerent un bien plus grand parti en faisant épouser (1558) à la jeune Reine d'Ecosse le Dauphin François, depuis François II. Il en résulta qu'à la mort d'Henri II, étant oncles de la Reine, ils furent tout puissans, & que Catherine de Médicis, mere du nouveau Roi, fut forcée de les ménager & de partager l'autorité avec eux. Ils en jouirent pendant toute la durée du regne de François II, qui, à la vérité, ne fut pas long. Montmorenci se vit obligé de plier sous eux, & se trouva heureux de céder au Duc de Guise sa charge de Grand Maître de la Maison du Roi, en conservant le commandement militaire, & obtenant pour son fils aîné la dignité de Maréchal de France.

Les différens Mémoires que j'ai extraits nous apprennent assez quelle fut la conduite du Duc de Guise pendant les premieres années du regne de Charles IX. J'ai parlé de la formation du fameux Triumvirat, dont il fut le principal personnage;

ſonnage, du maſſacre de Vaſſi, & enfin de la bataille de Dreux, dans laquelle François de Guiſe développa en même temps ſon caractere ambitieux, ſa politique, & ſes talens pour la guerre; car il crut y avoir fait double profit en gagnant la bataille & perdant le Connétable & le Maréchal de Saint André. Cependant, le premier étoit priſonnier, auſſi bien que le Prince de Condé; ils revinrent l'un & l'autre lui tenir tête de différentes manieres; mais il l'eût probablement emporté ſur tous les deux, ſi ſes jours n'euſſent été abrégés au ſiége d'Orléans. Ce ſecond Duc de Guiſe eut certainement des qualités encore ſupérieures à celles de ſon pere & de ſon fils; mais il ne faut pas diſſimuler que tous eurent la même ambition. Les circonſtances ont déterminé la maniere dont ils l'ont manifeſtée. On cite de celui-ci pluſieurs traits remarquables, le plus fameux eſt la réponſe qu'il fit à un Huguenot qui avoit voulu l'aſſaſſiner, & ne put y réuſſir comme Poltrot. Il fut amené au Duc, qui lui demanda qui l'avoit engagé à tenter ce crime : » Ma » Religion dont tu es l'ennemi, lui dit » l'aſſaſſin; & la mienne, lui répondit » le Duc, m'engage à te pardonner «.

Une autre fois, un Colonel de Reîtres, nommé le *Baron de Lunebourg*, étant ivre, se fâcha de ce que le Duc de Guise lui reprochoit que sa troupe étoit en mauvais état, & il s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le Duc, qui avoit l'épée à la main, s'en servit pour écarter le bout de cette arme à feu, & même la fit tomber de la main du Colonel ; alors Monpezat, Lieutenant des Gendarmes du Duc, voulut le percer. » Arrêtez, Monpezat, lui dit le Duc » de Guise, je sais aussi bien tuer un » homme que vous «. Le Lieutenant se contint, & le Duc au lieu de percer l'insolent : » Il ne tient qu'à moi de vous » ôter la vie, lui dit-il, mais je vous » pardonne en faveur des services que » vous avez rendus au Roi ; nous som» mes tous deux à sa solde, c'est à lui » à décider quelle punition vous méritez «. En même temps il le saisit par le collet, & le fit conduire en prison, sans que sa troupe osât murmurer. Cependant le Roi ayant été informé de cette affaire par le Duc même, voulut bien céder aux instances qu'il lui fit d'accorder la grace au Colonel Allemand.

Brantome nous apprend que dans le commencement du regne de François II

un grand nombre de Gentilshommes, de Capitaines & de Volontaires se rendirent à la Cour pour se faire payer de ce qui leur étoit dû de leur solde, ou pour obtenir des récompenses de leurs services. L'on publia un ordre du Roi qui bannissoit de la Cour tous ces demandeurs, & leur ordonnoit de se retirer chez eux. Cet ordre parut très-dur & très-injuste : on cria contre les Guises ; mais c'étoit principalement la faute du Cardinal de Lorraine, qui étoit à la tête des finances. Quant au Duc de Guise, il ne consentit à ce que l'on prît ce parti extrême, qu'après avoir tenté vainement d'emprunter de l'argent, même à grosse usure, des Vénitiens, pour satisfaire ces malheureux Militaires ; & lorsqu'ils venoient lui faire des reproches de la rigueur de cette ordonnance, il tâchoit de les consoler, en la rejetant sur le malheur des temps, & promettoit que bientôt les choses changeroient, & qu'alors il feroit rappeler chacun d'eux, pour les satisfaire.

Le Duc de Guise étoit tellement aimé dans Paris, qu'on l'appeloit le *Roi & le pere des Parisiens*, comme on nommoit le Roi de Navarre, *le Roi & le pere des Gascons.* Les fils de l'un & de l'autre ont conservé

l'amour de ces peuples, &, dans le temps de la Ligue, il a bien paru que Henri Duc de Guise, & Henri IV étoient encore les Rois, l'un des Parisiens, & l'autre des Gascons.

Brantome excuse fort M. de Guise sur le massacre de Vassi, dont les Huguenots firent tant de bruit; il assure, sur de bons témoignages, que le Duc de Guise étoit très-éloigné d'avoir ordonné une exécution sanglante des Huguenots, & dit qu'à sa mort il déclara à l'Evêque de Riez, son Confesseur, qui l'assista à la mort, n'avoir jamais eu une aussi cruelle intention. Il étoit si brave, qu'il blâmoit la conduite des Généraux qui envoyoient leurs Maréchaux de Camp, Capitaines, Officiers, Sergens ou soldats, reconnoître la force de l'ennemi, celle d'une place, ou les lieux où l'on pouvoit craindre des embuscades; il vouloit toujours y aller lui-même: une fois qu'il avoit envoyé M. de Bellegarde pour faire une reconnoissance, celui-ci ayant reçu deux arquebusades dans sa *rondelle* (bouclier), revint assez effrayé: » Qu'on me donne ma rondelle, dit alors » froidement Monsieur de Guise, il faut » que j'y aille moi-même, car je ne suis » pas content de ce rapport. En effet, il » y fut, bien que les arquebusades don-

» nassent fort, reconnut tout fort bien » & à son aise, sans nul brin d'appréhen-» sion, & s'en tourna son petit pas. Nous » fûmes, dit Brantome, plus de mille » personnes qui vîmes tout cela, & étant » revenu & désarmé, il nous dit qu'il » étoit content & avoit reconnu une » chose dont il étoit en doute «.

A la bataille de Dreux, le Duc de Guise de son côté, & l'Amiral de Coligni du sien, donnerent les plus grandes preuves de sang froid, en jugeant de tout ce qui se passoit. Ceux qui étoient auprès d'eux ont rapporté qu'au moment où l'on croyoit la bataille gagnée pour les Protestans, parce que le Maréchal de Montmorenci venoit d'être fait prisonnier, le Duc de Guise, en faisant marcher son aile gauche, s'écria : » Allons, compagnons, mar-» chons, tout est à nous, la victoire est » gagnée. « Et de son côté, l'Amiral s'é-cria : » Voici une nuée qui va tomber sur » nous, & je crains bien que ce ne soit à no-» tre très-grand dommage «. Environ un mois après la bataille gagnée, le Roi & la Reine-Mere étant à Blois, & la Cour se trouvant remplie d'Officiers qui avoient assisté à cette bataille, le Duc de Guise demanda à Catherine de Médicis la per-

mission de les lui présenter tous après son dîné : elle y consentit. Le Duc de Guise prit cette occasion pour lui faire un grand récit de la bataille, & l'éloge de tous ceux qui s'y étoient trouvés, sur-tout du Connétable & du feu Maréchal de St. André. Ce qui parut *très-étrange*, dit Brantome, » c'est qu'il loua force Ca-» pitaines & des Grands que l'on savoit » bien qui avoient gentiment fui ; ce » dont, par après, la Reine & ses plus » privés lui demanderent la cause & rai-» son. Il répondit que c'étoit fortune de » guerre, laquelle possible ne leur étoit » jamais advenue, ni ne leur adviendroit. » On remarqua cependant qu'il passoit » assez légérement sur leurs louanges, & » qu'il pesoit sur celles de ceux-là qui » avoient bien fait ; de sorte qu'il étoit » aisé de juger où il flattoit, & où il di-» soit le vrai «.

A la bataille de Renti, M. de Guise avoit pour Lieutenant M. de St. Fal. Celui-ci s'a-vança trop; le Duc, pour l'arrêter, lui donna un grand coup d'épée sur sa salade (sur son casque). St. Fal lui répondit : Comment, M., vous me frappez, vous me faites tort. Le Duc sentant son imprudence, dit à ceux qui l'entouroient : Laissez faire, je le con-

tenterai ; effectivement, après la bataille, le trouvant en la tente du Roi, il lui dit devant tout le monde : » M. de St. Fal,
» vous vous êtes tenu pour offensé du coup
» d'épée que je vous donnai hier, parce que
» vous vous advanciez trop ; il vaut bien
» mieux que je vous l'aie donné pour vous
» faire arrêter en un combat où vous
» alliez trop hasardeusement, que si je
» le vous eusse donné pour vous y faire
» aller & advancer en le refusant poltron-
» nement ; si bien que ce coup vous porte
» plus d'honneur que d'offense ; & voici
» tous ces Messieurs les Capitaines qui
» m'en peuvent être témoins : parquoi
» vivons comme devant. Tous les assistans
» admirerent ces beaux mots & cette belle
» satisfaction «.

François I & Henri II étoient persuadés qu'ils avoient beaucoup d'obligation aux Princes Lorrains ; & l'on prétend que François I disoit : » Foi de Gen-
» tilhomme, je ne fais point tant de bien
» à ces Princes Lorrains que je devrois ;
» car le Roi Louis XI les a expoliés des
» Duché d'Anjou & Comté de Pro-
» vence, & leur a laissé perdre Naples
» & Sicile, & autres terres, leurs vrais

» héritages, qu'on leur retient, parquoi » j'en ai charge de conscience «.

Brantome insiste beaucoup sur ce que le Duc de Guise ne tira pas grand profit de son alliance avec Anne d'Est, fille de Renée de France, fille de Louis XII. Il n'en eut que le Comté de Montargis & sept enfans, dont cinq vécurent âge d'homme, deux furent d'Eglise. La Duchesse Douairiere de Guise se remaria, en 1566, à Jacques de Savoie, Duc de Nemours, dont elle eut aussi des enfans; elle ne mourut qu'en 1607, âgée de 76 ans.

Le Cardinal de Lorraine, oncle du Duc François, étoit mort en 1550, la même année que son frere aîné. Le second Cardinal de Lorraine lui succéda à l'Archevêché de Reims, & joua un aussi grand rôle que son frere dans les Conseils de Henri II, de François II, & de Charles IX. Il ne mourut qu'en 1578, après avoir sacré les deux derniers Rois, & Henri III leur successeur. Il avoit infiniment d'esprit & même de science, pour un Prélat de sa qualité; d'ailleurs, beaucoup d'éloquence naturelle. Il en donna des preuves en haran-

guant au Concile de Trente, en prêchant devant toute la Cour, & en disputant au Colloque de Poissy contre Théodore de Beze. Brantome dit que ces » deux » Antagonistes, qui étoient de qualité, » d'état & de Religion différentes, res» tant chacun dans leur opinion, se fi» rent cependant de grands complimens » sur leur science & éloquence respectives, » comme, ajoute-t-il, deux beaux chevaux » qui s'entregrattent l'un & l'autre, & » non pas deux ânes, comme on disoit » alors «.

Le Duc & le Cardinal avoient un frere, le Duc d'Elbœuf, » qui, suivant Brantome, » fut très-honnête, brave, & sage Prince, » ayant appris telles leçons de M. son frere«. C'est lui qui est la tige de tous les Princes Lorrains, dont les branches ont subsisté jusques à nos jours, & subsistent encore. Il avoit épousé Louise de Rieux, d'une très-ancienne & illustre Maison de Bretagne, héritiére, par sa mere, d'une branche de celle d'Harcourt en Normandie; de là, plusieurs rameaux des branches de Lorraine Elbœuf ont porté les noms d'Harcourt & de Lislebonne.

Un autre frere de François Duc de

Guise, fut Claude de Lorraine, Duc d'Aumale, créé Pair de France par Henri II en 1547. Ce fut un brave Militaire, mais toujours malheureux; car, dans toutes les occasions, il fut battu, blessé, ou fait prisonnier. Ce fut lui qui épousa, la même année 1547, Louise de Brezé, seconde fille de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Il fut Grand Veneur de France, Colonel-Général de la cavalerie, & tué d'un coup de canon au siége de la Rochelle en 1573. Il eut deux fils, dont l'un mourut retiré à Bruxelles, sans postérité masculine, en 1631, & l'autre, Chevalier de Malte, fut tué en 1591 à l'attaque de Saint Denis.

Leur cinquieme frere fut Chevalier de Malte, Grand Prieur de France, Général des Galeres de la Religion, & ensuite de celles de France. Il fit de grands exploits sur mer, sur-tout en faveur de l'Ordre de Malte : il étoit grand ennemi des Turcs, & paroissoit au désespoir de ce qu'il s'étoit élevé des guerres de Religion en France, qui, quelquefois, le détournerent de combattre les ennemis de la Foi. » Du reste, dit Brantome, il étoit le plus » grand sauteur, coureur de bagues, &

» joûteur en tournois de ſon temps. Il mon-
» toit ordinairement un cheval ſuperbe,
» que l'on nommoit *le Réal;* il ſe maſquoit
» & ſe déguiſoit ſouvent dans les fêtes mi-
» litaires que l'on donnoit à la Cour; mais
» on le reconnoiſſoit toujours à ſon che-
» val «. Il avoit la plus belle écurie du Royaume, & étoit magnifique en harnois de chevaux & en ajuſtemens pour ſa perſonne, portant communément du blanc & de l'incarnat, qui étoient les couleurs qu'il avoit affectées, & celles d'une Dame qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit auſſi très-aimé. Un Auteur Italien a dit de lui, qu'il étoit le meilleur tireur d'armes du monde, d'autant plus qu'il étoit fait au tour, *con bel corpo denodato, è di bella viſta.* Il fit un voyage en Angleterre, & y fut très bien reçu & très-bien traité de la Reine Eliſabeth. Brantome rapporte que cette Princeſſe lui dit un jour : *Mon Prieur, je vous aime beaucoup; mais je ne peux ſouffrir votre frere le Duc de Guiſe, qui m'a pris ma ville de Calais.*

Il ne faut pas quitter l'hiſtoire des Princes Lorrains vivans au ſeizieme ſiecle, ſans parler d'Henri III, Duc de Guiſe, aſſaſſiné à Blois. Il naquit en 1550, la même année de la mort de ſon grand-

pere : il n'avoit par conséquent que treize ans lorsque son pere fut assassiné. On prétend que celui-ci avoit deviné que son fils, aveuglé par son ambition, trompé par quelques talens & des avantages qu'il ne possédoit cependant pas au même degré que ses peres, & abusé par les flatteries d'un peuple inconstant & léger, entretiendroit le feu des guerres civiles, & en seroit enfin la victime. Quoi qu'il en soit du principe de cet augure, il fut justifié ; le jeune Duc de Guise, après l'assassinat de son pere, fut déclaré Grand Maître de la Maison du Roi & Gouverneur de la Champagne, quoique presque dans l'enfance. Il arriva au Connétable de Montmorenci, à l'égard du fils, ce qui lui étoit arrivé à l'égard du pere ; il méprisa sa jeunesse ; mais, sinon lui-même, du moins ses enfans éprouverent que la race des Guises étoit toujours redoutable pour celle des Montmorenci. La Duchesse Douairiere de Guise, sa mere, devint amoureuse du Duc de Nemours, & l'épousa. Rien n'étoit si bien placé que cet amour : pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire le portrait que Madame de la Fayette en a fait dans son charmant Roman de la Princesse de Cleves. Nemours étoit

âgé de trente-cinq ans lorsqu'il épousa Madame de Guise qui en avoit à peu près autant. Ils vécurent environ vingt-ans ensemble ; & le jeune Duc de Guise acquit ainsi un beau-pere estimable, & eut, par la suite, un frere de mere qui devint son éleve & son ami. On sait que ce fut le Duc de Nemours qui fit rentrer le Roi dans Paris, au milieu des Suisses, en 1567. Peu de temps après arriva la bataille de St. Denis, où le Connétable fut tué. Le jeune Duc de Guise, quoique encore bien jeune, car il n'avoit que dix-huit ans, se trouva alors un des principaux personnages du parti Catholique. Il servit dans l'armée du Duc d'Anjou, depuis Henri III, se trouva à la bataille de Jarnac, & y donna de grandes preuves de bravoure : mais il n'avoit pas encore acquis assez d'expérience & de prudence pour faire réussir ce qu'il entreprenoit ; aussi, lui & le jeune Prince de Martigues Luxembourg furent-ils défaits par l'Amiral à la Roche-Abeille. Il se trouva à la bataille de Montcontour, y fut blessé à la jambe, & resta long-temps boiteux. Cette blessure l'empêcha de se trouver au siége de St.-Jean-d'Angély, & le força de revenir à Paris, où bientôt il fut question d'une de ces

paix plâtrées dont Catherine de Médicis fit un si grand nombre pendant le regne de son fils Charles IX. Ce fut pendant le cours de ces especes de treves, que Henri de Lorraine développa à la Cour & à Paris tous les agrémens de sa personne & de son caractere. L'extérieur le plus avantageux annonçoit en lui une ame grande, noble & magnifique; cependant il étoit en même temps civil, obligeant & populaire. On sait que la Maréchale de Retz disoit de lui & de son pere, que ces Princes avoient si bonne mine, qu'auprès d'eux les autres Princes paroissoient peuple. Un autre Auteur du dix-septieme siecle, mais qui avoit encore pu le voir, dit que le Duc de Guise persuadoit avant que d'ouvrir la bouche, & qu'il n'y avoit point de cœur qui pût tenir contre son visage. Mais, au fond, toutes ces belles qualités n'étoient qu'extérieures; son esprit, qui paroissoit agréable & léger, étoit fin & dissimulé; il cherchoit à être aimé, & y réussissoit; mais il n'aimoit personne: il étoit officieux & caressant; mais c'étoit pour parvenir plus facilement à ses fins. Dévoré de l'ambition la plus effrénée, il étoit disposé à tout sacrifier à cette passion, même celle

qu'il avoit pour les femmes, quoiqu'il parût s'y livrer avec excès. Il avoit beau jeu à la Cour *par trop galante* de Catherine de Médicis. Cette artificieuse Reine traînoit à sa suite une troupe de jolies personnes qui sembloient offrir des encouragemens & des récompenses aux jeunes guerriers & aux courtisans qui se dévoueroient aux intérêts de Catherine. Le Maréchal de Montluc dit que, *soit en paix, soit en guerre, & malgré l'embarras des affaires, le bal marchoit toujours, & le son des violons n'étoit pas étouffé par celui des trompettes*. La premiere Dame pour laquelle le troisieme Duc de Guise s'enflamma, fut Catherine de Cleves, seconde fille du Duc de Nevers, mariée au Prince de Porcien, de la Maison de Croy. Elle étoit aimée de son époux; mais il lui fallut toute sa vertu pour résister à la tendresse que lui inspira le jeune Prince Lorrain. Tandis qu'il éprouvoit de la résistance de ce côté, une Princesse d'un rang encore plus élevé, Marguerite de Valois, lui tendit des piéges, & écouta ses fleurettes. Peut-être fut-il plus heureux avec elle qu'il ne l'avoit été d'abord avec Catherine de Cleves, du moins parut-il s'attacher si fort à la sœur du Roi, &

elle à lui, qu'on le ſoupçonna de vouloir l'épouſer, & qu'on crut que c'étoit par rapport à lui que Marguerite refuſoit la main du Roi de Portugal. On prétend que Charles IX en fut ſi furieux, qu'il vouloit tuer Henri de Lorraine. Celui-ci fut obligé de s'abſenter de la Cour: pendant ce temps le Prince de Porcien mourut: Catherine de Médicis employa toute ſon adreſſe à ranimer les feux du Duc de Guiſe pour la jeune Douairiere; car elle avoit fait entrer dans l'ordre de ſes trahiſons politiques, de marier le jeune Prince de Navarre (depuis Henri IV) avec ſa fille. Elle réuſſit dans ſon projet, la Princeſſe de Porcien devint Ducheſſe de Guiſe; & le mariage de Henri de Bourbon avec Marguerite de Valois, fut le ſignal de l'affreux maſſacre de la St. Barthelemi. Le Duc de Guiſe fut du conſeil ſanguinaire dans lequel cet horrible coup d'Etat fut réſolu; mais il évita avec adreſſe le piége dans lequel la Reine vouloit le faire tomber, en mettant abſolument ſur ſon compte tout ce que ce maſſacre avoit d'odieux. L'année ſuivante, le Duc d'Anjou fit le ſiége de la Rochelle; le Duc d'Aumale, oncle du Duc de Guiſe, y fut tué; lui-même y courut

courut de grands risques, & y fit montre de la plus grande intrépidité. Le départ du Duc d'Anjou pour la Pologne, dont il venoit d'être élu Roi, fit cesser le siége de la Rochelle. Henri partit pour le Nord; mais il n'y fut pas long-temps; & Charles IX étant mort, il revint l'année suivante 1574, pour occuper le trône de son frere. Ce fut sous ce nouveau regne que les intrigues & les cabales se multiplierent. Le Duc de Guisé se conduisit avec beaucoup d'art & une adresse infinie : il fit une grande perte dans la personne du Cardinal de Lorraine son oncle; mais il commençoit à être en état de s'en passer. Sa considération & celle de sa Maison augmenterent beaucoup par le mariage du Roi avec Louise de Lorraine Vaudemont sa cousine. La mauvaise conduite du Duc d'Alençon, dernier des enfans de Catherine de Médicis, ses fréquentes révoltes, le déréglement & les inconséquences de sa conduite augmenterent aussi le pouvoir du Prince Lorrain. Dans un petit combat qui se donna en 1575, près de Château-Thierry, entre les troupes du Roi, commandées par le Duc de Guise, & celles du Duc d'Alençon, commandées par Montmorenci Thoré, Henri de Lor-

raine battit les ennemis; mais il reçut un coup d'arquebuſe qui lui emporta une partie de la joue & de l'oreille gauche. On crut d'abord cette bleſſure très-dangereuſe, elle guérit pourtant fort heureuſement; mais la cicatrice forma une balafre très-marquée, qui le fit ſurnommer le *Balafré*. Ce fut l'année ſuivante que ſe forma la Ligue, projetée, dit-on, depuis long-temps par le premier Cardinal de Lorraine, mais qui n'éclata que ſous le regne d'Henri III. Le Duc de Guiſe en fut l'ame & le Chef: elle s'étendit d'abord par des correſpondances ſecretes dans toutes les Provinces du Royaume. Dès les premiers avis qu'en reçut Henri III, il en ſentit toutes les conſéquences, & en trembla. Il chercha les moyens de la détruire; mais voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il prit le parti de s'en déclarer le Chef: c'étoit prendre la ſeconde place dans cette aſſociation imaginée & conduite par un Prince du ſecond ordre, qu'il ne pouvoit regarder ou que comme un ſujet très-ſuſpect, ou un Prince étranger qui devoit l'être encore davantage. Les Huguenots ayant fait une contre-Ligue, la guerre civile recommença; le Duc de Guiſe marcha contre les Hé-

rétiques à la tête d'une armée, dont le Duc d'Anjou, ci-devant Duc d Alençon, frere du Roi, paroissoit être le Chef; mais dont il ne l'étoit, dans le fond, pas plus qu'Henri III l'étoit de la Ligue. Il prit la Charité & Issoire en Auvergne. En 1579, Henri III institua l'Ordre du St. Esprit. On ne put lui disputer d'en être le Chef; il n'osa se dispenser non plus de nommer le Duc de Guise Chevalier de cet Ordre, dont le premier statut étoit qu'on n'y admettroit que des Catholiques. La mort du Duc d'Anjou ou d'Alençon, arrivée en 1584, fit prévoir l'extinction de la race des Valois, en rendant le Roi de Navarre le plus proche héritier de la Couronne. Elle ne fit qu'augmenter le pouvoir des Guises, parce qu'ils colorerent leurs projets ambitieux du prétexte d'écarter du trône les Princes qui professoient la nouvelle Religion. Le Pape & le Roi d'Espagne se déclarerent ouvertement pour la Ligue. Henri III se trouva dans la plus affreuse situation où un Prince puisse être; car, d'un côté, s'il se déclaroit pour les Protestans, il alloit contre ses principes, aliénoit de lui la plus grande partie de son Royaume, & s'exposoit aux plus grands périls; de

l'autre, c'étoit sous le prétexte du zele pour la Religion Catholique que s'étoit formée la Ligue; & cette Ligue étoit la plus grande ennemie de la personne d'Henri III, de sa Couronne, & de l'ordre légitime de sa succession. Dans ces circonstances, le Roi de Navarre & le Duc de Guise se faisoient la guerre : Henri IV gagnoit la bataille de Courtras, dans laquelle fut tué le Duc de Joyeuse, favori & beau-frere d'Henri III, & le Duc de Guise battoit les Reîtres Protestans au village d'Auneau, dans le pays Chartrain. Henri III étoit ballotté, méprisé, & odieux aux deux partis. Retiré dans sa Capitale, & poussé à bout par les Seize, il voulut défendre l'entrée de Paris au Duc de Guise; mais celui-ci étoit devenu trop audacieux & même trop puissant; il y entra malgré son Souverain, & vint l'y braver. Henri n'osa pas le faire arrêter. La fameuse journée des Barricades de Paris montra au Roi & à toute la France que le Duc de Guise pouvoit tout hasarder. Quant au Roi, il fut réduit à une unique & affreuse ressource, celle de faire assassiner un sujet qu'il ne pouvoit plus punir en regle. Il ne fut plus question que d'en choisir le moment :

on ſe détermina à ſuivre la marche pratiquée quinze ans auparavant pour amener le maſſacre de la Saint Barthelemi. Catherine de Médicis vivoit encore, & poſſédoit toujours l'art de tromper : elle propoſa la paix, & la Ligue & ſes Chefs s'y prêterent d'autant plus volontiers, qu'ils virent bien que le Roi y étoit forcé. Les Etats furent convoqués à Blois ; Henri de Lorraine vint y braver ſon Souverain légitime avec plus d'audace que jamais : mais il étoit ſorti, pour ainſi dire, *de ſon fort* ; le Roi ordonna qu'il fût aſſaſſiné, & cet ordre rigoureux fut exécuté.

Avec Henri Duc de Guiſe, finit la gloire exceſſive de cette branche des Princes Lorrains en France. Elle alla toujours en augmentant ſous trois générations, pendant l'eſpace d'environ ſoixante ans ; mais elle ne fut guere plus de dix ans à déchoir totalement. Claude de Guiſe la fonda ; François la porta au plus haut degré auquel puiſſe aſpirer un ſimple particulier dans un Etat monarchique. Il eut de l'ambition, mais ce fut celle permiſe à un ſujet, l'ambition de plaire à ſon Maître & de ſervir l'Etat mieux qu'aucun autre. Le dernier de ces trois pre-

miers Ducs de Guiſe abuſa conſtamment de tous les avantages qu'il tenoit de la Nature, de ſa naiſſance, de la foibleſſe de ſon Roi, & des diſpoſitions du peuple en ſa faveur. Sa mort couta la vie à Henri III, & excita dans une partie du peuple François un fanatiſme qui ſuffiroit ſeul pour juſtifier l'exécution du Duc de Guiſe : mais, après tout, la Ligue avoit véritablement perdu ſon Chef; & le parti Royaliſte eut, bientôt après, à ſa tête un Roi bien capable de faire prévaloir la meilleure de toutes les cauſes. Les fils du Duc aſſaſſiné n'étoient que des enfans, & le Duc de Maïenne, ſon frere, n'étoit partagé qu'en cadet, de toutes les grandes & brillantes qualités de ſon aîné. Il ſoutint cependant encore pendant ſix ans la guerre contre Henri IV : enfin, il fit ſa paix en 1596. Le Duc de Mercœur, Philippe Emmanuel de Lorraine, dernier des freres de la Reine, veuve d'Henri III, fut celui qui ſoutint le plus long-temps la révolte dans la Bretagne, dont il étoit le Gouverneur; enfin, il ſe ſoumit en 1598. Les Princes Lorrains, qui, depuis ce temps-là juſques à nos jours, ont ſubſiſté en France & ſe ſont diviſés en pluſieurs branches,

ſont rentrés dans l'ordre des Seigneurs de la Cour de France. Ils jouiſſent cependant de quelques diſtinctions, que l'éclat auquel eſt parvenue la branche aînée de leur Maiſon rend encore plus convenables : mais ſi ces honneurs excitent la jalouſie de la haute Nobleſſe Françoiſe, du moins doit-on être bien aſſuré que les conſéquences n'en ſont pas à craindre. Il y a près de trois cents ans que ces Princes ſe ſont rangés dans la claſſe des ſujets de la Couronne de France, & elle n'en a point à préſent de plus fideles.

Je reviens à préſent aux Généraux, tant François qu'étrangers, qui ſe ſont ſignalés ſous le regne de François I.

La Maiſon de Trivulce fournit, ſous le regne de Louis XII & ſous celui de François I, deux Maréchaux de France. Le premier, Jean-Jacques Trivulce, Marquis de Vigevano, fut banni de ſon pays comme ennemi des Sforce ; &, étant paſſé à Naples, il s'attacha au ſervice de Charles VIII, & l'aida dans la conquête de ce Royaume. Il revint avec ce Monarque, & eut grande part au ſuccès de la bataille de Fornoue. Il rentra en Italie avec le Roi Louis XII, fut Général de l'armée Françoiſe dans le Milanois, Trivulce.

battit les troupes de Louis Sforce ; & ce Duc ayant été pris prisonnier, Trivulce resta Gouverneur du Milanois jusque sous le regne de François I. Alors une intrigue de Cour rendit ce vieux Maréchal de France suspect au jeune Monarque. On lui dit que comme il étoit du pays, il favorisoit ses parens & ses amis, au préjudice des véritables partisans de la France. Le Roi le rappela du Milanois. Il revint à la Cour, trouva François I à Chartres, & quand il voulut aborder Sa Majesté pour se justifier, le Roi ne daigna ni le voir, ni l'entendre, & tourna la tête d'un autre côté. Le Maréchal, qui avoit près de quatre vingts ans, & qui, tourmenté de la goutte, étoit obligé de se faire porter, eut beau s'écrier : Sire, Sire, un mot d'audience ; il ne l'obtint pas : dans le moment il fut se mettre au lit, &, dit Brantome, » n'en » releva jamais jusqu'à ce qu'il fût mort ; » & comme le Roi fut la cause de sa » maladie, touché en sa conscience, il » l'envoya visiter. Pour toute réponse, » le Maréchal dit : *Hélas ! il n'est plus* » *temps ; le dédain duquel il a usé envers* » *moi, & mon dépit ont déjà fait leur opé-* » *ration ; je suis mort.* Le Roi en fut fort

» marri « ; d'autant que le Maréchal de Lautrec, en faveur de qui toute cette intrigue avoit été faite, ayant eu le commandement du Milanois, s'y conduisit encore plus mal que le Maréchal de Trivulce. Les tristes exemples des coups que portent les paroles lâchées imprudemment par un Souverain, qui quelquefois n'est pas méchant, mais seulement inconsidéré, sont très-communs : en voici un du mal que peut faire même leur silence.

Ce Maréchal, sous Louis XII, avoit eu l'honneur d'être parrain de Renée de France, seconde fille de ce Monarque. En 1524, François I, voulant peut-être réparer le tort qu'il avoit fait à l'ancien Maréchal de Trivulce, honora de la même dignité Théodore de Trivulce, son cousin germain, qui fut long temps Gouverneur de Lyon, & y mourut en 1531.

Montpezat.

La fortune que fit Montpezat sous le regne de François I, eut une origine assez singuliere. Le soir même de la bataille de Pavie, le Roi étant enfermé dans une chambre, y étoit gardé à vue par un soldat Espagnol, & ce soldat avoit avec lui un prisonnier qu'il avoit fait à la bataille, & qu'il ne vouloit pas quitter, dans la

de furieux soupçons sur sa conduite, ainsi que sur celle de toutes les autres Dames de sa famille. Son époux lui fut rendu après une longue prison chez les Impériaux, en 1556. On prétend que Charles-Quint ne le rendit qu'empoisonné; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il mourut en revenant dans sa famille. Henri II, en le remettant en possession du château de Bouillon, lui avoit accordé le rang de Duc en France.

L'Amiral Chabot de Jarnac, dit *Brion*.

L'Amiral Chabot de Jarnac, dit *Brion*, avoit été Favori de François I dès sa tendre jeunesse, quand celui-ci n'étoit encore que Comte d'Angoulême: ils étoient alors trois qui partageoient la faveur de ce jeune Prince; savoir, Montmorenci, qui fut depuis Connétable & qu'on appeloit alors, à cause de la petitesse de son nez, Montmorenci *le Camus*, Brion, & Montchenu. Le Comte d'Angoulême, plaisantant un jour avec eux, leur demanda ce qu'ils vouloient qu'il fît pour eux lorsqu'il seroit Roi. Chacun fit son souhait; le Camus dit qu'il vouloit être Connétable, Brion demanda la Charge d'Amiral, & Montchenu, le plus modeste des trois, se borna à la place de premier Maître d'Hôtel du Roi.

Ces trois souhaits furent accomplis. L'Amiral Brion se distingua à la bataille de Pavie, & y fut fait prisonnier.

L'Amiral & Maréchal d'Annebaut.

Claude d'Annebaut, qui succéda à Chabot-Brion dans la Charge d'Amiral de France, & qui fut aussi Maréchal de France, & Surintendant des Finances pendant les dernieres années du regne de François I, reçut de la part de ce Monarque prêt à mourir, le témoignage glorieux que » c'étoit le plus homme de » bien qui l'eût jamais servi, que jamais » en toute sa faveur il n'avoit fait tort » à personne, ni pillé, ni gagné comme » beaucoup d'autres «. Il étoit riche; mais c'étoit de son patrimoine, du bien de sa femme, & de quelques bienfaits du Roi, dont l'objet étoit parfaitement connu. Ce fut en conséquence de ces bonnes qualités que François I recommanda à son fils de prendre toute confiance dans d'Annebaut; cependant le Maréchal de Montmorenci étant rentré en faveur au commencement du regne d'Henri II, l'écarta absolument. Au lieu de l'employer au commandement des armées ou à l'administration de l'Etat, le Roi le fit Chevalier d'honneur de Catherine de Médicis. Il accompagna cette Reine dans le voyage

qu'elle fit avec le Roi ſon époux ſur la frontiere d'Allemagne, en 1550. Au retour de cette expédition aſſez mal entendue, la ville de la Fere ayant été menacée par les Impériaux, d'Annebaut fut envoyé pour la ſecourir ; mais il fut arrêté par une maladie très-grave, & mourut à la Fere même, en 1552. L'Amiral d'Annebaut eut un fils que Brantome dit avoir été » très homme de bien, d'honneur & » de valeur comme le pere ; il n'avoit » pas la façon de courtiſan ſi galante » comme pluſieurs autres, ni la parole, » car il étoit un peu begue; mais d'ailleurs, homme de bien, de religion, » & brave, ainſi qu'ont tenu les Anciens «. Ce Seigneur d'Annebaut fut tué à la bataille de Dreux en 1562; il ne laiſſa point d'enfant. Sa veuve étoit de la Maiſon de Clermont-Dampierre; elle épouſa en ſecondes noces Albert de Gondy, Maréchal de France, & lui porta la Baronnie de Retz que ſon premier mari lui avoit donnée par ſon contrat de mariage. Cette terre fut érigée en Duché-Pairie, en faveur du Maréchal & de ſa poſtérité.

Guiffrai de Boutieres.

J'ai déjà parlé du brave Guiffrai de Boutieres qui commandoit l'armée en Piémont avant la bataille de Cériſoles. Ce

vaillant Chevalier, ami & compagnon d'armes de Bayard, avoit commencé à se signaler à l'âge de seize ans, lorsque Louis XII faisoit la guerre en Italie. Il fit prisonnier le Porte-Enseigne d'une compagnie d'Albanois, qui étoit d'une taille gigantesque & d'une force incroyable. Le jeune Bouttieres le conduisit par la main, & fut reçu du Chevalier Bayard & de tous les Généraux avec autant d'acclamations que David le fut des Israélites après sa victoire sur Goliath. Le Géant ayant osé dire qu'il n'auroit pas été vaincu s'il n'eût pas été surpris : » Hé bien, » dit Bouttieres, reprenez vos armes, » remontons à cheval, & combattons » à outrance «. La proposition ne fut pas acceptée, & Bouttieres soutint pendant le reste de sa vie la gloire de ce début. Il partagea avec Bayard l'honneur de la défense de Mezieres, &, quelques années après, il eut le commandement de la même compagnie qu'avoit commandée Bayard. Bouttieres n'eut qu'une fille unique, qui épousa un Seigneur de Montainard, de la branche de Marcieu, dont les enfans furent substitués au nom de Guiffrai, qui étoit celui des Bouttieres. Cette branche est éteinte ; mais la Maison de Montainard,

très-ancienne en Dauphiné, & illustre par ses alliances & par les excellens Militaires qu'elle a produits, subsiste heureusement encore.

Brantome a consacré deux volumes entiers à la vie des Capitaines étrangers qui ont fait la guerre aux François pendant le cours du seizieme siecle. Ces vies contiennent des caracteres & des anecdotes dignes de remarque. Je rapporterai les traits les plus intéressans, dussent quelques-uns paroître puériles, comme celui-ci : » Nos François appeloient Charles-

Charles-Quint.

» Quint, *Charles qui triche*, au lieu » de Charles d'Autriche «. L'Amiral de Coligni rapporte, qu'étant un jour avec Charles-Quint, il lui demanda quel étoit le plus grand Prince de l'Europe : l'Empereur n'hésita pas à répondre que c'étoit lui-même ; il ajouta cependant (par politesse), que c'étoit sans préjudice de l'honneur d'Henri II ; mais que ce Roi étoit encore trop jeune pour avoir un rang décidé parmi les grands Militaires. Charles-Quint étoit déjà vieux lorsque l'Amiral de Coligni eut avec lui cette conversation : l'Empereur lui montrant ses mains percluses de goutte : » Voyez, lui dit-il, Monsieur l'Amiral, » en quel état je suis réduit ; je ne puis » pas

» pas même ouvrir la lettre de créance
» que vous me remettez ; de quoi me sert
» d'avoir voulu acquérir ce grand nom plein
» de vanité, d'illustre Capitaine & de
» très-capable & puissant Empereur « ?

Ce fut Charles-Quint en personne qui chassa Soliman II de devant Vienne, que cet Empereur des Turcs étoit venu assiéger en 1529. La retraite de ce Sultan assura le Royaume de Hongrie à Ferdinand, frere de Charles-Quint, & qui fut Empereur après lui.

Au commencement du regne d'Henri II, on vit avec admiration, à la Cour de France, une des bottes du Duc de Saxe; elle étoit si grosse, que, suivant Brantome, elle ressembloit aux grosses malles ou valises dans lesquelles on renferme un lit de camp.

Aux premieres charges de la bataille de Renti, Charles-Quint se faisoit porter en litiere à la tête des rangs de son armée; mais, voyant que l'affaire ne tournoit pas bien, il se hâta de monter un cheval Turc très-vigoureux, avec lequel il se retira promptement. On prétend que le jeune Roi de France, Henri II, le chercha pendant toute l'action, pour le combattre en personne; mais il ne put jamais le joindre. Charles-Quint parloit parfaitement cinq

ou six sortes de Langues; cependant comme malgré cela il ne pouvoit pas savoir absolument toutes celles de son Empire, il avoit un Interprete qu'il aimoit beaucoup, & qui parloit distinctement dix-sept Langues. L'Empereur avoit en lui la plus grande confiance, & il lui étoit de la plus grande utilité.

Ce fut Charles-Quint qui fit traduire en Latin, en Espagnol & en Allemand les Œuvres de Philippe de Commines, dans lesquelles il trouvoit, disoit-il, des instructions excellentes, & de bons exemples dans les actions de son grand-pere, le dernier Duc de Bourgogne. Tout le monde sait que Charles-Quint eut pour Gouverneur Philippe de Croy, Seigneur de Chievres. Ce Seigneur fut regardé comme un des hommes les plus capables d'élever un Prince; cependant il inspira à son pupille quelques sentiment de dureté & de despotisme. Chievres en faisoit usage pour lui même. Charles, étant devenu Roi d'Espagne, l'envoya en qualité de Vice-Roi dans ce pays, & il s'y fit fort haïr des Espagnols, tant parce qu'il étoit étranger, que parce qu'il usoit rigoureusement de son pouvoir, & alloit même, à ce qu'on disoit, jusqu'à en abuser pour s'enrichir.

Plusieurs Seigneurs & Gentilshommes se révolterent contre lui, entre autres, Don Juan de Padille, qui arma une troupe de Gendarmes pour le combattre. Il y avoit jusqu'à des Evêques qui favorisoient la rebellion. Brantome fait à cette occasion un conte assez plaisant. Un bon Curé Castillan ayant entendu dire que le nouveau Souverain avoit envoyé un Flamand pour tyranniser les Espagnols, s'avisa de recommander au prône, à tous ses paroissiens, de dire tous les jours un *Pater noster* & un *Ave Maria* au bon Dieu, pour que ce méchant Vice-Roi fût chassé du pays. Mais quand il eut bien ainsi prié Dieu & fait prier ses ouailles contre M. de Chievres, un beau matin, la compagnie de Gendarmes de Don Juan de Padille passa par son village, allant, disoient-ils, attaquer les Flamands. Ces Gendarmes firent une maraude épouvantable dans le village, égorgerent les poules, tuérent les cochons, & firent enfin beaucoup de mal, sans épargner la basse-cour du Curé. Le Dimanche suivant, celui-ci changeant de ton: *Mes enfans*, leur dit-il, » je ne » vous propose plus d'adresser des prieres » au Ciel en faveur des soldats Espagnols, » je vois bien qu'ils ne valent pas mieux

» que ceux dont ils se plaignent ; laissons au bon Dieu arranger ces affaires-là pour le mieux, & comme il lui plaira ; pour nous, souffrons en patience.

Charles-Quint manqua une entreprise qu'il avoit faite sur Alger, parce que la flotte qui portoit ses troupes de débarquement essuya une tempête horrible, d'après laquelle on la crut tout à fait perdue. Cependant la plus grande partie des soldats & même des bâtimens regagna la côte ; mais ce qui fut plus fâcheux, c'est qu'on fut obligé de jeter tous les chevaux à la mer ; la plupart étoient des Genets d'Espagne de la plus grande beauté. Les soldats les voyoient, les larmes aux yeux, nager tant qu'ils pouvoient après les bâtimens qui portoient leurs maîtres.

Brantome rapporte un trait qu'il trouve plaisant, & qui est horrible, de la part des premiers Vice-Rois que Charles-Quint envoya dans les Indes Occidentales, particuliérement au Pérou, pour exploiter les fameuses mines d'or & d'argent du Potosi & autres. Ils traitoient les Indiens avec la plus grande cruauté, & les faisoient servir à l'exploitation des mines comme des bêtes de charge : d'un autre

côté, on avoit envoyé des Missionnaires qui s'employoient à convertir ces pauvres gens au Christianisme, & en baptisoient tant qu'ils pouvoient. Ils réussissoient auprès du plus grand nombre, parce qu'ils obtenoient qu'on ménageât un peu plus ceux qui étoient Chétiens, que ceux qui persistoient dans les erreurs du Paganisme. Les avares & cruels Gouverneurs eurent l'audace d'adresser une requête à Charles-Quint, pour empêcher que les Missionnaires ne fissent autant de Chrétiens, disant que ces conversions seroient cause qu'on ne pourroit plus rien tirer des mines.

Lorsque Charles-Quint fit élire Roi des Romains son frere Ferdinand, le Roi Henri II crut devoir faire une tentative pour empêcher cette élection, & se proposer lui-même aux Electeurs pour occuper le trône Impérial, du moins après Charles-Quint : ce fut en 1555. François I, son pere, avoit déja fait une pareille démarche pour disputer l'Empire à Charles-Quint. Le pere & le fils n'eurent pas plus de succès l'un que l'autre. Les Ambassadeurs d'Henri II étoient le Maréchal de Bourdillon, & Marillac Archevêque de Vienne. Le second fit une très-belle harangue, à laquelle les Electeurs ne répondirent

autre chose, sinon que si le Roi vouloit rendre les villes de Toul, Metz & Verdun, ils verroient quel prix pourroit être attaché à une pareille restitution. Cet article n'étoit sûrement pas dans les instructions des Ambassadeurs de France; aussi ne répondirent-ils rien, mais s'en retournerent *avec leur courte honte*, ayant fait ainsi une assez triste ambassade. La fortune de l'Archevêque de Vienne, Marillac, le second de ces Ambassadeurs, étoit fort singuliere. Il étoit fils & frere de deux simples Avocats au Parlement de Paris; étoit entré de bonne heure dans l'état Ecclésiastique, & s'étoit fait une réputation de science & d'éloquence qui l'avoit rendu suspect d'inclination pour les nouvelles erreurs. Craignant la persécution, quoiqu'il ne l'eût pas méritée, il s'étoit enfui à Constantinople. Son esprit & ses talens l'avoient rendu agréable aux Turcs, & il avoit trouvé moyen de rendre aux Ambassadeurs de France en Turquie, des services qui lui avoient mérité sa grace, ou plutôt sa justification, qui avoit été si complette, qu'on l'avoit nommé à l'Archevêché de Vienne.

Le Duc d'Albe.

Le Duc d'Albe, qui fut si fameux par la suite, avoit fait ses premieres armes à

la bataille de Pavie; mais alors il n'avoit pas vingt ans: il étoit à la suite de Charles-Quint, lorsque cet Empereur passa en France en 1549, allant châtier la révolte des Gantois. Charles-Quint le présenta, dit Brantome, à une grande Dame de la Cour, en lui disant: « Madame, voilà » le Duc d'Albe que j'aime beaucoup; » il est d'une noble & valeureuse race » (la Maison de Tolede); il est encore » jeune; mais je vous assure qu'il sera » un jour un bon homme de guerre: je » l'avancerai suivant ses mérites. Je vou- » drois bien qu'il fût un peu moins froid » & réservé; mais tel est le caractere de » nos Espagnols. Vos François sont plus » vifs & plus effrontés; par exemple, Pe- » loux va & vient sans cesse, & veut en- » trer par-tout. Je voudrois que le Duc » d'Albe fût un peu de ce caractere ». Le Peloux dont Charles-Quint parloit, étoit un François qui avoit suivi le Duc de Bourbon dans sa défection, & étoit resté attaché à l'Empereur: c'étoit un de ces François intrigans & qui se rendent nécessaires. Il avoit servi l'Empereur plus dans ses plaisirs que dans ses armées, & l'on prétend même qu'il lui procura quelques bonnes fortunes en passant par la

France. François I eut la foiblesse de traiter ce transfuge subalterne beaucoup mieux qu'il ne méritoit, & on l'en blâma.

Si le Duc d'Albe parut en France sage & réservé, ce n'étoit pas par un effet de sa modestie, mais par une suite de son respect pour son Maître, le seul homme du monde qui pût lui inspirer de la crainte; car d'ailleurs il montra bien dans la suite qu'il étoit le plus vain & le plus haut des Espagnols, & même le plus dur & le plus cruel; d'ailleurs, brave & excellent Militaire. Il commanda les troupes Espagnoles en Allemagne, & gagna, en 1546, la fameuse bataille de Mulberg, dans laquelle il fit prisonnier l'Electeur de Saxe. Il suivit l'Empereur au siége de Metz, & y fit des prodiges de valeur; mais toute son habileté & les forces de l'Empire échouerent contre la belle défense du Duc de Guise. En 1567, Philippe II l'envoya gouverner les Pays-Bas; il les régit pendant dix ou onze ans avec un sceptre de fer: il fit couper la tête aux Comtes d'Egmont & de Horn; mais le Prince d'Orange Nassau, échappé à ses rigueurs, lui fit une cruelle guerre. Il fit construire la fameuse citadelle d'Anvers, dans laquelle il fit placer sa statue

avec des inſcriptions faſtueuſes, preuve de ſon extrême vanité. A la fin, Philippe II en conçut quelque jalouſie, le rappela en Eſpagne, &, ſous le plus léger prétexte, l'exila dans ſes terres. Il y reſta juſqu'à ce qu'il fut rappelé pour faire la conquête du Portugal. Il parvint à réunir ce Royaume à la grande Monarchie Eſpagnole, après avoir vaincu, en bataille rangée, le Grand Prieur de Crato, qui prétendoit le plus légitimement à cette Couronne. Au reſte, le Duc d'Albe fut auſſi fier, auſſi cruel, & auſſi avide dans le Portugal que dans les Pays-Bas. Il mourut en 1582, âgé 74 ans : il fut Grand Maître de la Maiſon de Charles-Quint & de Philippe II, comme le Connétable de Montmorenci & le Duc de Guiſe le furent de celle de nos Rois ; ce qui n'empêcha ni les uns ni les autres de commander les armées. Le Duc d'Albe fut le premier qui imagina de placer parmi ſes troupes, des Mouſquetaires, c'eſt-à-dire d'armer ſes ſoldats de gros mouſquets chargés de groſſes balles très-meurtrieres. Cette arme fit d'abord un très-grand effet, parce qu'on n'y étoit pas accoutumé ; tout fuyoit quand on entendoit crier : *Salgan, ſalgan, los Moſ-*

queteros afuera, afuera adelante los Mosqueteros; c'est-à-dire : *Sortez Mousquetaires, en avant, en avant*. A la fin, on s'accoutuma à cette arme & à cette manœuvre, & les révoltés des Pays-Bas eurent des mousquets comme les Espagnols. Le Duc d'Albe reparut devant la Cour de France lorsque Charles IX & sa mere eurent une entrevue, en 1565, à Bayonne avec la Reine d'Espagne, Elisabeth de France, leur fille & sœur. Le Duc d'Albe étoit chargé d'accompagner la Reine dans ce voyage ; il s'y montra grand Seigneur, mais courtisan très-respectueux : il brilla alors encore par son adresse dans les tournois & les carrousels. Le Connétable de Montmorenci n'osa pas courir contre lui, & se contenta de faire le personnage de Juge du camp.

Antoine de Leve.

Antoine de Leve fut un des plus grands Capitaines de Charles-Quint : cependant, la premiere époque de sa vie militaire est bien peu honorable ; car il s'enfuit des premiers à la bataille de Ravenne ; mais il répara bien cette faute par la suite, & confirma le dicton proverbial Espagnol, dont le sens est : *Un tel étoit brave un tel jour*. C'étoit lui qui commandoit dans Pavie lorsque François I assiégea cette place qui ne fut délivrée que par la perte

de la bataille. Le siége dura, par conséquent assez long-temsp. Antoine de Leve ayant besoin d'argent pour payer la garnison, fit fondre les reliquaires, en fit faire de la monnoie frappée grossiérement, & la distribua à ses troupes. Le Clergé trouvoit cela très-mauvais; pour le tranquilliser, le Général Espagnol lui promit authentiquement que dès que le siége seroit levé, l'Empereur son Maître rendroit aux Eglises tout ce qu'on leur avoit enlevé: mais, après la bataille gagnée, Charles-Quint ne se trouva pas assez bien lié par la parole de son Général; les soldats garderent les lingots qu'ils avoient reçus, & le prix des reliquaires ne fut point rendu. Brantome observe à cette occasion, que Charles-Quint ne fut point si scrupuleux que le dernier Duc de Bourgogne son grand-pere, qui, ayant pris la ville de Liége, & ayant laissé piller les Eglises, se crut obligé de rendre à la Cathédrale un grand Saint George à cheval *tout de fin or.* Brantome compte encore à ce propos, que pendant les dernieres guerres de Religion en France, les armées Catholiques étant souvent pressées ou assiégées par les Huguenots pendant le Carême, &

n'ayant pas toujours la facilité de trouver du poisson suffisamment pour se bien nourrir en maigre, le Duc de Guise supplia le Cardinal de Ferrare, alors Légat en France, d'accorder à l'armée Catholique la permission de faire gras en tout temps, ou du moins pendant plusieurs jours de la semaine en Carême. Le Légat voulut faire quelques difficultés, sous prétexte que l'usage de faire maigre pendant certains jours, étoit la différence la plus marquée qu'il y eût à l'extérieur entre les Catholiques & les Huguenots. Le brave Cipierre, qui avoit été Gouverneur de Charles IX, répondit au Cardinal, qu'il étoit vrai, & qu'on pouvoit même dire qu'ils faisoient la guerre pour le Carême, mais qu'ils ne pouvoient absolument soutenir la fatigue avec ce régime-là; que par conséquent il conseilloit au Légat de leur donner la permission de faire gras, sans quoi ils la prendroient d'eux-mêmes, ce qui feroit grand tort à l'autorité du Saint Siége & à la considération de Monseigneur le Légat.

Antoine de Leve n'étoit point homme de qualité; on prétend même qu'il étoit fils d'un Cordonnier; cependant on voit qu'il eut d'assez bonne heure le commandement des armées Espa-

gnoles, & qu'il jouissoit de la même considération que les Grands d'Espagne, quoiqu'il ne l'ait jamais été.

Le Marquis de Pescaire.

Le Marquis de Pescaire, au contraire, étoit un homme de grande qualité, de l'illustre Maison d'Avalos; il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, & relâché à la sollicitation du Maréchal de Trivulce qui étoit son parent. Le Maréchal répondit au Roi qu'il ne porteroit jamais les armes contre la France, & le Marquis manqua à cette promesse dès la campagne suivante. Il eut la plus grande part au gain de la bataille de Pavie. François I le lui dit à lui-même publiquement, lorsqu'il alla, le lendemain de la bataille, le visiter avec les autres Généraux & grands Seigneurs Espagnols. Peut-être le Marquis dut-il ce compliment à la politique ou à la politesse avec laquelle il affecta de se vêtir d'une maniere fort simple, tandis que les autres parurent devant François I avec des habits brillans & magnifiques, comme triomphans de la victoire qu'ils avoient remportée sur lui. Pescaire fut très-piqué de ce qu'on ne lui laissa pas la garde du Roi en Italie, & de ce que le Comte de Lannoy le lui enleva pour le mener

en Eſpagne. C'eſt ſans doute ce qui engagea le Marquis à former des liaiſons avec le Pape, dont Charles-Quint fut averti, & qui lui déplurent. On prétend qu'il le fit empoiſonner, du moins mourut-il à Milan, étant encore dans la force de l'âge. Les Eſpagnols, toujours magnifiques dans leurs expreſſions, graverent ſur ſon tombeau qu'il étoit mort jeune, accablé ſous le poids de ſes lauriers. Il laiſſa une veuve, fameuſe dans l'Hiſtoire littéraire d'Italie du ſeizieme ſiecle; elle s'appeloit *Victoria Colonne* : il avoit été fiancé avec elle dès l'âge de trois ans, lui-même n'en ayant que treize. Loin de ſe repentir de cette alliance prématurée, ils s'aimerent uniquement. La Marquiſe paſſa généralement pour la femme de ſon ſiecle & de ſon pays qui avoit le plus de beauté, de ſcience, & d'eſprit. Nous avons ſes Poëſies Italiennes, & beaucoup d'autres qui lui furent adreſſées par les plus beaux génies de ſon temps. Le Marquis lui-même étoit Poëte, & compoſa en Eſpagnol, en l'honneur de ſa femme, un *livre d'amour*, c'eſt-à-dire de Poéſies galantes. Ils n'eurent point d'enfans, & Peſcaire fit ſon héritier le Marquis du Guaſt ſon couſin. Il lui dit

en mourant, qu'il lui recommandoit les ſeuls objets qui lui euſſent été chers pendant toute ſa vie, ſa femme & les ſoldats Eſpagnols.

Le Marquis du Guaſt, de la Maiſon d'Avalos comme Peſcaire, étoit digne de le remplacer: Paul Jove a écrit ſa vie en Italien, & pluſieurs Auteurs Eſpagnols en leur Langue. Il commandoit l'armée Eſpagnole ſous Charles-Quint au ſiége de Tunis. L'Empereur ſe haſardant trop & s'expoſant aux coups des Barbareſques, le Marquis prit ſur lui de l'arrêter, & de lui ordonner, comme ſon Général, de ſe retirer au corps de bataille, en diſant qu'il ne falloit pas que toutes les affaires fuſſent ruinées par la perte & par l'imprudence d'un ſeul homme. Il empêcha Barberouſſe & le Comte d'Enguien de prendre le château de Nice; & fit ſentir à l'Empereur qu'il venoit de lui rendre un très grand ſervice, parce que ſi Barberouſſe ſe fût rendu maître de Nice, il l'auroit conſervé, & les Mahométans auroient ainſi eu un pied en Europe. Du Guaſt étoit à la bataille de Pavie, & François I l'avoit vu & connu alors; mais il n'étoit à cette affaire que comme jeune Officier & ſous les ordres du Marquis de

Le Marquis du Guaſt ou Del Vaſto.

Pescaire son cousin: cependant il n'avoit pas été aussi honnête que celui-ci, & il avoit traité le Roi avec toute la fierté, pour ne pas dire toute l'insolence Espagnole. Malgré cela, François I, qui étoit bon Prince, ayant, assez long-temps après, passé en Piémont pour en visiter les places, à la faveur d'une treve, voulut voir le Marquis du Guast qui commandoit dans le Milanois. Le Marquis se présenta devant le Roi avec la même audace, & le Monarque le reçut avec la plus grande bonté, que Brantome trouve qu'il ne méritoit pas. Effectivement, il avoit eu avec le Roi de nouveaux torts, puisque c'étoit lui qui avoit ordonné l'assassinat des deux Ambassadeurs de François I, Rinçon & Frégose, qui furent tués dans le Milanois, l'un allant à Venise, & l'autre à Constantinople; & ce meurtre fut cause du renouvellement de la guerre. Ce fut sur le Marquis du Guast que le Comte d'Enguien gagna la fameuse bataille de Cérisolles. Le Marquis se croyoit si certain de la gagner, qu'avant de la livrer, il s'abandonna aux plus indécentes fanfaronnades; & donnant, avant de partir de Milan pour livrer ce combat, un grand souper aux Dames Milanoises, il leur promit

promit d'amener à leurs pieds le Comte d'Enguien prisonnier, & de le leur livrer, pour en faire ce qu'elles jugeroient à propos. La bataille se donna, les François firent merveilles; le Marquis fut vaincu, & prit la fuite. Les vainqueurs se répandirent dans le camp ennemi pour le piller, & parvinrent jusqu'à la tente du Général. Ils y trouverent le bouffon du Marquis du Guast. Un des soldats pillards lui ayant demandé s'ils alloient faire une bonne capture : » Oh ! je vous en » réponds, leur dit-il, vous allez trou- » ver le plus riche & le plus bel équi- » page; on n'en a rien détourné, & le » Général mon Maître n'a emporté avec » lui que ses éperons «.

Le Comte de Lannoi, d'une ancienne Maison de Flandres, étoit Vice-Roi de Naples, Chevalier de la Toison d'or & Général des armées de l'Empereur, lors de la bataille de Pavie. Quoiqu'on prétende qu'il n'eut pas grande part au gain de cette bataille, & que même il s'y conduisit mal, ce fut lui qui, comme le plus ancien Général, fut chargé de la garde de François I, le conduisit d'abord de Pavie à Pizzighitone, & ensuite lui persuada de se laisser transporter en Espagne. Le Mar- Le Comte de Lannoi.

quis de Pescaire fut furieux de ce que Lannoi lui avoit enlevé un prisonnier de cette importance ; il répandit sur son compte des propos très-désavantageux, & qui peut-être étoient fondés. Il dit qu'il avoit eu peur à la bataille de Pavie, qu'il s'étoit écrié que tout étoit perdu, & qu'on avoit été obligé de donner la seconde charge malgré lui ; qu'il avoit aussi laissé échapper le Roi de Navarre, qui étoit prisonnier avec François I. Il est vrai que ce Prince, que Charles-Quint auroit été sûrement bien aise de conserver aussi, s'étoit évadé au moyen d'une ruse assez remarquable : il étoit malade & un peu blessé ; s'étant mis au lit, la tête enveloppée, il concerta son évasion avec un Page qui étoit resté avec lui, & que l'on nommoit *Vives*. Celui-ci se mit au lit à la place du Roi, qui, ayant pris les habits du Page, s'esquiva. Vives, pendant toute la journée, fit semblant tantôt de se plaindre, tantôt de dormir, & ce ne fut que lorsque le Roi fut bien loin, que l'on s'apperçut de la fourberie. On pardonna au Page.

Lorsque Lannoi fut arrivé en Espagne avec François I, l'équipage du navire qui les avoit conduits, se révolta, voulant exiger une récompense trop forte : le Vice-

Roi de Naples courut alors risque de la vie, & fut très-heureux de s'échapper de maison en maison par le toit de la sienne; il capitula avec les séditieux, les appaisa avec de l'argent, & amena son prisonnier jusqu'à Madrid. Si l'on doutoit de la bravoure du Comte de Lannoi pere, on fut encore moins assuré de celle de son fils, qui s'enfuit à la bataille de Cerisolles. On l'appeloit *le Duc de Sulmone*. Cette branche de la Maison de Lannoi est éteinte; mais elle subsiste encore dans plusieurs autres branches & rameaux. Elle a fourni un grand nombre de Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or, & une de ses branches jouit de la Grandesse en Espagne.

Ce fut Philibert de Châlons, Prince d'Orange, qui acheva la conquête de Rome, commencée par le Connétable de Bourbon, qui fut tué à l'assaut de cette grande ville en 1527; il contraignit le Pape de se retirer dans le Château Saint-Ange, l'y assiégea, & l'y rançonna; il fut tué au siége de Florence l'année suivante. On prétend que s'il eût pris cette place, il eût épousé Catherine de Médicis, dont il étoit amoureux, & qui fut depuis Reine de France & mere de trois de nos Rois. Il mourut sans être marié, par consé- Les Princes d'Orange.

quent sans enfans légitimes, & la Principauté d'Orange passa à René, fils de Henri Comte de Nassau, qui avoit épousé sa sœur. Ce fut Henri de Nassau qui assiégea Bayard dans la ville de Mézieres. On sait que le brave Chevalier répondit avec audace à ses sommations : entre autres réponses hardies qu'il fit à son Héraut, il lui fit dire qu'un *Bayard de France valoit bien un Roussin d'Allemagne*, faisant allusion aux chevaux bais qui sont communs en France, & à la couleur des cheveux du Comte qui étoient roux. Nassau fut obligé de lever le siége de Mézieres, &, à son retour, la Reine de Hongrie, sœur de Charles-Quint, lui ayant reproché de n'avoir pu s'emparer de ce colombier : *Vraiment*, lui répondit-il, *Madame, c'est un colombier, mais les pigeons, au lieu de s'envoler, y ont resté malgré moi ; & cordieu! ces pigeons-là ont bec & ongles.*

Le Marquis de Marignan.

Un des meilleurs Généraux de Charles-Quint étoit le Marquis de Marignan. Son véritable nom étoit *Médicis*, ou plutôt *Médichino* ; car il n'étoit pas de la famille des Médicis de Florence, & d'une origine encore moins noble que ceux-ci. Cependant son frere fut Pape sous le nom de

Pie IV, en 1559. Il étoit Milanois ; il fit une diversion très-heureuse pour les Impériaux, en attaquant le château de Chiavena dans le même temps que François I assiégeoit Pavie. Les Grisons rappelerent aussitôt les troupes qu'ils avoient dans l'armée du Roi, ce qui l'affoiblit beaucoup. Ce fut ce Marquis de Marignan qui battit le Maréchal Strozzi en Toscane, & qui assiégea la ville de Sienne, défendue par Montluc. Il y donna un assaut aux flambeaux, chose qui avoit été certainement inouie jusques alors. Il mourut peu après ce siége à Milan, en 1553, étant âgé de cinquante-huit ans.

Le Comte de Buren, grand Seigneur Flamand, très-attaché à Charles-Quint, & qui, pour les intérêts de ce Prince, fit la guerre à toute rigueur aux rebelles des Pays-Bas, étoit grand buveur. Il *carroussoit*, ou, si l'on aime mieux, *trinquoit* en vin & en bierre depuis le matin jusqu'au soir. Etant tombé malade, son Médecin lui conseilla de changer son régime ; il n'en voulut rien faire. Le Docteur l'étant venu voir un jour, lui trouva le pouls si altéré, qu'il lui déclara qu'il n'avoit plus que cinq ou six heures à vivre : Cela étant ainsi, dit-il, il faut bien les

Le Comte de Buren.

employer. Auſſi-tôt il fit mander ſes parens & ſes amis, & après avoir fait ſon teſtament, s'être confeſſé, & avoir reçu le Viatique, il ſe fit revêtir de ſes plus beaux habits, armer de toutes pieces, à la tête près, endoſſer ſon manteau & le grand collier de l'Ordre de la Toiſon d'or, & s'étant aſſis, en cet équipage, dans un fauteuil, au milieu de la grande ſalle de ſon Hôtel, il admit à ſon audience tous les gens de ſa Maiſon, leur parla à tous les uns après les autres, leur donna ſes derniers ordres, leur diſtribua ſes meubles & les chevaux de ſon écurie, &, dit Brantome, *but le vin de l'étrier de la mort, ſoutenu par deux de ſes Gentilshommes; après quoi il expira.*

Don Juan d'Autriche.

On ſait que Don Juan d'Autriche étoit fils naturel de l'Empereur Charles-Quint, mais on n'eſt pas bien aſſuré du ſecret de ſa naiſſance. On crut généralement que ſa mere s'appeloit *Barbe Plomberg*, & étoit une ſimple femme du peuple, Allemande ou Flamande; mais ceux qui recherchoient les anecdotes au ſeizieme ſiecle, croyoient ſavoir qu'il étoit le fruit des amours de l'Empereur avec une Princeſſe qui lui appartenoit de fort près. Don Juan fit ſes premieres armes en 1570, dans le Royaume de

Grenade, où les Maures s'étoient révoltés. Il montra tant de valeur, dès cette premiere campagne, que ceux qui le voyoient combattre, s'écrioient (disent les Auteurs Espagnols): *Es verdadero hijo del Emperador*, c'est-à-dire, *certainement ce jeune homme est fils de l'Empereur*. Suivant les ordres du Roi son frere, il chassa tous les Mahométans de l'Espagne, & rendit ainsi ce Royaume absolument Catholique. L'année suivante, il fut envoyé avec une armée navale principalement composée de galeres Espagnoles, contre les Turcs. Un assez grand nombre d'autres bâtimens de différentes Nations Chrétiennes s'étant rangé sous ses étendards, il attaqua la flotte Ottomane auprès de Lepante. Cette armée navale Turque étoit composée de deux cent quarante-quatre galeres; celle de Don Juan de deux cent huit bâtimens de la même espece, de six galéaces, vingt-deux gros vaisseaux, & quarante frégates, sur lesquels on avoit embarqué huit mille soldats Espagnols, douze mille Italiens, & six mille tant Allemands que Volontaires de différentes Nations. Les vaisseaux & galeres de Malte faisoient partie de l'armée de Don Juan; les Chevaliers d'Andrade & de Romegas les comman-

doient ; Antoine Colonne s'y trouvoit aussi, commandant la flotte & les troupes du Pape. Don Juan consulta tous ces Généraux, pour savoir s'il devoit attaquer. Romegas l'y encouragea, les autres y consentirent, & l'affaire s'engagea ; il ne convient point d'en faire ici le détail. Le résultat fut une victoire complette ; le Capitan Bacha y fut tué ; sa tête, mise au bout d'une pique, acheva la déroute de l'armée Turque. D'un autre côté, les Chrétiens perdirent environ dix mille hommes, & le Général des Vénitiens, Justinien Barbarigo ; mais ils prirent cent trente galeres Turques, en brûlerent ou coulerent à fond cinquante-cinq, tuerent douze mille Turcs, firent dix mille prisonniers, & délivrerent quinze mille esclaves Chrétiens. Charles IX, ayant appris cette victoire, manda à l'Evêque de Paris de faire chanter un *Te Deum* dans l'Eglise de Notre-Dame. Le Pape Pie V fit triompher dans Rome, à la maniere des anciens Romains, son Général Antoine Colonne, qui n'avoit pourtant que la moindre part à cette victoire. Mais la gloire de Don Juan d'Autriche fut plus réelle & mieux méritée. Depuis cette époque, il passa pour un des plus grands Généraux du monde. On prétend qu'après la bataille gagnée il

vouloit aller droit à Constantinople, & qu'il seroit venu à bout de s'en emparer; mais son Conseil de guerre n'en fut pas d'avis. Ce fut du côté de l'Afrique qu'il continua de faire la guerre; il soumit Tunis, & y mit un Roi Mahométan, mais tributaire de l'Espagne. Etant de retour auprès de Philippe II, ce Monarque le nomma, en 1576, Gouverneur des Pays-Bas. Il s'y rendit en traversant la France; mais il passa à Paris dans le plus grand incognito. Il ne s'y arrêta qu'un seul jour, qu'il employa tout entier à se promener dans cette Capitale. Ayant appris qu'il y avoit un bal au Louvre, il s'y rendit le soir, déguisé, vit toute la Cour, sans être reconnu de personne, pas même de l'Ambassadeur d'Espagne qu'il n'avoit pas prévenu de son arrivée. Il fut sur-tout, dit *Brantome*, ravi de la beauté & de la bonne grace de Marguerite de Valois, premiere femme de Henri IV, alors seulement Reine de Navarre; & dès le lendemain il continua sa route pour la Flandre. Don Juan y soutint la réputation qu'il s'étoit acquise à la bataille de Lépante. Pendant deux ans il soumit un grand nombre de villes, dont les rebelles s'étoient emparés, &, en 1578, il gagna sur eux

une grande bataille dans les plaines de Gemblours ; mais il mourut à la fin de cette même année, n'étant âgé que de trente-deux ans. On a beaucoup raisonné sur la cause de sa mort. Les uns disent qu'il mourut d'une maladie épidémique qu'il gagna en allant visiter la Comtesse d'Havray qui en étoit attaquée, & dont il étoit amoureux ; mais les gens les mieux informés croient que Don Juan d'Autriche fut empoisonné, & même, selon quelques-uns, par ordre de Philippe II, à l'instigation d'un perfide Ministre de ce Monarque, nommé *Antonio Perez*. Voici comment on conte cette Histoire singuliere & horrible. Don Juan d'Autriche avoit un Secrétaire que l'on appeloit *Escovedo*. Cet homme avoit été autrefois attaché à Don Ruy Gomès, Ministre de Philippe II. Ce Seigneur avoit laissé une belle veuve, que l'on appeloit la Princesse d'*Eboli*. On prétend que Philippe II en étoit amoureux ; mais si elle avoit été complaisante pour lui, elle ne lui étoit pas fidelle, car elle entretenoit un commerce secret avec Antonio Perez, que Philippe avoit pris pour son Secrétaire d'Etat, peut-être à la recommandation de Madame d'Eboli même. Escovedo s'apperçut de cette intrigue, &

eut l'imprudence d'en faire des reproches à la veuve de son ancien supérieur. Celle-ci, d'autant plus irritée qu'elle étoit coupable, ne manqua pas d'en informer Perez, qui, abusant des droits de sa place, rendit Escovedo suspect au Roi, & le fit assassiner. Il alla plus loin, &, pour assurer encore sa vengeance & le secret de sa Princesse, il impliqua le Gouverneur des Pays-Bas dans ces soupçons, & en rendit le Roi son frere jaloux; enfin ils le firent empoisonner. Ce fut le Prince de Parme qui succéda à Don Juan d'Autriche dans le Gouvernement des Pays-Bas.

Un Général de Charles-Quint, aussi illustre que Don Juan d'Autriche, fut Emanuel Philibert, Duc de Savoie. Il servit long-temps l'Empereur n'étant encore que Prince de Piémont, & tandis que le Duc Charles son pere étoit retiré à Nice, dépouillé de presque tous ses Etats par François I. Charles étant mort en 1553, son fils lui succéda dans ses titres; mais il ne rentra vraiment en possession de ses pays qu'en 1559, en vertu du traité de Cateau-Cambresis; encore Henri II conserva-t-il dans le Piémont quelques places de sûreté. Les plus grands exploits du Duc de Savoie

Emanuel Philibert Duc de Savoie.

pendant le temps qu'il fut au service de Charles-Quint, furent la bataille de Saint-Quentin ou de Saint-Laurent, qu'il gagna, & la prise de cette ville en 1557. Brantome nous apprend que ce Duc conserva toute sa vie un grand goût pour la guerre, quoique depuis 1559 jusqu'en 1580, année de sa mort, il ne la fît plus. Il alloit toujours vêtu militairement, tenant sous son bras une grande épée. Il ne la portoit point à son côté, parce que le ceinturon l'incommodoit, à cause de la goutte, de la sciatique & de la gravelle, dont il étoit tourmenté. Sa figure étoit aussi toute martiale; mais il avoit été très-beau de visage, & avoit toujours l'air noble & poli. Il s'amusoit, dans sa vieillesse, à forger des armes & à les damasquiner, & il portoit celles qu'il avoit lui-même fabriquées.

Le Comte d'Egmont.

Le Comte d'Egmont avoit été le compagnon d'armes du Duc de Savoie; ils avoient fait ensemble la guerre aux Rois François I & Henri II. Ce fut d'Egmont qui battit le Maréchal de Termes à Gravelines, en 1558. Le Comte d'Egmont se révolta sept ans après, contre Philippe II, ou plutôt contre Marguerite d'Autriche sa sœur, Gouvernante des Pays-

Bas. Moins de deux ans après, en 1567, le Duc d'Albe fit arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn, &, au bout de quelques jours il leur fit trancher la tête. Lorsque le Capitaine Salines demanda à d'Egmont son épée, le Comte répondit d'abord fiérement : *A moi, Capitaine Salines, à moi, m'ôter cette épée qui a si bien servi le Roi !* puis se radoucissant tout d'un coup & la donnant : *Puisque telle est la volonté du Roi*, dit-il, *prenez-la.* Ce malheureux Comte d'Egmont étoit très-galant & très-aimable. Brantome en avoit beaucoup entendu parler, sur ce pied-là, à une Dame qu'il avoit connue dans les Pays-Bas, qui s'appeloit alors Madame de *Fontaine.* Dans sa jeunesse, elle avoit été connue à la Cour de François I, sous le nom de la *belle Torcy*, Demoiselle d'honneur de la Reine Eléonore, seconde femme de François I, sœur de Charles-Quint. Brantome nous laisse entendre que l'Empereur, en passant par la France, avoit eu les bonnes graces de cette Demoiselle ; c'est peut-être à cause de cela qu'elle avoit été mariée à un grand Seigneur des Pays-Bas.

J'ai déjà parlé en deux endroits de ces extraits, de la mort du Maréchal Strozzi, Le Maréchal Strozzi.

tué au siége de Thionville en 1558, & de quelques-uns de ses exploits, à l'occasion de ceux de Montluc. Il faut faire connoître un peu mieux quel étoit le caractere de ce Général, & par quel hasard il s'attacha au service de France. Pierre Strozzi étoit fils de Philippe Strozzi & de Clarice de Médicis; par la suite, il épousa lui-même Laudamie de Médicis. On sera sans doute étonné qu'avec tant d'alliances avec les Seigneurs de ce nom, il ait passé la plus grande partie de sa vie à leur faire la guerre; mais il faut savoir que cette Maison étoit divisée en plusieurs branches; qu'au commencement du seizieme siecle, les Médicis n'étoient encore que des bourgeois de Florence, mais puissans par leurs richesses, provenantes du commerce par terre & par mer, & de la banque qu'ils avoient faite avec le plus grand succès; qu'ils occuperent d'abord les premieres charges de leur ville, qui se gouvernoit en République, & qu'insensiblement ils voulurent s'en rendre les maîtres & les tyrans. Ils étoient parvenus à avoir des Cardinaux de leur nom: l'un d'eux monta, en 1513, sur le Trône Pontifical; il prit le nom de Léon X,

& fut le plus magnifique de tous les Papes. Il fut reconnu pour le protecteur des Arts & des Lettres en Italie ; malheureusement, ce fut sous son Pontificat que le Catholicisme commença à faire de grandes pertes ; le Luthéranisme ayant pris alors naissance en Allemagne. Pendant les huit années du regne de Léon X à Rome, la puissance des Médicis en Toscane s'augmenta de plus en plus. Léon X mourut en 1521 ; son successeur ne régna que deux ans ; & en 1523, on élut un second Pape de la Maison de Médicis, qui prit le nom de Clément VII. Il porta la Tiare jusqu'en 1534, toujours au grand avantage des aînés de sa Maison, qui obtinrent enfin le titre de Grand Duc de Florence, & établirent leur domination sur toute la Toscane, en se ménageant, tantôt la protection de la France, tantôt celle de l'Espagne, &, par une adroite politique, faisant pencher la balance, tantôt du côté de l'une, tantôt de celui de l'autre. Cependant, en 1534, lors de la mort de Clément VII, cette puissance des Médicis n'étoit pas encore si bien affermie qu'elle ne pût trouver de grandes contradictions. Il se forma un parti contre Alexandre de Mé-

dicis, &c, soit par jalousie, soit par un désir sincere de la liberté, une partie de sa famille même y entra. Mais Alexandre trouva moyen de mettre Charles-Quint de son côté, en épousant sa fille naturelle. Les ennemis du Duc Alexandre furent obligés de se retirer pendant quelque temps de la Toscane. A leur tête se trouvoit Philippe Strozzi, dont la femme étoit de la branche ennemie du Duc Alexandre, & tante de Catherine de Médicis qui avoit épousé un des enfans de François I, il se retira à Rome; mais envoya servir en France son fils Pierre. Ce jeune Seigneur fut d'autant plus aisément admis à la Cour qu'il étoit cousin-germain de la Dauphine. On lui trouva la figure agréable, l'esprit cultivé, les manieres nobles, & du courage. François I le nomma Colonel des bandes Italiennes en Piémont. Il s'y distingua pendant deux campagnes. En 1537, de nouveaux mouvemens le rappellerent dans sa Patrie. Alexandre de Médicis fut assassiné par son cousin Laurent, &, presque aussi-tôt, le jeune Cosme, fils d'Alexandre, fut élu à sa place. Laurent & ses partisans se retirerent; mais revinrent bientôt en force attaquer ceux du jeune

jeune Cosme. Philippe Strozzi étoit à leur tête, & son fils servoit sous lui. Il se donna une bataille ; Philippe la perdit & fut fait prisonnier aussi bien que Pierre : mais ce dernier trouva le moyen de se débarrasser des mains de ses ennemis. Le pere fut enfermé dans la citadelle de Florence. Au bout de quelques mois, étant bien assuré qu'on alloit le faire périr dans les plus cruels tourmens, il se donna la mort, après avoir gravé sur les murs de sa prison ce fameux vers de Virgile: *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.* » Qu'un généreux vengeur renaisse de » ma cendre «. Pierre Strozzi, informé de la mort de son pere, se proposa d'accomplir le vœu qu'il avoit fait; mais il en falloit attendre l'occasion. Ayant recueilli quatre cent mille écus que son pere avoit placés dans les banques de Venise & de Lyon, il les employa pour le service du Roi de France. Depuis 1538 jusqu'en 1551, il eut part à tous les événemens militaires qui se passerent sous les regnes de François I. & d'Henri II, tant en Piémont que sur les frontieres de Champagne, de Flandres, dans le Boulonois, & même en Ecosse; & la plupart furent glorieux aux ar-

mes, de la France. Strozzi fut bleſſé deux fois; la premiere en Ecoſſe, & la ſeconde au ſiége de Metz, après avoir beaucoup contribué à la défenſe de cette ville. Enfin, en 1553, il fut chargé de défendre la ville de Sienne, qui, comme je l'ai dit ailleurs, s'étoit révoltée contre les Médicis, & déclarée pour la France. Ce fut ainſi qu'il retourna dans ſa Patrie, dont il s'étoit banni depuis quinze ans. Le ſage Hiſtorien M. de Thou remarque que l'on commit une faute en envoyant en Toſcane un homme qui, quelque habile qu'il fût, ayant à venger ſon pere, devoit être porté à ſuivre plutôt les mouvemens de ſa haine, qu'à remplir les fonctions d'un Général uniquement occupé de la gloire des armes de ſon Souverain. Il falloit prévoir que, certain de périr cruellement s'il tomboit entre les mains de ſes ennemis, le déſeſpoir étoit capable de lui faire oublier les regles de la guerre. Une autre raiſon qui devoit empêcher la nomination de Strozzi au commandement de l'armée Françoiſe, c'eſt qu'en le mettant à la tête de ces troupes, on ſembloit annoncer au Duc de Toſcane la réſolution de lui faire une guerre à toute outrance; & en effet, dans cette idée, le

Duc ne garda plus de ménagement, & se jeta absolument dans le parti de l'Empereur. Strozzi fut bientôt obligé de demander de nouveaux secours ; on lui envoya Montluc, comme nous l'avons vu dans les Mémoires de celui-ci. Il eut un premier avantage contre les Impériaux ; & s'étant ensuite trop avancé pour ravager les terres du Duc de Florence, il fut repoussé. Il se prépara à une action générale ; mais sa cavalerie l'abandonna & prit la fuite honteusement. Son infanterie fit des merveilles, & cependant elle fut forcée par la cavalerie Impériale. Strozzi se vit contraint de se retirer à Montalcino, & de laisser faire le siége de Sienne. Nous avons remarqué avec quelle obstination Montluc défendit cette place. Les Siennois furent enfin contraints de capituler & de se refugier à Montalcino auprès du Maréchal ; car, pendant ce siége, Strozzi avoit été honoré de cette dignité. Il se soutint encore durant quelque temps en Toscane ; mais de nouveaux avantages qu'obtint sur lui le Marquis de Marignan, l'obligerent à revenir en France. En 1556, il retourna en Italie & à Rome même avec le Duc de Guise ; mais on sait que l'expédition de

ce Prince Lorrain n'eut aucun ſuccès. Ils revinrent tous deux. Strozzi eut grande part à la priſe de Calais & à celle de Guignes; enfin, ayant ſuivi le Duc de Guiſe au ſiége de Thionville, il y fut tué, comme nous l'avons vu. En rendant juſtice aux talens militaires du Maréchal de Strozzi, on convient généralement qu'il étoit obſtiné par caractere; que dans les Conſeils de guerre il diſoit toujours ſon avis le premier, & ne pouvoit pas ſouffrir d'être contredit. Brantome nous apprend qu'il étoit fort ſavant, & il en donne une ſinguliere preuve, c'eſt qu'il avoit traduit en Grec les Commentaires de Céſar, écrits en Latin, & y avoit ajouté des inſtructions pour les gens de guerre dans la même Langue. Il avoit une très-belle Bibliotheque, qui fut, à ſa mort, eſtimée vingt mille écus, ſomme conſidérable pour ce temps-là. La Reine Catherine de Médicis l'acheta, & la fit tranſporter à Chenonceaux : mais Brantome ajoute qu'elle ne l'a jamais payée. Si Strozzi étoit curieux en livres, il ne l'étoit pas moins en belles armes, & avoit une galerie d'armes précieuſes que ſon fils fit tranſporter à Lyon, où Brantome dit l'avoir vue, mais dans un fort

grand désordre. Le Maréchal étoit d'un esprit jovial & plaisant ; nous en avons la preuve dans un assez long récit que nous a laissé Brantome de toutes les scenes qui se passerent entre M. Strozzi, & Brusquet, fou ou bouffon en titre d'office des Rois François I & Henri II. On trouve dans cet épisode de la vie de ce grand Capitaine, des traits singuliers & amusans ; mais j'aurois honte de les répéter, parce qu'ils prouvent qu'au seizieme siecle on ne craignoit point, à la Cour de France, de compromettre un grand Seigneur, Maréchal de France, cousin-germain de la Reine, & de le mettre en scene avec un personnage tel que Brusquet. Le Maréchal Strozzi eut un frere & un fils qui méritent bien l'un & l'autre de tenir une place distinguée parmi les Militaires du seizieme siecle. Le premier, Léon Strozzi, fut Chevalier de Malte & Grand Prieur de Capoue dans le Royaume de Naples. Il servit long-temps son Ordre par mer, & commanda les galeres de la Religion, fit des courses heureuses contre les Turcs & les Barbaresques, & s'acquit une grande réputation dans toutes les mers du Levant ; si bien qu'il n'y avoit point de marin qui ne se fît honneur d'avoir

ſervi ſous lui, & de s'être inſtruit à ſon école. Il ſe trouva dans une circonſtance ſinguliere, &, pour ainſi dire, unique pour un Chevalier de Malte. Il étoit au ſervice de France, ſans préjudice de celui qu'il devoit à ſa Religion. François I ayant jugé à propos de faire alliance avec l'Empereur des Turcs, Soliman II, le même qui avoit conquis Rhodes en 1522, ce Monarque Ottoman envoya à Marſeille une flotte commandée par le fameux Barberouſſe, qui agit de concert avec les Généraux & les troupes de François I pour aſſiéger la ville de Nice. Le Chevalier Strozzi s'empreſſa à ſervir dans cette occaſion avec les ennemis mortels de ſon Ordre & à combattre à leurs côtés; il fit même connoiſſance avec eux, étudia leurs mœurs & leur façon de combattre : il fit plus; car, pour achever de prendre toutes les notions & les informations qui pouvoient lui être néceſſaires par la ſuite, il ſuivit un Ambaſſadeur que le Roi envoyoit au Grand Seigneur, & ſe chargea de le tranſporter & de l'eſcorter avec les galeres de France. En le conduiſant, il parcourut tout l'Archipel, paſſa le Détroit des Dardanelles, reconnut toutes les côtes du Boſphore,

ſonda le port de Conſtantinople, &, après être reſté quelque temps dans cette Capitale de l'Empire Ottoman, il revint en France, en continuant à faire des obſervations qui lui furent très-utiles par la ſuite, & dont il ſut tirer parti contre ces mêmes Turcs qu'il venoit de viſiter comme ami, ſans doute en cachant ſa Croix. Au commencement du regne d'Henri II, il fut chargé de faire paſſer en Ecoſſe les galeres Françoiſes qui étoient à Marſeille. Il falloit traverſer le détroit de Gibraltar & la plus grande partie de l'Océan : il s'acquitta avec gloire de cette commiſſion, aborda à St. André en Ecoſſe, après avoir battu une nombreuſe flotte Angloiſe, compoſée de gros vaiſſeaux que l'on appeloit *Ramberges*. Il en coula à fond la plus grande partie, & ayant débarqué des troupes en Ecoſſe, il vengea la mort du Cardinal de St. André qui avoit été aſſaſſiné par les rebelles de ce Royaume, attachés à la France. Après cet exploit, la charge de Général des galeres lui étoit bien due ; cependant on lui en donna une autre : il en fut très mécontent ; mais, loin de paſſer, comme André Doria, dans le parti des ennemis de la France, il ne le quitta que pour

s'attacher uniquement au ſervice de ſa Religion ; encore reprit-il celui d'Henri II, lorſqu'il fut queſtion de tranſporter une ſeconde fois ſon frere, le Maréchal Strozzi, en Toſcane. Ce fut preſque en y arrivant qu'il mourut : ſa mort fut le ſignal de tous les malheurs qu'éprouva le Maréchal dans ſon expédition.

Quant au fils de ce Maréchal, il fit ſes premieres armes ſous le Maréchal de Briſſac en Piémont, peu avant la mort de ſon pere, car il n'avoit que dix-huit ans lorſque celui-ci fut tué. Il fut envoyé en Ecoſſe en 1560, du temps que Marie Stuart régnoit encore en France avec François. De retour en France ſous Charles IX, il fut fait Meſtre de Camp du régiment des Gardes infanterie. Il ſervit au ſiége de Rouen, & y fut bleſſé d'un coup d'arquebuſe au travers du corps. Jamais il ne quitta le parti Catholique, ou, pour mieux dire, celui de Catherine de Médicis, dont il avoit l'honneur d'être neveu à la mode de Bretagne. Dans la ſeconde guerre contre les Huguenots, il fut déclaré Colonel-Général de l'infanterie Françoiſe à la place de d'Andelot; & lorſque celui-ci fut mort, perſonne ne lui diſputa plus cette qualité.

Il en fit les fonctions à la bataille de Saint Denis, où le Connétable de Montmorenci fut blessé à mort, en 1567, à celle de Jarnac en 1569, & à la fin de la même année, au combat de la Roche-Abeille, sur les frontieres du Poitou & du Limousin. L'Amiral de Coligni y eut de l'avantage; mais ce ne fut pas la faute de Strozzi, car l'infanterie Catholique y fit des merveilles. Comme elle étoit près d'attaquer l'ennemi, le Colonel-Général ayant entendu dire à quelques anciens soldats des bandes Piémontaises: *Ah! où est M. de Brissac?* Strozzi, prenant la parole, leur répondit: *Là où il est, mordieu? Suivez moi seulement, & je vous menerai en lieu si chaud & si avant que jamais le Maréchal de Brissac ne vous y mena; suivez, suivez.* En même temps il les fit avancer avec tant de vivacité qu'ils culbuterent tout ce qui étoit devant eux. Ils auroient remporté la victoire, si malheureusement il ne fût survenu un orage affreux qui mouilla les meches des arquebuses, les empêcha de tirer, & exposa cette brave infanterie à être écrasée par les armes blanches de la cavalerie Huguenotte.

Strozzi se conduisit de même à la bataille de Montcontour, & il y courut les

plus grands risques; mais ils furent couronnés du succès. Au grand siége de la Rochelle, il fut le premier à monter à l'assaut; mais il fit une faute qui lui fut reprochée par Montluc; ce fut de se mettre à la tête de ses gens, au lieu de se placer derriere pour les faire marcher devant lui; il en résulta qu'il se trouva seul à monter à la breche qui étoit très-difficile; & quand il fut en haut, il s'apperçut qu'il étoit abandonné, & ne revint qu'avec grande peine. Il fut le premier qui arma l'infanterie Françoise de mousquets; mais il ne les fit pas si gros que ceux que le Duc d'Albe avoit donnés aux Espagnols, & qui étoient si lourds, qu'il falloit que chaque soldat eût un goujat pour porter son mousquet.

Lorsqu'Henri III institua l'Ordre du St. Esprit, le premier Janvier 1579, Strozzi fut compris dans la premiere promotion. Vers 1581, on lui persuada de former une entreprise contre les Espagnols, & d'aller s'emparer des Isles Açores. Strozzi, qui étoit bon François & voyoit la France tourmentée & menacée de guerres civiles, consentit volontiers à faire cette diversion en allant attaquer les Espagnols dans leurs possessions. Henri III lui accorda

la permiſſion de s'embarquer pour cette expédition, à la perſuaſion de ſon favori d'Epernon. Celui-ci ne s'embarraſſoit guere du mal qui pouvoit réſulter de ce que le Royaume fût ainſi dégarni de troupes dans le temps où l'on en avoit le plus beſoin. Il y gagnoit la charge de Colonel-Général de l'infanterie, que l'on ôta à Strozzi dès qu'il fut embarqué ; mais il ignora qu'on lui eût fait ce mauvais tour, & ne fut jamais à portée de s'en plaindre. En arrivant aux Açores, il fit la conquête de la principale de ces Iſles, & en chaſſa la garniſon Eſpagnole. Mais le Marquis de Sainte-Croix, qui en étoit Gouverneur pour le Roi d'Eſpagne, étant revenu avec une flotte & des troupes, attaqua Strozzi, le défit, le prit priſonnier, & le fit aſſaſſiner de ſang froid. Il n'avoit eu qu'une ſœur, qui, après avoir été mariée à Honorat de Savoie Comte de Tende, étoit morte ſans enfans ; lui-même n'avoit point été marié, quoiqu'il eût, lors de ſa mort, plus de 40 ans : ainſi ſon héritiere fut Alphonſine Strozzi, ſa tante, mariée au Comte de Fieſque, & Dame d'honneur de Catherine de Médicis.

Brantome a placé parmi les grands Capitaines François, le Roi Henri II. Il eſt vrai que ce Monarque étoit très-brave. Cet HENRI II.

Hiſtorien nous apprend à ſon ſujet quelques anecdotes qui ne ſont pas communes. Il remarque qu'à la mort de François I, les Finances du Royaume étoient en bon état, puiſqu'il y avoit dans le tréſor royal, au Louvre, trois ou quatre millions en réſerve, indépendamment du revenu courant qui n'étoit point mangé d'avance & étoit exempt de toutes dettes. Brantome en conclut que le Roi défunt ne s'étoit pas ruiné, comme on le prétendoit, pour ſes maîtreſſes; cependant il avoue qu'il en avoit eu beaucoup, & qu'il avoit été pendant long-temps à s'adreſſer à la premiere venue; mais enfin il s'attacha ſérieuſement à Mademoiſelle de Helly, qu'il fit Ducheſſe d'Eſtampes & maria à un Seigneur d'une grande & illuſtre Maiſon qui avoit prétendu au Duché de Bretagne. Brantome la traite de bonne & honnête Dame, qui n'abuſa jamais de ſa faveur; c'eſt de quoi les autres Hiſtoriens ne conviennent pas. Il fait le même éloge de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois, qui fut maîtreſſe d'Henri II. Il dit qu'indépendamment de ſa beauté, elle étoit très-habile & d'un cœur grand & généreux; » auſſi étoit-elle iſſue des plus » anciennes Maiſons de France, celles de

» Poitiers & de Lusignan, d'où est sortie » Melusine. Elle étoit fort bonne Catholi» que ; voilà pourquoi, ajoute Brantome, » ceux de la Religion ont tant médit d'elle: » mais elle ne pouvoit conseiller & per» suader à son Roi que des choses hau» tes, grandes & généreuses, d'autant » qu'elle étoit débonnaire, charitable, » grande aumôniere envers les pauvres, » fort dévote, & encline à Dieu. Il faut » que le peuple de France prie, que jamais » ne vienne favorite de Roi plus mauvaise » que celle-là.

» Pour revenir à Henri II, il étoit très» brave, vaillant & généreux Roi, & de tout » adonné aux armes ; si bien que le Conné» table de Montmorenci, voyant un jour » comment il se conduisoit aux tranchées » des villes qu'il assiégeoit : Sire, Sire, » lui disoit-il, si vous voulez faire cette » vie, & les autres Rois tout de même, il » faudra qu'ayions une forge neuve pour en » forger tous les jours de nouveaux «.

Henri II passant par Lyon, on lui donna le spectacle d'un combat de douze gladiateurs vêtus comme ceux des anciens Romains, six en satin blanc, & six en cramoisi, armés d'épées, de poignards & de rondelles, qui exécuterent

devant lui des combats terribles en apparence. Ils se portoient des coups épouvantables, & avoient l'air de se faire des blessures ; cependant ils se retrouvoient toujours rangés symétriquement, exécutant diverses évolutions, & à la fin, tous saïns & saufs. Le Roi Henri prit tant de plaisir à ce jeu militaire, qu'il se le fit répéter plusieurs jours de suite. On lui donna aussi, dans la même ville, le spectacle d'une naumachie ou combat naval sur le Rhône. C'étoient des galeres construites & armées à l'antique, comme celles des anciens Romains, qui combattoient & s'accrochoient l'une à l'autre. Brantome paroît approuver ces spectacles militaires, qui étoient très-usités & très-applaudis dans toute l'Europe au seizieme siecle, jusqu'à ce que la mort funeste d'Henri II les ait fait un peu passer de mode. Henri II, indépendamment de la guerre, aimoit aussi beaucoup les chevaux. L'Empereur ayant chargé son Grand Ecuyer d'une commission auprès de lui, le Roi lui fit voir ses grands & ses petits chevaux, c'est-à-dire sa grande & sa petite écurie, & le força de convenir que celle de l'Empereur n'en approchoit pas. Ce qu'on fit remarquer sur-tout au grand Ecuyer de

l'Empereur, c'eſt que tous ces beaux chevaux étoient nés en France & dans les haras du Roi. On fit venir auſſi en ſa préſence tous les Pages du Roi, » qui étoient au nombre » de ſept à huit vingt, partagés en quatre » claſſes: ſavoir, de la chambre, de l'é» curie, de la vénerie, & de la fauconnerie. » Voici (dit le Roi au Grand Ecuyer) » mon haras de Pages, que j'eſtime bien » autant que l'autre; car ce ſont tous » Gentilshommes de bonne part (naiſ» ſance) de mon Royaume, leſquels je » nourris, & tous les ans, j'en fais ſortir, » hors de pages une cinquantaine que » j'envoie ſoudain aux guerres parmi l'in» fanterie, gendarmerie, ou cavalerie lé» gere, leſquels en un tourne main, avec » les beaux exemples qu'ils voyent devant » eux, ſe façonnent & ſe font bons » ſoldats & bonnes gens de guerre; ſi » bien que partie de ceux qui l'ont faite » à l'Empereur votre Maître, ſous moi, » ſont ainſi mes nourritures.

Henri II aimoit fort la chaſſe, ſur-tout celle du cerf aux chiens courans: il s'amuſoit auſſi à chaſſer aux toiles & au vol. Quand le temps étoit pluvieux, il jouoit à la paume, ſans vouloir jamais tenir le jeu en premier; mais ſeulement ſeconder

ou tiercer; du reſte, c'étoit un ſecond fort commode pour ſes aſſociés, car il leur abandonnoit tout le gain ; & quand ils perdoient, il payoit pour eux; &, dit Brantome: » Les parties n'étoient alors que » de deux, trois ou cinq cents écus, au lieu » qu'à préſent elles ſont de quatre ou ſix » mille écus; mais le paiement n'eſt pas ſi » beau ni ſi exact qu'il étoit alors «.

Quand il faiſoit très-froid, & qu'il avoit gelé, il alloit gliſſer ſur la glace, ſur-tout ſur l'étang de Fontainebleau; & quand il avoit neigé, on faiſoit des combats à coups de pelotes de neige. Il jugeoit par la maniere dont ſes Gentilshommes ſe conduiſoient dans ces combats, de leur adreſſe & de leurs talens pour la guerre, & il les employoit ſuivant les diſpoſitions qu'il leur connoiſſoit. Quelquefois auſſi il faiſoit des armes au fleuret, &, étant encore Dauphin, il creva un œil à M. de Boucard ſon Ecuyer, *dont il lui demanda pardon*, dit Brantome, *car c'étoit un honnête & brave Gentilhomme.*

» Enfin, il n'étoit jamais oiſif, car » il employoit tous les matins deux » ou trois bonnes heures à ſes affai- » res, & le ſoir plus ou moins, ſui- » vant que ſes affaires le requéroient, &

» tous

» tous les jours il alloit ouïr la Messe dévotement ; car il étoit bon Catholique, » dévot & point bigot, oyant le service » & office de Dieu selon les heures & » jours anciennement prescrits, sans y » inventer aucun extraordinaire ni céré» monies nouvelles, ainsi que l'on a vu » depuis (sous Henri III) «.

Brantome prétend qu'il aimoit beaucoup la Reine Catherine de Médicis sa femme, sans préjudice de sa maîtresse la Duchesse de Valentinois. Tous les jours, après qu'il avoit dîné, il s'en alloit avec sa Cour dans la chambre de la Reine : » Et là, trouvant une troupe de Déesses » humaines, les unes plus belles que les » autres, chaque Seigneur & Gentilhomme » entretenoit celle qu'il aimoit le mieux ; » les soirs, après souper, ce devis se faisoit » de même avec les Dames, s'il n'y avoit » bal «.

Telle étoit la vie de ce Roi, qui périt, comme nous l'avons dit tant de fois, par un accident, suite de ses exercices ordinaires. Il semble que ce ne fut pas la faute du Comte de Montgomery ; cependant la Reine Catherine de Médicis parut acharnée à le poursuivre, & elle le punit cruellement : mais Brantome nous en

apprend la raiſon, & elle eſt aſſez bonne; c'eſt que Montgomery n'avoit point paru aſſez affligé du malheur qui lui étoit arrivé de tuer un Souverain dont il étoit Capitaine des Gardes. Au lieu de montrer de l'attachement pour ſes enfans, il étoit paſſé chez les ennemis de l'Etat, & s'étoit jeté dans le parti des rebelles auſſi-tôt qu'il avoit été formé. Certainement cette conduite eſt révoltante.

Le Connétable de Montmorenci.

J'ai encore, d'après Brantome & autres Auteurs, quelques anecdotes à rapporter touchant le fameux Connétable Anne de Montmorenci. Il s'appeloit Anne, parce qu'il étoit filleul d'Anne de Bretagne. Avant qu'il fût Connétable, on le nommoit le *Baron de Montmorenci*, conformément à l'ancienne prétention de ſa famille, de deſcendre du premier Baron François converti au Chriſtianiſme ſous Clovis. C'eſt en conſéquence de ce titre, qui lui étoit précieux, qu'on prétend qu'il fut toujours attaché à la Religion de ſes peres, malgré l'exemple de tant d'autres, & même des Coligni ſes neveux, qui embraſſerent les nouvelles erreurs. » Tous » les matins il ne failloit, dit Brantome, » de dire ſes *patenôtres*, ſoit qu'il ne bou- » geât du logis, ou montât à cheval, &

» allât parmi les champs aux armées, &
» en les disant tout marmotant, il disoit,
» lorsque les occasions se présentoient :
» Allez-moi prendre un tel; attachez cestui-là à un arbre; faites passer cestui-ci par les piques tout à stheure, ou les
» arquebusez tous devant moi : taillez-moi en pieces ces marauds qui ont voulu
» tenir ce clocher contre le Roi ; brûlez-moi ce village ; boutez-moi le feu par-
» tout à un quart de lieue à la ronde :
» & ainsi tels ou semblables mots de justice ou police de guerre proféroit-il,
» selon les occurrences, sans se débaucher (détourner) nullement de ses *Pater*, jusqu'à ce qu'il les eût parachevés,
» pensant qu'il eût commis une grande
» faute s'il les eût remis à dire à une
» autre heure, tant il étoit conscien-
» cieux «.

Les insolences des Huguenots lui déplaisoient beaucoup; c'est ce qui l'engagea à former le Triumvirat avec M. de Guise & M. le Maréchal de Saint André, quoique d'ailleurs il ne les aimât pas. Il fut le premier à chasser les Ministres Huguenots de Paris & des environs, &, entre autres choses qu'il fit, il brûla la chaire & les bancs du prêche de Po-

pincourt; mais les Miniſtres n'y étoient plus, & s'étoient enfuis. De là, les Huguenots l'appelerent le *Capitaine brûle-bancs* ; ce qui ne l'embarraſſa guere.

Suivant Brantome, le Connétable étoit grand *rabroueur*, *grondeur*, & *braveur*, ſur-tout avec les gens qui étoient accoutumés à le craindre & à le reſpecter; tels que ſes neveux les Coligni & la Princeſſe de Condé ſa niece. Après la bataille de Dreux, où il fut fait priſonnier, s'étant trouvé entre les mains de ces parens-là, il ne changea point de ton avec eux, les gronda & les rabroua comme s'il eût été vainqueur ; & de cette ſorte, les contraignit à faire la paix. » Ah ! » comment il repaſſoit, dit Brantome, » les Capitaines grands & petits, quand » ils failloient à leur charge & qu'ils vou» loient faire des ſuffiſans ! aſſurez-vous » qu'il leur faiſoit boire de belle honte, » & non ſeulement à eux, mais à gens » de tous états ; comme à MM. les Pré» ſidens, Conſeillers & Gens de Juſtice. » Quand ils avoient fait quelques pas de » Clerc, la moindre qualité qu'il leur don» noit, c'étoit de les appeler *ânes*, *veaux*, » *ſots*, qui vouloient faire les ſuffiſans, » & n'étoient que des *fats*; & les plus

» sublimes, assurez vous qu'ils trembloient
» devant lui & demeuroient si étonnés,
» qu'ils ne savoient que dire «.

Voici une preuve de la vérité de ce que nous apprend Brantome du caractere du Connétable. Lorsqu'il arrivoit à la Cour & qu'on s'empressoit pour le voir, il crioit lui-même : *Gare, gare, éloignez-vous*, & l'on s'écartoit avec respect pour le laisser passer. » Tous les Secrétaires des
» Commandemens du Roi (c'est à-dire
» d'Etat) ne failloient à lui rendre compte
» tous les jours de leur charge, & cepen-
» dant il y avoit parmi eux de très grands
» personnages, tels que MM. de l'Au-
» bespine, de Bourdin, & du Thiers;
» & de plus, avoit le sien Secrétaire
» Dardois, Basque bien habile, & qui
» gouvernoit son Maître. Bien souvent
» le Connétable faisoit écrire sous lui tous
» ces Secrétaires, & s'est maintes fois
» trouvé dicter à trois à la fois; & si ce-
» pendant lui-même écrivoit de sa main
» avec un grand entendement & une so-
» lide mémoire «. Rien ne prouve mieux que ce passage de Brantome, la fausseté de l'accusation de ceux qui ont soutenu que le Connétable ne savoit pas écrire.
» Il entendoit très-bien les Finances, &

» les a bien gouvernées de son temps ; » avec peu de charges du peuple d'alors, » qui n'étoient pour lui que douceur, au » lieu que depuis ce n'a été que poison ; » & si faut-il donner cette gloire à M. » le Connétable, que s'il mourut riche, » il a bien mérité & gagné, à bonne » sueur de son corps, les dons de ses » Maîtres ; quand ce ne seroit que cette » ville de Metz, qui est de tant d'impor- » tance à la France, que quand les Prin- » ces d'Allemagne auroient eu une mine » du Pérou, comme les Rois d'Espagne, » ils auroient volontiers donné des mil- » lions d'or pour racheter cette place, si » elle eût été à vendre «. Après tout, le Connétable avoit eu de belles & magnifiques maisons de la succession de son pere, telles que Montmorenci, Escouen, Chantilly, l'Isle-Adam, &c.

Le Connétable étoit gai, & tenoit qu'il falloit dire aux Officiers, en dînant avec eux, toutes choses qui pouvoient leur donner cœur & courage. Il avoit à son service un petit fou ou bouffon, que l'on appeloit *Toni*, & qui les divertissoit beaucoup ; si bien qu'il le soutenoit contre tous les Pages & Laquais de la Cour qui vouloient lui jouer des tours, & faisoit

souvent fouetter ceux-là pour l'amour de Toni. Le Connétable se trouvant à Coucy en Picardie, rencontra la mere de son fou : » Eh bien, lui dit-il, bonne femme, » n'êtes-vous pas bien aise de voir votre » fils Toni si bien placé auprès de moi? » Ah! oui, Monseigneur, lui répondit la » Paysanne, mon fils est un garçon sage, » qui a bien de l'esprit & du mérite ; je » suis bien aise que vous lui rendiez jus- » tice, mais j'aurois mieux aimé qu'il eût » été d'Eglise. Et pourquoi cela, reprit » le Connétable en riant? C'est, ajouta » la mere de Toni, qu'alors il auroit prié » pour ses deux freres qui ont le mal- » heur d'être fous, & ne pourront jamais, » comme lui, faire fortune à la Cour ; » car il faut être bien sage pour réussir » dans ce pays-là «.

Le Connétable fit d'excellentes ordonnances pour le maintien de la discipline militaire. Ayant su que les Commissaires passoient souvent pour complettes, des compagnies qui ne l'étoient pas, il joignit à chaque Commissaire deux Gentilshommes qui devoient assister aux revues. Durant quelque temps, il n'y eut plus de fraude dans les *montres* : mais peu à peu tout se relâcha : les ordonnances cesse-

rent d'être exécutées, & les abus ſe reproduiſirent, par les moyens mêmes qui avoient été employés afin de les détruire.

Henri II appeloit toujours le Connétable ſon compere, parce qu'il avoit tenu ſur les fonts de baptême Henri de Montmorenci, ſecond fils du Connétable, qui fut long-temps connu à la Cour ſous le nom de Damville, fut Maréchal de France ſous Charles IX, & enfin Connétable lui-même ſous Henri IV.

Anne avoit la dévotion de jeûner tous les Vendredis ; il ne ſoupoit jamais ces jours-là ; mais il aſſiſtoit au ſouper de la Reine, qui le faiſoit aſſeoir ſur un tabouret, & ſe plaiſoit à cauſer avec lui. La converſation étoit ordinairement fort gaie ; ils ſe parloient quelquefois bas, & alors on les entendoit beaucoup rire l'un & l'autre.

La Connétable de Montmorenci étoit fille de René, bâtard de Savoie, frere de pere de la Ducheſſe d'Angoulême mere de François I. C'étoit, ſuivant Brantome, une Dame honnête, très-vertueuſe, & fort attachée à ſon mari. » Etant avancée » en âge, elle avoit peine à s'accoutu- » mer aux modes nouvelles de la Cour, » & elle portoit toujours la robe à lon- » gues manches, ſuivant l'ancienne cou-

» tume, ce qui faisoit paroître sa grace » magistrale, & montroit qu'elle étoit » fille de bonne Maison (1) «.

Le Connétable eut de son épouse douze enfans, dont cinq garçons & sept filles ; quatre furent mariées, & trois Religieuses. L'une d'elles, Abbesse de Saint-Pierre de Reims, étoit la plus belle des sept sœurs. François, l'aîné des enfans du Connétable, lui causa des chagrins, à cause de son amour pour Mademoiselle de Pienne, de la Maison d'Hallwin, Fille d'honneur de Catherine de Médicis. Il en devint très-amoureux, & lui fit une promesse de mariage. Le Connétable, qui avoit l'ambition de faire épouser à son fils la fille naturelle du Roi Henri II, ne trouva d'autre moyen, pour parvenir à son but, que de faire faire une loi par laquelle les mariages faits sans le consentement des parens étoient déclarés nuls. Telle est l'origine de l'Edit de 1556, contre les mariages clandestins. Cependant le Connétable ayant envoyé son fils faire un voyage en Italie jusqu'à Rome, son amour pour Mademoiselle

(1) René de Savoie, pere de Madame la Connétable, étoit Grand-Maître de France ; & ce fut après lui qu'Anne de Montmorenci eut cette belle charge.

de Pienne se dissipa si bien, qu'il consentit à épouser la fille légitimée du Roi, qui étoit déjà veuve d'Horace Farnese Duc de Castro. Mademoiselle de Pienne même eut la générosité d'y consentir, & se retira dans un Couvent, d'où elle sortit après le mariage de son amant, reparut à la Cour, & enfin épousa Robertet d'Alluye, Secrétaire d'Etat. François de Montmorenci ne laissa point de postérité. Il mourut Maréchal de France en 1579; Diane légitimée de France, sa veuve, lui survécut quarante ans, n'étant morte qu'en 1619. Madame la Connétable avoit aussi survécu son époux de près de vingt ans, étant morte en 1586, âgée de soixante-seize ans.

Le pere du Connétable étoit Gouverneur des châteaux de la Bastille, de Saint Germain-en-Laye, & de Vincennes, & le Connétable lui-même eut le gouvernement de la Bastille à la mort de son pere; mais il s'en démit peu après, négligeant un aussi petit gouvernement, quand il se vit Maréchal & Grand Maître de France.

Ce fut presque aussi-tôt après son mariage avec Magdeleine de Savoie, qu'Anne de Montmorenci, déjà Maréchal de France, fut nommé Ambassadeur extraordinaire

en Angleterre, pour faire jurer au Roi Henri VIII la paix & alliance avec François I, & lui porter l'Ordre de St. Michel. Il remplit cette Ambassade extraordinaire avec un éclat & une magnificence surprenans. Sa suite étoit de plus de six cents Seigneurs & Gentilshommes. On lui fit, à Londres, des honneurs incroyables : le Roi d'Angleterre lui donna le spectacle de faire jouer devant lui des Tragédies & des Comédies, dont les Acteurs & les Actrices étoient les plus grands Séigneurs & les plus grandes Dames d'Angleterre. La Princesse Marie, fille d'Henri VIII & de Catherine d'Arragon, qui, dans la suite, monta sur le Trône d'Angleterre, y joua un des principaux rôles. Anne de Montmorenci reçut de la main d'Henri VIII les marques de l'Ordre de la Jarretiere, tant pour le Roi son Maître que pour lui-même. Il les rapporta en France, & François I n'a jamais cessé de s'en parer, sur-tout quand il recevoit des Ambassadeurs d'Angleterre, & le jour de St. Georges, patron de l'Ordre Britannique. Henri II reçut de même la Jarretiere du Roi Edouard VI, & la porta dans les mêmes occasions. Le Maréchal François de Montmorenci, fils aîné du Connétable, l'eut

aussi, & enfin le Maréchal de St. André. Le jour de St. Georges, dit Brantome, le Roi & ces trois Seigneurs se rendoient en cérémonie à la Messe avec la Jarretiere & le manteau de cet Ordre.

Anne de Montmorenci avoit passé, suivant l'usage de son temps, par tous les degrés de la milice; mais ce fut avec assez de rapidité. Il n'avoit qu'environ dix-huit mois plus que François I : il n'est point vrai qu'il ait été Page ni Enfant d'honneur de ce Prince; mais ils avoient eu occasion de se voir souvent pendant leur jeunesse. Lorsque François I monta sur le Trône, Montmorenci étoit déjà parvenu, après avoir été Gendarme & Guidon de la compagnie du Grand Maître Gouffier de Boissi, à en devenir le Lieutenant. Ce fut en cette qualité qu'il combattit à la bataille de Marignan, la premiere où se trouva François I; Montmorenci s'y conduisit si bien, sous les yeux de son nouveau Souverain, qu'il mérita d'être fait Gouverneur de la ville de Novarre. Si cette campagne étoit la premiere pour François I, ce ne l'étoit pas pour Montmorenci; car il s'étoit déjà signalé au siége de Terouane, en 1513. Il revint en France avec le Roi en 1516, se trouva à l'entrevue de François I, &

d'Henri VIII, en 1520; la même année il se jeta dans Mezieres, pour défendre cette place sous les ordres du fameux Chevalier Bayard. Le siége fut levé. La campagne suivante, en 1521, Montmorenci repassa en Italie sous les ordres de Lautrec, non plus comme Lieutenant d'une simple compagnie, mais comme en ayant une lui-même de cinquante lances. On le donna pour Général aux Suisses, qui étoient en assez grand nombre dans l'armée: on leur avoit promis une solde, & on ne la leur payoit pas; ils se plaignoient hautement, & parloient de s'en aller dans le moment même que l'on vouloit les engager à marcher contre l'ennemi. Montmorenci osa leur dire que ce seroit un acte de lâcheté, & ce reproche les fit tout à coup changer de propos. Ils demanderent obstinément & effrontément de l'argent ou le combat. Comme on n'avoit point d'argent à leur donner, on se crut obligé de les mener à l'attaque, & ce fut d'abord à celle de la ville de Novarre, dont il étoit nécessaire de s'emparer pour s'avancer à Milan. Montmorenci emporta d'assaut cette place, dont il avoit été Gouverneur cinq ans auparavant; mais il fallut, pour en venir à bout, qu'il fît mettre pied à

terre à sa compagnie de Gendarmerie, & qu'il fît donner, par les hommes d'armes François, l'exemple aux Suisses, qui cependant les suivirent avec vigueur. Montmorenci traita avec la plus grande rigueur la garnison & même les citoyens de son ancien Gouvernement, parce qu'ils avoient traité de même la garnison Françoise qu'il y avoit autrefois laissée, & tous les prisonniers François qui étoient tombés entre leurs mains. Si Lautrec eût pu prendre Pavie aussi heureusement que Montmorenci s'étoit emparé de Novarre, l'armée Françoise seroit rentrée dans Milan, où elle auroit trouvé de quoi payer les Suisses; mais Lautrec manqua Pavie, & les Suisses demandant avec plus d'obstination que jamais argent ou combat, on se résolut à attaquer l'ennemi, retranché dans le parc du château, nommé la *Bicoque*. Montmorenci fit des merveilles à la tête de ces Suisses; mais l'humeur & la férocité avec lesquelles ils combattirent, les, empêchant de suivre les ordres convenables qu'on leur donnoit, ils perdirent beaucoup de monde, en firent perdre aux François, reprirent le chemin de leur patrie, & obligerent Lautrec à se retirer. Montmorenci, avant que de ren-

trer en France, fut chargé d'aller à Venise faire entendre au Sénat quels étoient les motifs de la retraite de Lautrec, & l'assurer que le Roi enverroit bientôt une nouvelle armée dans le Milanois, ce qui arriva. Ce fut au retour de ce voyage de Venise en France, que Montmorenci fut fait Maréchal de France, en 1522, &, en cette qualité, il suivit le Roi au siége & à la bataille de Pavie ; mais il n'y avoit point de commandement, le Roi y étant en personne, & l'Amiral Bonnivet étant Général sous Sa Majesté. Cependant ce fut le Maréchal de Montmorenci qui emporta d'assaut une tour à l'extérieur de la ville : il en fit pendre la garnison qui étoit peu nombreuse, prétendant qu'elle méritoit cette punition pour avoir osé résister avec si peu de monde à l'armée du Roi. J'ai déjà dit bien des fois qu'il fut fait prisonnier à la bataille avec François I. Le Connétable de Bourbon, dont il étoit parent, & qui ne le comptoit point parmi ses ennemis, le traita avec considération, & fit accepter sa rançon par l'Empereur, ce qui lui facilita les moyens de repasser en France, conformément aux ordres du Roi, & de rendre compte à la Régente des véritables dispositions du

Monarque prifonnier. Ce ne fut qu'en 1537, que Montmorenci fut nommé Connétable, après avoir fait faire au Dauphin une belle campagne en Piémont, & avoir forcé, fous fes ordres, le pas de Suze, quoiqu'il fût gardé par un brave Général Efpagnol, nommé *Céfar de Naples.* Montmorenci reçut l'épée de Connétable avec les cérémonies les plus honorables; les Hérauts d'armes crierent par trois fois au peuple & aux troupes : *Vive Anne de Montmorenci, Connétable de France!* Il y avoit dix ans que cette éminente place étoit vacante, en ne datant que de la mort du Connétable de Bourbon, tué en 1527. Après la mort d'Anne de Montmorenci, elle le fut encore plus long-temps, puifque fon fils Henri n'en fut pourvu qu'en 1595, vingt-huit ans après la mort de fon pere.

L'on fait que la difgrace du Connétable, fur la fin du regne de François I, vint de ce qu'il avoit été le principal auteur du parti qu'avoit pris ce Monarque, de laiffer paffer tranquillement Charles-Quint par la France, en 1539. On accufa même le Connétable d'avoir révélé à l'Empereur les fecrets de l'Etat, & les avis que le

le Conſeil du Roi avoit eu avant Charles-Quint même, des meſures que les Proteſtans prenoient contre lui. Quelques Anecdotiſtes ont même voulu ſoutenir que le Connétable étoit amoureux de la Reine Eléonore d'Autriche; mais, ſelon toute apparence, c'eſt une calomnie. La Reine n'étoit ni belle ni coquette, & le Connétable n'étoit nullement galant; au contraire, il affectoit le caractere de Caton le Cenſeur; il diſoit aſſez haut qu'il le prenoit pour ſon modele, & on le flattoit quand on l'appeloit le Caton de la Cour.

Le Connétable conſerva, dans ſon premier éloignement de la Cour, qui dura ſix ou ſept ans, une grande conſidération; cela ne pouvoit guere être autrement, puiſqu'il reſtoit titulaire des plus belles charges du Royaume, & étoit toujours en poſſeſſion d'une partie de l'autorité qui leur étoit attribuée. Les plus grands Seigneurs s'empreſſoient à aller le viſiter & à lui faire une eſpece de cour, à Eſcouen & à Chantilli. Il y frondoit & parloit avec aſſez de liberté & d'audace, de ce qui ſe paſſoit à la Cour; & lorſqu'on vouloit dire du mal de lui dans ce pays-là, il ſe trou-

voit toujours des gens qui prenoient son parti, tant il est vrai que les Rois ne peuvent pas faire tout perdre à ceux qui ne tiennent pas tout de leur faveur & de leur confiance passagere !

Aussi-tôt qu'Henri II fut monté sur le Trône, le Connétable revint à la Cour plus puissant que jamais. Trois jours après la mort de François I, ce fut lui qui reçut, en qualité de Grand Maître, les Officiers Municipaux de la ville de Paris, qui venoient rendre leurs hommages au nouveau Roi.

Le Connétable abusoit de sa puissance au point qu'il cassoit ou faisoit casser, pour ainsi dire de son autorité seule, les Arrêts des Cours souveraines. Enfin celles-ci, comme de raison, le trouverent mauvais, & adresserent des remontrances très-fortes au Roi, qui les laissoit ainsi gouverner par un homme qui ne connoissoit point du tout les formes judiciaires. Montmorenci se trouvant personnellement insulté dans ces remontrances, prit la chose avec une hauteur qui paroîtroit aujourd'hui presque inconcevable. Les Auteurs contemporains disent qu'en parlant au Chef d'une des Cours

ſouveraines du Royaume, il lui adreſſa ces terribles paroles : *Vous êtes plaiſans de croire que le Roi ne ſache pas ce que vous êtes ; vous tenez tout de lui, & vous ne ſerez rien ſi-tôt qu'il le voudra : allez, ignorans, allez apprendre à parler à votre Maître.*

L'érection de la Terre de Montmorenci en Duché Pairie, eſt le premier exemple d'une pareille grace accordée à un ſimple Gentilshomme. Juſqu'à ce moment, on n'avoit fait cet honneur qu'à des Princes de Maiſons ſouveraines.

L'obſtination étoit un des défauts du Connétable : lorſqu'il voulut livrer la bataille de Saint-Quentin, le Maréchal de St. André lui fit, à ce ſujet, quelques repréſentations ; ſa réponſe fut : » Allez, Monſieur, repoſez vous ſur moi » de ce qu'il convient de faire pour le » bien de l'Etat ; je ſais s'il eſt à propos » de donner bataille ou de l'éviter ; & » j'ai en main de quoi faire l'un ou l'au- » tre «. Dans cette même occaſion, le Connétable avoit auprès de lui un vieux Capitaine que l'on appeloit *Doignon* ; Montmorenci avoit l'habitude de l'appe-

ler le bon homme ; il étoit Lieutenant de ſa compagnie de Gendarmes. Doignon ayant voulu lui faire quelques repréſentations : *Bon homme, laiſſez-moi faire*, lui répondit-il encore. La bataille ſe donna, & comme elle tournoit mal, le Connétable ſe crut obligé de lui demander : *Bon homme, que faut-il faire ?* Doignon lui repliqua : *Monſeigneur, je n'en ſais plus rien, il y a deux heures que je le ſavois bien.*

La Reine Catherine de Médicis vouloit faire enterrer le Connétable à Saint Denis ; mais, par ſon teſtament, il avoit ordonné préciſément que ſon corps fût tranſporté à Montmorenci, il y fut enterré ; mais ſon cœur fut mis aux Céleſtins de Paris, dans la Chapelle & à côté de celui d'Henri II.

Tout le monde ſait que la poſtérité maſculine du premier Connétable Anne de Montmorenci a fini en la perſonne d'Henri II du nom, ſon petit-fils, qui eut la tête tranchée à Toulouſe en 1632 : il n'eut aucun enfant, & ſon héritiere fut ſa ſœur unique, la Princeſſe de Condé, fille comme lui du ſecond Connétable de Montmorenci ; par conſéquent tous les Princes des branches de Bour-

bon-Condé & Conti descendent du Grand Connétable Anne de Montmorenci.

La branche de Montmorenci-Luxembourg, actuellement subsistante, en descend aussi, mais seulement par les femmes, Magdeleine de Montmorenci, fille unique de Guillaume de Montmorenci-Thoré, cinquieme fils du Connétable, ayant épousé Henri de Luxembourg, Duc de Piney, Prince de Tingri, Comte de Brienne, &c. dont elle eut Marguerite-Charlotte de Luxembourg, femme de Charles-Henri de Clermont-Tonnerre; leur fille unique épousa le fameux Maréchal François-Henri de Montmorenci-Luxembourg.

Messieurs de Bouillon descendent aussi du Connétable Anne de Montmorenci, par Eléonore de Montmorenci, sa fille aînée, qui épousa François de la Tour-d'Auvergne, Vicomte de Turenne, tué à la bataille de Saint-Quentin, qui fut pere du premier Duc de Bouillon de la Maison de la Tour-d'Auvergne.

Messieurs de la Trimouille en descendent aussi par Jeanne de Montmorenci, seconde fille du Connétable, qui épousa

Louis III de la Trimouille, premier Duc de ce nom, & sixieme aïeul de M. le Duc de la Trimouille d'aujourd'hui.

Les Ducs de Ventadour, de la Maison de Levis, en descendoient aussi par la troisieme fille du Connétable. M. le Maréchal, Prince de Soubise, arriere petit-fils, & héritier du dernier Duc de Ventadour, en descend par conséquent.

La quatrieme fille du Connétable fut mariée à Henri de Foix Duc de Candale, & n'eut qu'une fille qui épousa le fameux Duc d'Epernon, dont le fils mourut sans enfans.

Une remarque bien singuliere que je dois faire encore, parce qu'elle tient au seizieme siecle, c'est qu'Henri de Montmorenci, second fils d'Anne, qui fut Connétable vingt-huit ans après la mort de son pere, en 1595, n'obtint cette dignité du Roi Henri IV, que parce qu'il étoit trop puissant en Languedoc & y exerçoit une autorité presque indépendante du Roi. On voulut le tirer de cette grande Province, l'amener à la Cour, où, quoique possédant la premiere charge de la Couronne, on étoit plus assuré de le contenir que dans son Gouvernement. Effec-

tivement, ſatisfait d'avoir obtenu une ſi importante place, il fut aſſez tranquille juſqu'à ſa mort, arrivée en 1614; mais ſon fils, à qui on ne put refuſer le gouvernement de Languedoc, preſque devenu héréditaire dans cette famille, depuis le Connétable Anne, en abuſa, fut rebelle, & perdit la tête ſur un échafaud.

FIN du vingt-neuvieme Volume.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le vingt-neuvieme Volume.

C OMMENTAIRES de Messire BLAISE de Montluc, Maréchal de France, où sont décrits les combats, rencontres, escarmouches, batailles, siéges, assauts, escalades, prinses & surprinses de villes & places fortes, défenses des assaillies & assiégées, avec plusieurs autres faits de guerre signalés & remarquables, esquels ce grand & renommé guerrier s'est trouvé durant cinquante ou soixante ans qu'il a porté les armes; ensemble diverses instructions qui ne doivent être ignorées de ceux qui veulent parvenir par les armes

à

à quelque honneur, & sagement conduire tous exploits de guerre. Page 1

Maximes de guerre du Maréchal de Biron. 115

Esprit du premier Maréchal de Biron; ou choix de ses principales Maximes & Instructions en l'Art de la guerre, appuyées par des Exemples tirés de l'Histoire de son temps. 119

Portraits, caracteres, traits remarquables, & Anecdotes militaires concernant les plus illustres Guerriers & grands Capitaines du seizieme siecle. 203

Louis XII. Ibid

Le Duc de Nemours Armagnac. 206

D'Alégre. 208

D'Ars. 214

Stuart d'Aubigny. 216

Louis de la Trimouille. 218

Le Maréchal de Chabannes. 234

Gonsalve de Cordoue. 240

Pedro de la Paz. 241

Pierre de Navarre. 242

D'Imbercourt. 243
Mailly-Conti. 245
Le Maréchal de Lautrec & ses freres. 247
Lescun. 250
L'Esparre. 252
L'Amiral de Bonnivet. Ibid.
Créqui Pondormi & Canaple. 261
Galliot de Genouillac. 262
M. de Taix. 266
Le Maréchal de Brissac. Ibid.
François I. 268
Le Duc d'Alençon. 272
Henri d'Albret. 273
Princes Lorrains en France. 277
Trivulce. 311
Montpezat. 313
Robert de la Marck. 315
L'Amiral Chabot de Jarnac, dit *Brion.* 316
L'Amiral & Maréchal d'Annebaut. 317
Guiffrai de Bouttieres. 318

Charles-Quint. 320
Antoine de Leve. 330
Le Marquis de Pescaire. 333
Le Marquis du Guast, ou Del Vasto. 335
Le Comte de Lannoi. 337
Les Princes d'Orange. 339
Le Marquis de Marignan. 340
Le Comte de Buren. 341
Don Juan d'Autriche. 342
Emanuel Philibert, Duc de Savoie. 347
Le Comte d'Egmont. 348
Le Maréchal Strozzi. 349
Henri II. 363
Le Connétable de Montmorenci. 370

FIN de la Table du vingt-neuvieme Volume.

ERRATA

Pour le vingt-huitieme Volume Dd.

PAGE 28, ligne 9, extraire, *lisez* l'extraire.
P. 37, l. 19, qu'ils, *lisez* qu'elles.
P. 70, l. 11, le Duc d'Orléans & Gaspard, *lisez* & le Duc d'Orléans, Gaspard, &c.
P. 75, l. 2, premieres, *ajoutez* galeres.
P. 121, l. 27, embrassés, *lisez* embrassé.
P. 210, l. 21, 1550, *lisez* 1559.
P. 370, l. 23, Duchesse d'Etampes, *lisez* Duchesse de Valentinois.